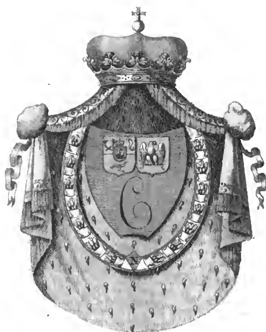




LA

PRINCESSE DE NEVERS.

IMPRIMERIE DE LE NORMANT.

LA

PRINCESSE DE NEVERS,

OU

MÉMOIRES

DU SIRE

DE LA TOURAILLE,

LESQUELS PEUVENT SERVIR DE CONSEILS

AUX JEUNES GENTILSHOMMES,

DANS LES VILLES, COURS ET ARMÉES.

TOME PREMIER.

PARIS,

BARBA, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL,

DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS, N°. 51.

1812.

LA

PRINCESSE DE NEVERS,

OU

MÉMOIRES

DU SIRE DE LA TOURAILLE.

CHAPITRE PREMIER.

MONTRER aux jeunes gentilshommes que bien servir son Dieu, son roi et sa dame sont source de toute félicité, comme de toute gloire et fortune estimables; But de ces Mémoires.

Qu'éducation guerrière, nobles exercices de corps et d'ame, vertu et instruction sont les vrais échelons d'honneur et du mérite;

Que franchise, droiture, loyal courage et noble bonhomie désarment l'envie, appellent la confiance et invitent à nous aimer d'amour, d'amitié ou de reconnoissance, ce qui est le vrai bien ici-bas;

Rappeler des principes de galanterie trop oubliés aujourd'hui envers les dames : amour fidèle, soins délicats, mystère profond en les jours de félicité; procédés généreux; tendresse indulgente et oubli des méfaits dans l'adversité d'amour;

Montrer enfin qu'exercice des devoirs, humanité, bienfaisance et bonté sont en tous temps, soit en paix, soit en guerre, source des vrais biens, des plaisirs purs, les seuls qui n'ont point d'âge et ont un avenir :

Tels sont les principes qui adviendront peut-être en la lecture de ces Mémoires; non par mes faits et gestes, dont je suis bien loin de faire un modèle, mais par le résultat des conseils d'amitié, de ceux

d'amour, et le tableau même de mes propres fautes, dont se pourront, en les évitant, tracer les autres une ronte au bonheur.

Quoique, à la vérité, il n'existe bonheur absolu sur terre, n'est que relatif ce trésor si rare. Tout plaisir a sa peine ainsi que tout corps son ombre, et soucis des nuits compensent l'éclat des beaux jours.

Originaire de Provence, est venue à Paris ma famille à la suite de Catherine de Médicis. Déjà ancien à cette époque, et d'une noblesse distinguée, s'étoit toujours maintenu en France avec honneur, le nom de la Tourailie, dans le champ des armes ou de magistrature.

Né en 1567, peu avant l'ère laquelle donna à la France un grand roi, le bon, le magnanime Henri IV; lancé en le monde au giron et feu des guerres civiles, faits d'armes et temps d'aimable galanterie, j'ai passé et vu passer par toutes les épreuves, et puis offrir peut-

être, en moi et autres, quelques exemples utiles sur les effets de bonne conduite et bonne conscience pour acquérir ou conserver avec grâce, noblesse et loyauté, honneur, crédit, fortune, santé et estime en tirant quelques préceptes des faits nombreux dont j'ai été témoin ou agent en les villes, cours et armées.

François de Bourbon, prince de Conti, ce digne et loyal ami du grand Henri, roi de Navarre, chérissoit ma famille, et m'appela près de lui aussitôt qu'âge et éducation permirent d'espérer un bon loyal et fidèle gentilhomme à son service.

Entrée d'un gentilhomme dans le monde.

J'arrivai au château de Gouči, près de Tours, le 5 mai 1585, ayant dix-huit ans; puis, disoit-on, figure heureuse, taille svelte, quelque mémoire, vivacité et talens de faire de petits fabliaux ou romances de troubadours; de plus, adresse en mes exercices du corps, et surtout cœur franc et jovial.

En telles dispositions s'ouvroit devant

moi le monde comme fraîche et accorte rose, et s'y élançoit la jeune abeille avec délices ; mais il falloit écarter les frélons jaloux, et je vis bien que devois acérer mon aiguillon pour les uns, et semer miel pour les autres, comme se partage la vie ici-bas.

Aussi, sous le rapport des exercices, préceptes et tenue en le monde, me fut donné pour conseil et gouverneur, le vieux comte de Franclieu, lequel étoit un vénérable capitaine, attaché à la maison de Condé, plein de vertus, talens et loyauté.

Ne s'effaceront de ma mémoire ses premières leçons et documens. — « Mon » ami, me dit ce brave capitaine, dès » l'abord, et m'adoptant comme son » fils, j'ai connu les fumées de l'orgueil : » l'orgueil n'est que le fantôme du » bonheur. La félicité repose en ces » trois points : *Vraie gloire*, *paix de* » *l'ame*, et *amour des dames*. Sans la » vraie gloire, laquelle consiste en l'ac- Principes généraux.

» complissement des devoirs avec éclat,
» succès et justice, il n'est ni honneur
» ni bonheur. Sans la paix d'ame, et si
» avez un remords, jamais ne serez
» heureux. Enfin, si ne servez les dames,
» jamais ne semerez des fleurs sur votre
» vie, et si ne sera telle qu'un champ
» de bataille aride.

» Imitez notre grand roi de Navarre.
» Toujours furent les dames son doux
» passe-temps secret et confort dans la
» vie. Aussi que d'héroïsme, bonté et
» noble dévouement! Les dames, les
» dames seules, nous inspirent véri-
» table gloire, respect filial, amour
» fidèle, et tendre amitié, consolatrice
» des vieux guerriers; les dames, mon
» fils, brodent le triste canevas de la
» vie avec le trait d'amour; sans elles,
» sans si doux travail, n'est ni grâce,
» ni couleur dans le tissu de nos beaux
» jours.

» Loin donc d'éteindre dans votre
» jeune cœur cette disposition d'aimer,

» laquelle je vois éclater en ces regards
» et gestes, je la nourrirai de tout mon
» pouvoir en la dirigeant, tant seulement
» sur objets vraiment dignes en délica-
» tesse et honneur.

» Sont ces principes bien opposés,
» sans doute, à ceux de votre précepteur,
» le chapelain; mais à dix-huit ans se
» doit tirer le rideau du monde aux yeux
» d'un jeune gentilhomme, et lui mon-
» trer les voluptés permises pour lui
» sauver l'abîme des erreurs. Enfin j'ai
» vu ce monde dangereux, mon jeune
» ami! tel qu'est en sa forme et teneur,
» tel que nos vices, guerres ou conven-
» tions l'ont façonné, et m'est reconnu
» encore que l'amour bien placé, bien
» dirigé surtout, est source de toutes
» belles actions.

» Adoptons donc, toutefois avec ré-
» serve, un culte si doux, si attrayant,
» mais semé de mille écueils. Combien
» d'intérêts froissés, de rivaux humiliés
» et jaloux, de grands seigneurs cho-

» quẻs d'une préférence! Tels sont les
» géans d'Armide contre lesquels aurez
» sans cesse à vous défendre.

» Besoin est de leur opposer *bien-*
» *veillance, modestie; parler peu, à*
» *propos, et écouter; défendre les absens;*
» en somme, *s'imposer chaque jour un*
» *devoir, un bienfait et un plaisir:* tels
» sont les vrais boucliers contre envie
» ou malencontre. Ils seront percés par
» l'ennemi, mais au moins aurez agi en
» franc Gaulois et opposé le bouclier de
» paix avant de tirer l'épée.

» Tels sont enfin les premiers principes
» posés et dont vous développerai l'exé-
» cution à leur lieu et place dans le
» cours de votre vie. »

» C'en est assez, mon ami, pour un
» premier avis, suivons un des préceptes
» que viens de donner, pensons au de-
» voir, et pour ce faire, portez le pré-
» sent message du prince de Conti à
» mademoiselle de Bourbon, princesse
» de Nevers, fille de feu Henri Ier,

» prince de Condé, et nièce de Monsei- Evènemens relatifs à iceux.
» gneur (1), et ce; comme étant le
» plus jeune des gentilshommes de
» service. »

Me remit en même temps, le comte, un grand porte-feuille, lequel paroissoit renfermer des papiers importans, il y joignit une lettre, et me recommanda prestesse et secret.

A peine arrivé dans cette petite cour du prince; mon équipage n'étoit fait; il falloit partir, et le seul nom de la belle Marie-Henriette de Bourbon, princesse de Nevers, faisoit battre grandement mon cœur, par la crainte de ne paroître assez décemment devant si haute princesse. Hélas! étoit-ce bien décence seule? N'est-il pas pressentiment secret, lequel avertit les ames tendres du besoin de plaire, et que l'heure d'amour a sonné?

Il falloit obéir: j'endossai ma casaque

(1) Fille de la première femme du prince de Condé, princesse de Nevers, marquise de l'Ile, etc.

bleue, brodée d'argent, voire même un peu usée par mes exercices; mais à tel âge, parure est en l'abandon et modestie. Montant donc un cheval richement orné que me fit donner le prince, je m'élançai bientôt sur la route d'Amboise.

Je fis d'une traite treize grandes lieues; et arrivai à dix heures de nuit et beffroi sonné au pont-levis du château d'Amboise qu'habitoit la princesse.

J'eus grand'peine à me faire ouvrir; mais au nom d'un gentilhomme du prince de Conti, s'abaissa le pont-levis, et je me vis introduit dans les cours du château. Tel bruit à heure qui paroissoit indue, amena les filles d'honneur de la princesse. Son majordome parut et me conduisit à l'appartement de la dame du lieu.

J'étois si tremblant, si plein d'émoi, que ne voyois point les appartemens à traverser. Etoit-ce émotion, suite d'un premier message, et la crainte d'y faire quelque maladresse? je ne puis le définir; mais mon cœur battoit avec force contre

le porte-feuille que je tenois assez gauchement sur mon sein.

On me fit attendre quelques instans dans une galerie qui précédoit l'appartement de la princesse de Nevers; enfin une de ses femmes m'ouvrit, et je fus annoncé incontinent.

J'entrois précipitamment, lorsque me fit signe cette femme de marcher doucettement et parler bas; je la suis alors, et nous entrons en une vaste pièce tendue de noir, foiblement éclairée par une lampe unique. Telle clarté me fait voir, accoudée sur une table, la princesse, le visage appuyé, caché en une de ses belles mains, et laquelle, sans me regarder, me fait signe de parler et discourir mon sujet.

Etourdi de ce spectacle, ignorant les douleurs et tristesse de la princesse, depuis la mort de Henri de Condé, son père, j'articule en vain quelques mots; lors mon trouble, le son de ma voix extrêmement émue, paroissent causer

quelque pitié à mademoiselle de Bourbon, qui, tendant pour prendre mien message la main qui voiloit son visage, découvre alors les plus beaux yeux et figure la plus céleste qui se pût imaginer. En fut si frappé le pauvre la Touraille, qu'elle-même, pour ce motif, sans doute, parut surprise, et fit un mouvement dont se redoublèrent ma frayeur et émoi.

J'avois dix-huit ans, l'air timide, un genou presqu'en terre, l'œil baissé, humide de pleurs, de trouble et émotion que me causoient telles douleurs si profondes, et les dames démêlent si vite une ame tendre, que la princesse, par pitié peut-être, me releva avec bonté, et ouvrit le porte-feuille en soupirant.

Renfermoit ce porte-feuille des titres et donations nouvelles que le roi de Navarre faisoit aux enfans du prince de Condé; savoir : à elle-même, Marie-Henriette dite *Mademoiselle*, et à son frère Reymond, auquel elle servoit de mère, étant orphelins, et elle son aînée de dix ans.

J'allois me retirer, tremblant de respect et de douleur.

— « Restez, me dit la princesse, » d'une voix plus animée et résolue que » je ne l'avois entendue encore, restez; le » bien que me dit de vous le prince de » Conti dans sa lettre; votre nom, lequel » m'est connu, et surtout le message pré- » cieux dont vous êtes chargé pour nous; » tout nous prescrit de vous donner asile » en mon châtel; restez, demain vous par- » tirez; mais avant, je veux que voyez » mon jeune frère, que soyez un jour son » ami. »

Je tressaillis si visiblement à cette proposition, que la princesse, moins troublée elle-même, s'en seroit aperçue; elle donna des ordres à son majordome. Je me retirai en le suivant. Mademoiselle laissa retomber sa tête dans sa main; mais il me sembla un moment entrevoir que les doigts en étoient plus entr'ouverts que ci-devant, car me laissoit ce grillage de doigts rosés, apercevoir, si je ne me

trompe, un de ses grands beaux yeux; lequel daigna me suivre jusqu'à mon dernier salut et départ, que je fis en un désordre inexprimable et messéant de gaucherie.

Me conduisit le majordome, en une tourelle à l'angle du château opposé à celui qu'habitoit la princesse; c'est là qu'on me montra mon gîte et quartier. Un lit de guerre, une tapisserie de lice représentant des scènes de la *Jérusalem délivrée*, et quelques armures faisoient l'unique ornement de cette chambre; mais m'apparurent, au clair de lune et en m'orientant, les croisées grillées de la princesse de Nevers; j'entrevis la foible lueur qui l'éclairoit; dès lors cette lueur devint pour moi l'astre du monde, mon appartement l'élisée céleste.

Qu'éprouvois-je donc? Je ne pouvois et n'osois le définir encore; mais je passai la nuit debout contre ma croisée, devisant, observant, imaginant toutes impressions de mademoiselle de Bourbon,

désirant son repos et sommeil bienfaisant pour sa tristesse. Etoient mes yeux brûlans sans cesse attachés sur sa demeure, si avides d'elle qu'un nuage errant sembloit les voiler sans cesse, et se redoubloit mon admiration quand je pensois que tels regrets de Mademoiselle, étoient pour la mort d'un père (1), dont rien jusqu'ici ne l'avoit pu distraire, quoiqu'à la fleur du bel âge, de la beauté et des hommages d'amour, de tous les princes de l'Europe, et que se vouoit ainsi à l'éducation de son jeune frère Reymond, auquel elle tenoit lieu de mère la plus tendre.

Parut enfin le jour. Je ne m'étois pas déshabillé, et tâchai de donner à ma chambre, quelqu'air de désordre et confusion pour qu'on ne soupçonnât tel désarroi de mon cœur; je me hâtai donc,

(1) Mort, jeune encore, à Saint-Jean-d'Angely: les uns disent empoisonné, d'autres des suites d'un coup de lance reçu à la bataille de Coutras.

et agis prudemment, car bientôt vint le majordome me quérir et saluer.

Il avoit reçu ordre de me faire voir toutes curiosités du château, et de me conduire ensuite aux jardins où je trouverois la princesse de Nevers.

Me montra, ce brave homme, et en détail, les salles d'armes, les armures des anciens comtes d'Etampes, les diverses bannières prises par eux sur les Espagnols; puis passant aux jardins, me vint à montrer celui de la princesse, où je ne vis que lys et tulipes noires, *innocence* et *douleur :* de plus, en une perspective très éloignée se montroit un autel où étoit écrit en grec le mot amitié; et sur l'autre revers se lisoit: *Pour cetui lequel chérira plus mon frère.*

Sera moi! m'écriai-je comme un insensé et sans penser à mon guide, lequel heureusement arrachoit les herbes parasites, et ne m'entendit pas.

Bientôt arriva cet enfant si désiré avec son gouverneur: le jeune prince avoit

tous les traits de la princesse si merveilleuse: douze ans à peu près, la figure la plus céleste, des yeux admirables, avec cet ensemble à la fois sensible et ferme, lequel touche et impose.

Venoit à moi l'aimable enfant, image de sa sœur, comme Aurore devance les beaux jours qu'elle offre en portraiture et miniature. Avec quel transport mêlé de crainte et d'admiration j'osai le presser sur mon sein quand il daigna s'y jeter en folâtrant!

Parut la princesse bientôt, et au moment où je tenois avec respect son frère en mes bras. J'en restai confus; mais il me sembla que ce transport de ma part ne l'offensoit du tout en son orgueil, et se croiroit parfois que les caresses adressées innocemment par un jouvencel au bel enfant d'amour effleurent le cœur d'une sœur, car la princesse sourit en ses lèvres si belles, et, soutenue par ses femmes, s'avança d'un pas plus ferme en ses jardins.

Puis m'adressant la parole avec douceur et bienveillance merveilleuses : « Merci, jeune gentilhomme, me dit- » elle; vous voyez en mon frère chéri ma » seule consolation et confort. Puisse » Reymond posséder un jour vertus et » hautes qualités de son père, et exceller » dans les exercices de guerre autant que » nos plus braves, et ainsi que me mande » de votre personne, le loyal et grand » prince de Conti. »

Je m'inclinai pour toute réponse ; tant j'étois troublé. « N'allons de ce côté, » dit la princesse à ses femmes, en mon- » trant un obélisque de marbre noir, » sous des cyprès, avec le chiffre sculpté » de Henri Ier, prince de Condé, son » père ; n'y allons plus. »

Je m'avançai alors pour voir le côté indiqué; et les beaux yeux mouillés de pleurs de la princesse de Nevers parlèrent assez, et dirent ce que le monument renfermoit en soi. « Il y a si long- » temps que je ne suis entrée ici, ajouta-

» t-elle, et mon cœur est si ébahi et
» serré !.... »

A ces mots elle parut entrer et se laisser choir en défaillance dans les bras de ses femmes. Cependant j'hésitois à la soutenir, lorsque la princesse, dans son évanouissement, laissa, par oubli et mégarde, un de ses beaux bras passer sur mon épaule, et s'y appuya pour ne tomber en terre.

Chargé presque seul de ce précieux fardeau, nous regagnons à pas lents l'appartement de la princesse, laquelle ne revint complètement de sa défaillance et partement de cœur, qu'au moment où nous la déposâmes sur son fauteuil de langueur et rêverie.

Placé à genoux près d'elle, j'épiois son retour à la lumière et santé. Elle ouvrit enfin ses yeux ravissans, me remercia avec douceur; et comme, malgré mon désir extrême de rester près d'elle, j'allois prendre congé tout-à-fait: « Res-
» tez jusqu'à ce soir, me dit-elle vive-

» ment, je suis mieux, et veux qu'assis-
» tiez aux exercices de corps de mon
» frère, qu'en rendiez bon compte au
» prince de Conti, et prêtiez vos con-
» seils et assistance en faits d'armes à
» mon cher Reymond, dont je me crois
» presque la mère à mon âge et ma ten-
» dresse pour lui. »

Telle proposition me ravit de joie. Sont quelques heures de plus près de celle qu'on adore jà de toute son ame, même sans le savoir; sont, dis-je, siècles de bonheur. Je remerciai donc modestement mademoiselle de Bourbon, et suivis son écuyer, lequel étoit chargé d'amener dans sa cour, et sous ses yeux, les chevaux barbes sur lesquels le jeune Reymond s'exerçoit tous les jours.

Conduite d'un page, ou gentilhomme, en les missions ou châtels.

Le jeune prince, quoique enfant, manioit déjà un cheval avec adresse et courtoisie. Il fit plusieurs voltes et pointes d'abord sans être désarçonné; mais, entraîné par ses petits succès et orgueil, et monté sur un barbe sauteur par trop

ardent de feu et fougue, il alloit être moulu par les sauts du coursier, je m'élançai aussitôt pour l'arrêter; mais lui, faisant à l'instant un écart, me jeta avec violence contre la muraille, et m'y froissa la tête grandement.

Je demeurai quelque temps sans connoissance, et me trouvai à mon réveil dans un des salons qui précédoient l'appartement de la princesse.

J'appris bientôt qu'étant froissé et évanoui, Mademoiselle, si bonne pour ses moindres vassaux, avoit témoigné les plus vives terreurs d'alarme à mon sujet, et le regret d'être la cause de tel piteux malheur; que bien que le chapelain, très entendu en chirurgie, l'eût assurée que s'ensuivroit seulement une contusion passagère, elle avoit craint de me laisser trop isolé dans ma tourelle, et surtout que l'escalier si étroit qui y conduisoit, ne causât des contre-coups à ma tête, jà si rudoyée, lorsqu'on m'y porteroit.

Je me trouvois donc établi à trente pas de la belle princesse, blessé de tête, au cœur surtout bien plus fort; pouvant presqu'entendre le son de sa voix tant douce, laquelle me plaignoit et demandoit sans cesse de mes nouvelles à tous venans.

J'entendis bientôt que se donnoit ordre à un écuyer de se rendre auprès du prince de Conti, d'annoncer ma blessure en tête, et la nécessité de me laisser quelque temps au châtel d'Amboise. Cet ordre me fit tressaillir de joie et ravissement.

Qu'on juge de mon bonheur et transport. A chaque instant du jour pouvoir parler de celle que j'admirois; la voir passer, l'observer caché derrière mes rideaux de velours gros vert, couleur d'espérance, l'ouïr questionner les gens sur mon état, mon sommeil, mes besoins; tout écrivoit dans mon ame plus avant et respectueusement encore, le nom de la belle Marie-Henriette de Bourbon, la-

quelle s'appeloit vulgairement *Mademoiselle*, ainsi que nous l'appellerons désormais, ou princesse de Nevers, lequel pays étoit son apanage.

Le troisième jour, comme elle traversoit seule en revenant des jardins, la pièce où j'étois, elle me demanda d'une voix altérée, comment me trouvois? Battoit mon cœur avec tant de violence que ne je pus proférer derrière mon rideau qu'un soupir étouffé. — « Ne répond et dort le » pauvre jeune homme! » dit Mademoiselle en s'avançant vers mon asile.

Tremblant, respirant à peine, sans projet de feinte, je fermois les yeux et restois immobile, paroissant dormir; hélas! sans en faire le dessein. — « Dort, ré» péta la belle princesse, et du moins » ne souffre pas. »

A ces mots, elle étoit près de mon rideau qu'elle alloit entr'ouvrir peut-être d'une main tremblante, si j'ose le croire en mon rêve d'amour. Je retenois mon souffle, mais mon cœur bondissoit. La

princesse m'observa de l'œil long-temps, puis, entendant venir ses femmes, elle se retira si précipitamment, que laissa cheoir fleurs de violettes et scabieuses qu'elle tenoit en sa main.

A peine partie, je m'élançai sur ce trésor, le couvris de baisers d'amour et respect, et quand ses femmes passèrent; cachant ces fleurs dans mon sein, je parus me trouver si bien alors, qu'on me proposa quelque nourriture et confort que j'acceptai, en demandant d'y joindre un luth, dont j'avois entendu une fille d'honneur jouer avec beaucoup de charme et gracieuseté.

On avoit ordre de tout faire pour me dissiper, et dans l'instant j'obtins ce que je désirois. Je pris donc quelques alimens, puis préludai sur le luth pour remercier les filles d'honneur de leur complaisance si accorte et douce.

Je leur chantai, en m'accompagnant, plusieurs noëls et couplets de menestrels, lesquels les édifièrent et parurent les en-

chanter à plaisir; puis, quand la chute du jour répandit une ombre mystérieuse dans le château, que les filles d'honneur se retirèrent, et que je crus être seul, je me hasardai de chanter à demi-voix une vieille romance d'un page blessé à la bataille de Pavie, laquelle me parut convenir à ma situation, ou plutôt elle s'échappa de ma bouche avant que réflexion eût fixé mon choix.

La voici telle que je la chantai avec émoi et tremblement des lèvres.

LE PAGE BLESSÉ A PAVIE,

ROMANCE.

Dans le châtel je suis entré.
Oh! combien bénis ma blessure!
Pour l'obtenir aurois ploré
Plus que pour le mal que j'endure.
O ma tant belle! mon effroi
Seroit d'en guérir par trop vîte;
Las! meurs d'amour quand je te voi,
Meurs de douleur quand je te quitte.

Quand tes regards plein de terreur
Voyoient m'ôter un fer de lance,
Las! sentois plus loin, dans mon cœur,
Trait perçant d'amour qui s'avance;

Mais ce trait, des yeux tendre exploit,
Fait doux mal au sein qui palpite ;
C'est plaisir quand on le reçoit,
Et c'est douleur quand il nous quitte.

Las ! il me faudra donc guérir,
Voir finir ta pitié, tes larmes !
Ah ! bientôt, dussé-je en périr,
Serai blessé pour voir tes charmes !
Mais ne crains rien, mystère adroit,
Frère d'amour marche à sa suite :
Bonheur vient quand il l'aperçoit ;
Et fuit quand mystère nous quitte.

A peine je finissais le dernier couplet que Mademoiselle me fit dire de ne pas chanter avec tant d'expression et vérité d'ame, que cela m'incommoderoit en mon mal et douleur, et de chanter toujours à demi-voix comme j'avois commencé tout d'abord.

Silence de la nuit vint bientôt prolonger mon enchantement : cent fois je crus voir entr'ouvrir la portière de velours noir, laquelle me séparoit de la princesse ; mais, hélas ! ce n'étoit sans doute qu'un songe que l'aube du jour

vint dissiper à mes grands regrets et angoisses.

Ma tête se trouvoit mieux; un bandeau noir placé sur mon front, et presque sur mes yeux, donnoit à mon ensemble quelqu'air de souffrance et romanesque d'un berger ou guerrier peint en ces beaux cadres dorés de la salle; car j'entendois les filles d'honneur, en regardant un tableau de l'Albane, dire tout bas : *C'est lui-même! Si n'était que le bandeau d'Amour n'est pas noir.*

Le soir on vint m'annoncer que la princesse, pour dissiper l'ennui de ma solitude, vouloit bien m'accorder l'honneur de passer quelques heures en sa présence, et qu'on me porteroit dans son appartement, où je lui jouerois derechef sur le luth quelques romances, et pourrois en revanche assister aux leçons de son frère.

Cette nouvelle me combla de joie; je m'ajustai donc de mon mieux, et après une légère collation, que me fit servir

le majordome, je fus transporté dans un grand fauteuil, aux pieds de Mademoiselle, laquelle me parut plus admirable que jamais, soit que ses atours fussent plus soignés, soit que si belle qu'elle étoit, je ne l'eusse pas encore assez contemplée en ses perfections.

— « C'est pour mon service, pour l'a-
» mour de mon frère qu'êtes souffrant ;
» monsieur le bon et brave gentilhomme !
» je ne saurois trop avoir de regrets et
» soins pour vous en dédommager.

» Ce qui me touche surtout, c'est que
» vous cachiez, par délicatesse, vos peines
» et douloirs au point de chanter et jouer
» du luth, pour me donner le change ;
» je reconnois bien là les gentilshommes
» qui approchent le bon et grand roi
» Henri de Navarre, toujours galants et
» loyaux serviteurs des dames, lors même
» que leur jeune âge ne leur permet
» encore que de les servir et leur rendre
» hommage. »

—« Madame, on ne souffre plus quand

» le cœur est si content et honoré que
» le mien l'est cejourd'hui ; et la bonté
» si grande avec laquelle vous laissez
» tomber sur moi un regard de pitié,
» semble m'égaler à ces nobles paladins
» que protégeoient les dames après leurs
» hauts faits; mais hélas! un pauvre et
» modeste écuyer tel que moi.... »

— « Vous les égalerez un jour, bon gentilhomme, reprit la princesse. Oh, oui!
» quand l'ame est noble et généreuse,
» quand elle s'élance d'elle-même pour
» protéger le faible et secourir l'enfance
» au péril de sa vie, on voit ce qu'elle
» sera au champ d'honneur, quand des
» motifs plus grands encore viendront
» l'enflammer et ardir. Qu'on fasse venir
» Reymond; je veux que ce jeune gentil-
» homme soit présent aux leçons qui
» forment son cœur, comme il le fut à
» celles de ses exercices de corps, et ce
» sera avec moins de danger. »

« Moins de danger! Ah! Madame!....
» m'écriai-je involontairement en émoi

» et trouble. » Ce cri fut si prompt, que je n'eus pas le temps de réfléchir, et que mon visage fut couvert de rougeur et confusion. Heureusement le jeune prince entra et mit fin aux observations que mon état auroit pu faire naître.

— « Mon frère, dit la princesse, remer-
» ciez ce brave officier du péril auquel il
» s'est exposé pour vous, et de la bonté
» qu'il veut bien avoir d'assister à vos
» leçons, et vous aider de ses conseils et
» pratiques. Je vais donc continuer à dé-
» velopper devant lui des préceptes que
» sans doute il exécute si bien, sans en
» tirer nullement gloire, comme le pour-
» roit faire.... »

CHAPITRE II.

J'ÉCOUTOIS avec une avidité extrême; et ne revenois pas de ma surprise, de voir telles raison, sagesse et prudence unies à tant de beauté merveilleuse en une aussi grande princesse.

— « Mon frère, dit Mademoiselle, je » vous ai développé, dans ma leçon » précédente, les élémens qui concour- » ront à l'instruction de votre ame. Vous » saurez de plus les langues et idiomes » des principaux peuples, avec lesquels » notre bon roi aura à communiquer ou » guerroyer, soit pour bien remplir ses » ordres, soit le servir dans les ambas- » sades ou messages. Ainsi les langues » allemande, espagnole, italienne et » anglaise, vous seront familières. » Instruction.

» Vous connoîtrez en outre les princi-
» paux auteurs de chacune, soit pour en
» faire citation à propos et sans orgueil en
» vos écrits, soit pour en tirer exemples
» utiles de conduite et preuves, si besoin
» est. Mon chapelain vous donnera les
» éléments des langues anciennes, des
» humanités et élégances du discours.
» L'enthousiasme, l'honneur et la jus-
» tice sont les vrais créateurs du beau
» langage ; mais encore faut-il y mettre
» l'ordre et la clarté, par les règles des
» rhéteurs, et savoir même les accom-
» pagner de la grâce du débit et élo-
» cution, jusques dans les plus simples
» messages. La grâce, mon frère, double
» le prestige de l'éloquence ; et souvent
» un regard, une interruption, un mot
» étouffé en disent plus que les oraisons
» les plus étudiées. »

Il me sembla qu'elle me regardoit, rougissoit, puis baissoit les yeux en prononçant ces dernières paroles.

Elle reprit : « Aimez Dieu et les dames,

» mon frère ; je veux dire celles qui l'ai-
» ment et le servent dans le fond de leur
» cœur en cultivant la vertu. Telles
» dames sont les plus sûrs missionnaires
» et ministres pour nous gagner au bien. Religion.
» L'amour divin, mon ami, est la sauve-
» garde de la jeunesse. Une prière inté-
» rieure au champ d'honneur, un seul
» cri de *Vive Dieu !* ont produit souvent
» les actions les plus héroïques et su-
» blimes, en rappelant qu'on agit pour
» la gloire du Dieu des armées, de son
» prince et des dames, dont on sauve
» les intérêts les plus chers.

» Enfante cet amour de Dieu, non-
» seulement la vraie gloire, mais la noble
» pitié envers le blessé, envers le pauvre
» vassal, l'innocent dépouillé, et surtout
» envers la veuve éplorée, couvrant ses
» filles gémissantes de son crêpe et voile
» de douleur. C'est la religion qui inspi-
» roit Bayard quand il sauvoit la veuve
» de Bresce et ses filles en péril d'honneur.
» C'est elle qui rendoit si sublime le ten-

» dre et infortuné saint Louis, dolent et
» expirant dans les bras et sous le fer
» des Infidèles. C'est elle enfin qui depuis
» le trône jusqu'à la chaumière établit
» une ligne de bienfaits et chaîne de
» compensations ici-bas, laquelle abaisse
» le superbe, relève, console l'infor-
» tuné, et donne à tous un terme unique,
» le seul que se puisse envier, le désir,
» le bonheur de se réunir à jamais aux
» êtres qu'on aime et qu'on estime sur
» la terre. »

Comme finissoit ces mots la princesse, entra l'écuyer qui donnoit au jeune prince des leçons d'armes, lance, poignard et épée, pour les exercices. Torillos, c'étoit son nom, étoit un Espagnol verdâtre, beau, blême, fanfaron et dédaigneux, lequel avoit été écuyer du comte de Soissons, parent de la princesse. Ce prince le lui avoit cédé, lassé de son arrogance, et dans la double intention de lui servir d'espion des démarches de la belle Henriette de Bour-

bon, dont il étoit toujours éperdument amoureux, comme jadis.

Torillos entra ainsi qu'en un tournois; une main sur la garde de l'épée et l'autre au front; puis m'apercevant assis et aussi près de Mademoiselle, fit l'Espagnol un mouvement de surprise, lequel sembla doubler sa couleur bilieuse, et l'air hagard de ses yeux verdoyants.

Se remit pourtant le spadassin, et il s'apprêta à placer sous les armes le jeune comte, tout en me lançant constamment des regards mêlés de surprise et de hauteur.

Se radoucit son orgueil néanmoins, quand je lui adressai quelques compliments sur la manière dont il plaçoit son noble élève, et il crut devoir joindre alors la théorie à la pratique, en énonçant ainsi les premiers principes d'escrime en tous genres. — « Les exercices d'armes, Mon- » seigneur, sont moins nécessaires encore » à la santé, au développement d'un » beau corps, et à la vigueur guer-

Exercices du corps.

» rière, qu'ils ne le sont à l'honneur, au
» respect dûs à un gentilhomme, et sur-
» tout à un grand seigneur.

» En vain haute naissance, bon droit
» et faveur parleront pour vous; le pre-
» mier respect est celui qu'on portera à
» votre épée: est le fer des chevaliers,
» la raison suprême et réplique univer-
» selle. Quelques savans isolés deman-
» deront si vous êtes instruit, quelques
» damoiselles si êtes tendre, quelques
» seigneurs si êtes accort et affable : tous
» voudront savoir si êtes fort et ferme en
» les exercices d'épée et de lance.

» Tous vous exprimeront considéra-
» tion, égards et respects en raison de
» votre primauté en ce genre.

» Enfin, telle dame douce et tendre,
» laquelle frémit à la vue d'un fer, et
» prêche la paix, témoigneroit pour-
» tant mépris et aversion à l'époux ou
» l'amant le plus vertueux d'ailleurs,
» lequel ne seroit prêt à tirer l'épée au
» premier mot, pour l'amour d'elle et

» de son bon droit offensé, en la per-
» sonne d'un des deux.

» Continuez donc, Monseigneur, vos
» exercices avec ardeur et constance :
» à la lance d'abord, pour briller aux
» tournois et carrousels, et vous pré-
» parer à la manier aux combats ; à
» l'épée, pour charger les ennemis du
» roi et ceux de votre personne ; à la
» dague et au poignard, pour frapper en
» combat singulier le félon qui auroit
» blessé votre honneur ou vos droits ; et
» même à l'arquebuse, pour rendre feu
» pour feu à qui vous outrage. »

A ces mots, Torillos fit faire au jeune élève l'escrime et le maniement de chacune de ces armes avec beaucoup de dextérité ; mais quand s'en vint à la dague et au poignard, je m'aperçus qu'il lui montroit une feinte perfide et par trop espagnole, au moyen de laquelle, feignant d'être blessé et se jetant genouil à terre, se portoit en-dessous le poignard au cœur de son adversaire : Escrime.

« Alte-là, seigneur écuyer, m'écriai-je,
» n'est pas française cette botte, ni
» loyale, et Monseigneur ne se portera
» à l'apprendre ! »

Sur quoi grande fureur de Torillos ; en ce que si jeune chevalier voulût prononcer et condamner en faits d'armes. — « Oui, seigneur écuyer, ajoutai-je ; » sont certaines ruses, armes en main, » de vrais assassinats : légèreté, voltige, » célérité, surprises de corps sont per» mises ; mais toute surprise faite à la » générosité est forfaiture, et toute » feinte, autre que celle du bras, blesse » et tue l'honneur. »

— « Vains arguments ! lesquels tom» bent avec la dépouille d'un ennemi ! » s'écria Torillos, montrant un rire sardonique et un œil étincelant.

Alors j'objectai au spadassin que je connoissois une feinte plus noble et plus loyale que celle qu'il indiquoit pour le coup en question ; et sans attendre sa réponse, plus vif que l'éclair, je prends

le poignard et la dague, puis en trois temps, sans feinte de cœur, et mettre genouil en terre faussement, je croise le bras de Torillos, jetté le poignard pour ne pas le blesser, lui place le poing à la poitrine, et le porte à terre sans feinte de blessure ni tromperie, et n'ayant trompé qu'œil et bras.

Je ne saurois décrire la fureur du pauvre Torillos : étendu, écumant de rage, confus, entendant les cris des filles d'honneur, et surtout l'effroi de la belle princesse, laquelle accouroit pour secourir, non pas le vaincu, mais le vainqueur, et trembloit que ce coup de violence ne fût funeste à mon état, encore piteux d'apparence.

J'aidai aussitôt Torillos à se relever; mais me lança le spadassin un regard de rage, lequel étoit un véritable pronostic de sa haine et des coups qu'il devoit me porter dans la suite. — « Pardon, » brave écuyer, lui dis-je, avec mo- » destie, si profitant de votre fatigue

» après une leçon si longue et si vive,
» j'ai saisi l'instant propice pour toucher
» un si habile homme d'armes; autre jour
» prendrez votre revanche. »

Sans répondre un seul mot, Torillos, pâle, concentré, saisit les diverses armes des leçons, et sortit, emmenant le jeune comte.

— « Vous vous êtes fait un ennemi
» cruel, dit la princesse; mais combien je
» vous remercie d'énoncer à mon frère
» les vrais principes d'honneur en champ
» clos; fasse le ciel qu'il n'ait jamais à les
» pratiquer, et qu'ayant toujours autant
» de douceur et de modestie que son
» jeune maître, il se fasse seulement
» aimer et craindre.... » Elle s'arrêta à ces mots en soupirant. — « Craindre!
» Madame, repris-je tout troublé; ah!
» ce sentiment est pénible; il repousse
» l'affection, le seul qui flatte un cœur
» sensible. »

— « Allez rejoindre mon frère, dit la
» princesse avec émoi à ses filles d'hon-

» neur, et annoncer à Torillos que c'est » assez de ces exercices pour aujourd'hui; » puis, vous ramenerez Reymond au » manége, où monsieur le comte va me » conduire en traversant les jardins. »

Se passèrent ainsi trois semaines en tels exercices et leçons où je voyois tous les mérites et amour de la princesse de Nevers pour son frère, et montrois de mon côté, sans le vouloir, toute ma tendresse respectueuse pour l'élève et sa noble sœur.

Un jour, après les leçons, étant restés seuls : — « Que j'aime à voir, noble » comte, me dit la princesse, que vous » entendiez si bien le vœu de mon ame » en tout ce qui touche l'éducation de » mon frère! il semble qu'ayez deviné tout » ce que devroit désirer une mère, pour » son honneur, félicité, et le faire chérir » des dames un jour. — » Chérir des » dames! ah! m'écriai-je, c'est un art que » j'ignore, et que ne posséderai jamais; » las! qui auroit fait attention à un si

Premiers mouvements du cœur.

» jeune gentilhomme, toujours enseveli
» dans la poussière d'un manége ou d'un
» champ d'armes? »

— « Quoi, reprit vivement la prin-
» cesse, » bien qu'avec une espèce de confusion qu'elle cherchoit à surmonter, « aucune dame encore n'a
» encouragé vos essais et excité cette
» noble émulation, cause sans doute de
» vos succès? »

— « Las! jamais! Madame! aussi ma
» devise est inconnue comme mes armes.

» — Quoi! jamais! » répétoit la princesse de Nevers, avec une agitation visible, et feu divin qui coloroit ses joues. — « Oh! combien j'aurois mieux
» profité continuai-je, si quelque dame
» châtelaine, amie de ma mère, eût pré-
» sidé à mes leçons, comme j'aurois suivi
» de mon côté, celles de son fils. — Ainsi
» que vous assistez à celles de Reymond,
» n'est-ce pas? — Oh oui! comme l'in-
» térêt qu'on y prend double alors
» courage et desir de bien faire! oh!

» comme un regard de la beauté, en-
» hardit! mais aussi, par fois, trouble le
» cœur et fait cheoir la force par crainte
» de déplaire! — Mais comme modestie
» et timidité doubleroient la bienveil-
» lance de la dame châtelaine! — Oh!
» combien j'aimerois son fils et voudrois
» ne le quitter jamais! — Seroit le moyen
» de plaire toujours à la mère. — Et
» quand j'aurois mérité l'honneur de ses
» conseils et protection, lui demanderois
» sa devise, pour la porter au champ
» d'honneur. — Elle vous la donneroit
» peut-être, comte, quand auroit éprouvé
» vos sentiments. — Je la devinerois pres-
» que cette devise que souhaiterois à sa
» vertu et perfection de délicatesse.
» — Dites, dites, comte? — *Tendresse*,
» d'abord...— Pour son fils?— Oh oui! Passion naissante.
» et pour...—Le second mot?—*Mystère*...
» — *Tendresse et Mystère!* L'aimerois
» assez telle devise pour la dame.— Eh
» bien! sera la mienne donc! *Tendresse*
» *et Mystère!* toujours! »

A ces mots je tressaillis de tout mon corps: le bandeau noir de la blessure de mon front descendit sur ma bouche, et les lèvres ainsi closes et les yeux baissés, je prononçai d'une voix étouffée, à travers le bandeau, et d'image et d'effet : *Tendresse et Mystère.*

Se leva aussitôt la princesse, sans proférer un seul mot, avec confusion et vivacité; puis me dit avec émoi et tremblement : « Suivons les autres exercices » de Reymond. »

Bien lui en prit, car à l'instant se fit annoncer le beau et puissant seigneur comte de Soissons (1).

Je ne sais pourquoi, mais l'avenir le dira, ce nom me donna coup violent au cœur; j'avois entendu parler des avantages de ce prince; mais j'étois loin de connoître la noirceur de son caractère, et ma surprise extrême n'étoit qu'un pressentiment d'avoir malencontre de son chef,

(1) Charles de Bourbon, comte de Soissons.

bientôt et par la suite, comme se verra.

Entra le comte en casaque de chasse fort élégante, précédé de pages et hoberaux, l'oiseau au poing; il s'avança vers la princesse, tête haute, sans prendre garde à moi; puis, s'inclinant pour lui baiser la main, il parut surpris de son éclat, et lui fit compliment sur son rétablissement tant désiré en santé et beauté.

Mademoiselle balbutia en gêne et trouble, les mots de printemps, air pur, campagne délicieuse; et sa rougeur ne fit qu'enflammer, sans éclairer, le beau comte de Soissons, trop éloigné de penser que nul être sur terre pût attirer l'attention dans les lieux où il paroissoit. Voulut la princesse de Nevers alors faire asseoir le comte, lequel ayant remarqué qu'elle sortoit, lui offrit sa main, et nous nous acheminâmes au manége.

C'étoit un beau et grand lieu découvert, enchanteur dans ses formes et détails, au milieu du parc; une barrière élégante dessinoit l'arène ou lice, et des Equitation.

bosquets d'arbustes odoriférants groupés tout autour, abritoient et parfumoient à la fois le cavalier longeant la barrière.

C'est là que les coursiers les plus beaux attendoient le jeune prince. Le comte de Soissons entra là comme en un champ de triomphe pour lui, et malgré son excessif orgueil, je ne puis que rapporter ce qu'il discourut avec raison, sur la nécessité des exercices du cheval et voltige.

— « C'est bien penser, Madame ! » s'écria le comte, de fortifier de bonne » heure le jeune prince dans les exer» cices d'équitation et voltige : c'est, » pour un homme de guerre, sinon le » premier, au moins le second des avan» tages après celui de férir les hommes » d'armes.

» L'exercice du cheval développe » force, courage, et facilite la victoire. » Par lui on double de vigueur en ses » coups de lance ou d'épée, charge l'en» nemi, enfonce l'escadron, ou échappe, » en la dernière extrémité au vainqueur,

» dans la mauvaise fortune. Je ne parle
» pas de l'avantage de charmer les dames
» en un tournois et exercice de carrousel:
» tels succès n'ont de prix qu'en rap-
» pelant ce que seroit un brillant cheva-
» lier en un champ de gloire plus hasar-
» deux; mais encore est-il vrai que sans
» la dextérité, équitation, adresse et
» grâce en ce genre, un gentilhomme
» n'est guerrier qu'à demi, ni considéré.

» Tâchez donc, prince » ajoutoit le comte en montant de suite avec noblesse et prétention un superbe andaloux, « tâchez de dompter de bonne
» heure le coursier fougueux, de vous
» y tenir avec grâce, souplesse et force,
» de faire voltes, sauts et courbettes,
» avec main souple et légère, et si le
» coursier s'emporte, de faire corps avec
» lui, comme d'un beau tout, et non d'un
» membre isolé, dont le noble animal se
» sépare avec dédain, si ne savez le
» maintenir dans son frein et obéissance. »

A ces mots, fit l'andaloux plusieurs

sauts furieux, lesquels eussent désarçonné tout autre que le comte; mais se doit rendre à son orgueil la justice de convenir qu'il étoit fondé en cet exercice; il maîtrisa tellement de la genouillère et des éperons le noble animal, que celui-ci revint souple et soumis, quoique couvert d'écume, aux pieds de la belle princesse.

Je m'empressai, comme le plus près de lui, de l'aider à descendre. Lui plut ma courtoisie sans doute, malgré sa hauteur et fierté, car m'engagea le comte, sauf le bon plaisir de la princesse, à montrer au jeune prince, quelque temps de voltige qu'à mon âge et rang, je devois posséder. La princesse de Nevers s'y opposa, alléguant ma blessure récente; mais avant qu'elle eût prononcé, je sautai sur un barbe que je lançai aussitôt dans la carrière.

Après quelque temps de galop, je me hasardai aux sauts et tours de voltige; passant sur mes poignets de droite à

gauche et de gauche à droite, remontant ou descendant à la course, soit en avant, soit en arrière ; mais courage et désir de bien faire surpassoient la force, et après avoir obtenu les applaudissemens des spectateurs ébahis, et du comte lui-même, je vins tomber évanoui de fatigue, d'effort et foiblesse aux pieds de la princesse, laquelle sans doute en témoigna trop d'intérêt et bonté, car, à mon réveil, ne trouvai plus le comte. Voltige.

Ce prince, suivant ce que me dit bientôt mon écuyer, étoit parti peu de temps après, disant entre ses dents: — « Ils » ne m'ont pas trompé ! voilà les dames de » vertu ! toujours à faillir les premières! » Et sur ce, lançant à la princesse de Nevers un regard malicieux, et jetant sur moi un œil de mépris par dessus l'épaule, s'étoit éloigné comme le trait du Parthe, lequel blesse ainsi en fuyant.

Me resta de tel récit un mouvement de douleur et crainte cruelle, de compromettre Mademoiselle. Bien éloigné

de croire l'intéresser assez pour calmer mes tendres inquiétudes, j'éprouvois celle qui ne quitte jamais l'homme délicat favorisé ou dédaigné; savoir, terreur et alarme d'affliger ce qu'il aime.

Rentré dans mon appartement, je n'osois plus lever les yeux sur Mademoiselle, laquelle au moment où j'allois lui exprimer, sinon mon désir, au moins l'obligation et devoir de me rendre auprès du prince de Conti, me prévint avec un émoi et charme attendrissants.

— « Faut partir, noble comte, dit-» elle; je crains que le prince ne soit in-» quiet. Bien que l'aie informé de votre » état et de l'accident cruel qui en étoit » la cause, les exercices courageux » auxquels vous vous êtes livré pour » l'amour de mon frère, pourroient faire » croire qu'êtes en état de reprendre » service près du prince.

» Le comte de Soissons, grand connoisseur en fait d'armes, jugeant de votre

» santé sur votre adresse, pourroit le
» conforter mal-à-propos en ce penser.

» Partez donc; je désire qu'à Tours, où
» je retourne bientôt, vous suiviez les pro-
» grès de Reymond; et tout ce qu'il tien-
» dra de vous, en adresse et principes,
» sera un titre pour lui à la perfection,
» et pour vous à la reconnoissance de sa
» sœur. »

Elle me donna à ces mots, en signe d'amitié, une écharpe blanche à franges vertes, me recommandant de ne l'ouvrir et déployer, que seul, arrivé à Tours. Puis redoublant d'une vivacité et promptitude d'apparence, ordonna à son écuyer de préparer mes montures et équipages, et me suivre jusqu'au palais du prince.

Etourdi, éperdu de cet ordre subit, j'eus à peine le temps d'articuler quelques mots de remerciements, que la princesse s'étoit jà éloignée, appuyée sur une de ses femmes et dans un état de trouble mais de fermeté très évident à voir.

Quel étoit donc le motif de sa résolu-

tion subite? Las! je m'égarois dans mes conjectures et délibérations à part moi; étoit la plus vraisemblable que le comte de Soissons, pendant ma défaillance, s'étoit exprimé en paroles ou gestes, de manière à alarmer une vertu aussi sévère, et que l'intérêt ou la pitié cédoit à la raison.

Je m'acheminai donc tristement à Tours, jetant de temps en temps longs regards sur les donjons du château d'Amboise. Ne sais si je m'abusois; mais arrivé sur la hauteur, je crus distinguer un voile noir à la croisée de la tour de la princesse. Ce voile, agité par le vent triste et sombre du couchant, m'apparut jusqu'à ce que, perdant l'horison de vue et descendant la côte voisine, je jetai dernier regard, dernier soupir, dernier espoir, sur le beau séjour que venois de quitter.

Le cœur fault, le pied manque en s'éloignant de l'objet qu'on aime et qu'on voit encore; mais il semble qu'une fois perdu de vue, abandonnant au hasard

et à la rapidité des vents, monture et regrets, on fuit la douleur et s'approche de l'espérance, en franchissant plutôt l'intervalle du temps et des lieux qui séparent. Malheureux *Zéphir !* mon pauvre coursier ! hélas ! je te flattois de la main quand étois heureux ou voyois encore la princesse, et je te fis sentir l'aiguillon quand sentis, moi, celui du désespoir. Braves et loyaux amis, qui ne pouvez savoir le pourquoi et souffrez sans vous plaindre, en paix comme en guerre, tout le fardeau de plaisir ou peine !

Arrivé à Tours, je rendis compte au prince de Conti de ma mission ; je remis une lettre de la princesse, expliquai ma mésaventure, et rentrai bientôt en exercice.

Me reçut le prince assez froidement ; je ne doutai nullement alors qu'il n'eût été prévenu contre moi par le comte de Soissons.

Aussi, d'après le conseil du vieil ami et

comte de Franclieu, à qui fus tout conter, j'opposai à sa froideur, modestie, soumission et douceur, prêt à lui répondre sur ce qui ne toucheroit pas directement à la princesse.

Je me bornai donc à lui donner détails de mon accident et chute, ainsi que des soins que l'extrême bonté de mes hôtes m'avoit prodigués. Parut le prince satisfait de mon silence sur le reste, de mon effroi même, et me dit seulement, me renvoyant à mes devoirs: — «Songez, » jeune homme, que votre âge est celui » du travail et de la gloire, et non des » passe-temps d'amour. »

Je sentis le reproche indirect, et sans répartir, j'allai m'appliquer avec plus assiduité que jamais au travail qu'avois toujours aimé.

CHAPITRE III.

Si avoit été le prince réservé avec moi; mes camarades, les autres gentilshommes, s'apprêtaient à me mettre à de rudes épreuves en discrétion et railleries. C'est ici que je commençai à réfléchir sur la nécessité de se former un caractère dans le monde, en modifiant, améliorant celui que la nature nous a donné, et en tirant tout le parti possible pour notre félicité et celle d'autrui. Caractère.

M'avoit dit souvent le vieil et respectable comte de Franclieu! — « Ne » se change entièrement le caractère » dominant que nature nous a dé- » parti. Ses premiers mouvements sont » élans presqu'invincibles, résultats des » tempéraments, constitution, force ou

» foiblesse, vivacité des nerfs et esprits ;
» mais les seconds, sur lesquels la ré-
» flexion peut étendre son empire,
» dépendent de nos vouloirs, avec de
» l'habitude, de la constance et ferme
» résolution de nous maîtriser. »

C'est ce second mouvement que je résolus d'étudier et composer toute ma vie, en mes impressions, pour être homme de bien et chéri si se peut.

Jeune, blond, vif et bouillant au premier choc, je m'imposai d'abord la loi d'attendre toujours pour répondre en toutes choses et de réfléchir pendant l'espace de temps que ma première réponse eût employé. — « Songez-y,
» m'avoit souvent dit le sage Franc-
» lieu, *la célérité des réponses est la*
» *cause de la plupart des sottises dites ou*
» *faites ici bas ; prenez donc toujours*
» *temps, au large, pour répondre de bou-*
» *che ou du bras en toutes occurences.* »

Las! ne l'ai toujours pu ou su; mais chaque fois que, dans un parti extrême,

j'ai pu employer telle pratique, soit en réponse aux rois, aux grands, aux belles; enfin aux ennemis d'état ou personnels, j'y ai trouvé un avantage inappréciable en raison, supériorité et résultats. Réflexion et sagesse.

En somme, sois *bon* et *ferme*, *doux* et *actif*, *prévenant* et *brave*, *amoureux* et *discret*; tel doit être ton caractère. Il est appuyé par prudence et vertu; tout ce qui y déroge est indiscrétion ou méfaits: tels furent mes premiers principes. Douceur et énergie.

Je ne m'attendois à trouver sitôt l'occasion de les employer en pratiques et coutumes.

Les jeunes marquis d'Hérici et de Saint-Maigrin, gentilshommes comme moi du prince de Conti (1), avoient appris mon aventure au château d'Amboise. Quoique doués eux-mêmes de qualités remarquables, encore nourrissoient-

(1) François de Bourbon, prince de Conti, chef du conseil, etc.

ils, le dernier surtout, un esprit de jalousie et frénésie contre moi, soit à cause de la faveur que daignoit m'accorder le prince, soit à cause de prétendus avantages personnels dont j'étois bien loin de convenir et me prévaloir nullement.

La jeune noblesse se rendoit en foule à Tours, chez la belle comtesse de Chatelleraut. Etoit ce lieu le rendez-vous des seigneurs aimables, des dames galantes, et par suite presqu'inévitable, des joueurs et hommes à bonnes fortunes d'amour.

C'est donc là que mes camarades me présentèrent peu de jours après mon retour du château d'Amboise. Je crus m'apercevoir que motif de curiosité étoit le but principal de la comtesse, comme des amis qui m'avoient introduit chez elle ; et aussi vouloient-ils me placer, dès le premier jour, entre le ridicule et l'indiscrétion.

Plusieurs visites se passèrent néan-

moins sans autres indices qu'œillades d'intrigues malicieuses et déloyales entre Saint-Maigrin et la comtesse, laquelle d'ailleurs m'accueilloit avec empressement et distinction remarquables; mais bientôt le projet éclata.

C'étoit la quatrième soirée de visite que je m'y présentois; après plusieurs lazzis sur la princesse : — « La belle Henriette » de Bourbon a tari ses larmes », disoit mystérieusement la comtesse en me regardant; « un beau chevalier a feint » une indisposition pour rester dans son » châtel, et depuis ce temps, la tendre » princesse de Nevers est là, seule restée » dolente et souffrante. — Il n'y a eu » feinte ni douloir, Madame, » repris-je froidement et modestement, « mais seule» ment, suivant ce qu'ont remarqué et » raconté les gens sensés et véridiques, » s'est vu, dit-on, pitié d'une part, res» pect profond et vénération de l'autre; » et c'est tout. — Noble discrétion! s'écria » Saint-Maigrin, vertu des enfans, et lu-

Délicatesse et franchise.

» mière des gens du monde! — Les enfans sont alors maîtres passés des gens du monde en honneur et loyauté.
» — Dites en dissimulation et fausseté, » reprit vivement et insolemment Saint-Maigrin.

A ces mots, je lui serrai la main et la botte de manière à me faire entendre; puis continuai la conversation avec naturel, sur les paysages charmans d'Amboise, la belle nature du lieu, les dispositions merveilleuses du frère de Mademoiselle; et saisissant l'à propos, je sortis sans affectation ni hauteur, saluant avec tranquillité et courtoisie la comtesse, laquelle me suivit des yeux si long-temps qu'en fus honteux et confus en ma personne.

Je trouvai Saint-Maigrin à la porte de l'hôtel, et l'entraînai sur-le-champ dans la campagne, armé et équipé, pour nous expliquer.

— « Sire de Saint-Maigrin, » lui dis-je avec calme, et après avoir laissé passer

mon premier mouvement, suivant mon us et coutume, « en avez assez dit » pour que devenions ennemis ou amis » à jamais. Attaquez mon esprit ou » vertu chétive, ou talens, en tout ce » qu'il vous plaira, sauf l'honneur; mais, » pour Dieu! épargnez les dames : c'est » assez de leur juste effroi en réputation » et servitude de nos langues, sans les » mêler en nos querelles ou rivalités » publiques.

» Promettez donc de respecter jus» qu'au nom de nos princesses et sou» veraines, ou trouvez bon que ce nom » soit étouffé en le dernier soupir de » de l'un ou de l'autre. »

— « Cher la Touraille, on voit bien que » tu n'as pas vécu à la cour. Te ferois » honneur de ce dont te vois plaindre. » — N'importe! vous avez eu l'intention » de profaner le nom de mademoiselle » de Bourbon, nièce de mon prince; » laquelle mérite bien croisade pour » venger son saint nom, et je demande

Prudence et discrétion.

» réparation de l'offense faite à sa vertu.
» — Mais songe donc, la Touraille, que
» c'est ébruiter toi-même l'aventure.
» — Non, vous m'avez outragé person-
» nellement et assez pour servir seul de
» prétexte : ainsi, armes en mains ! —
» Soit ! s'écria Saint-Maigrin, nous avons
» fait nos preuves tous deux ; mais croyez,
» la Touraille, que c'est publier partout
» en France le nom de la princesse de
» Nevers. »

A ces mots, comme j'allois le charger, je demeurai pétrifié de cet effroi ; je crus voir la princesse en larmes me reprocher ingratitude et profanation de son nom. — « Que faire donc ? — Le voici, me
» dit Saint-Maigrin, remettons la partie
» à d'autre temps ou querelles, lesquelles
» ne peuvent tarder, car je suis, de mon
» chef, querelleur et goguenard. — Mais
» jusque là, dis-je, j'aurai failli d'honneur
» en me laissant gouailler comme un
» enfant. »

Sur ce, Saint-Maigrin m'offrit de me

conduire à l'instant chez la comtesse de Chatelleraut, et de déclarer devant elle qu'il me tenoit, comme ses camarades, pour un bon, brave et loyal gentilhomme. Trop confiant la Touraille! en ceci tout étoit prévu et perfidie, comme il se verra de nouveau.

Nous nous rendîmes donc chez la célèbre et galante dame, laquelle se trouvoit seule : il étoit tard. — « Le hasard » me favorise, belle comtesse, dit Saint-» Maigrin; je suis assez heureux de vous » trouver encore, et remettre à sa place » et rang, un loyal et digne officier qu'ai » gouaillé en dommages et torts de mon » chef; déclarer que loin de penser qu'il » ait jamais compromis des dames en leur » honneur, au contraire jamais cœur » plus neuf et à former ne s'offrit à elles. »

Je me rappelle que la comtesse sourit alors finement à Saint-Maigrin.

— « Ajoutez, continua-t-il, que je » croirois faire le bonheur de ma plus » tendre amie et considérée, en lui offrant

» pour chevalier ame si noble, et fleur » si brillante et fraîche à cueillir; qu'enfin, » loin qu'il soit un enfant, ne se peut voir » jouvencel plus dispos, plus fait pour » briller en champ d'honneur et d'amour. »

Dans ma simplesse, je tendis la main amicale à Saint-Maigrin, l'embrassai ; et comme je m'excusois auprès de la belle comtesse d'être la cause de scène pareille, Saint-Maigrin prétextant vivement l'heure du devoir pour sa compagnie d'armes, sortit, et me laissa ébahi tête à tête.

CHAPITRE IV.

VOILA donc la Touraille tremblant, timide et déconcerté, debout, vis-à-vis de la belle comtesse de Chatellerant, si célèbre en sa renommée et hardiesse, et laquelle après m'avoir contemplé avec complaisance, me fit enfin asseoir sur un escabel de velours, à côté de son fauteuil.

Je restai long-temps sans parler, tant j'étois troublé et confus. Sur quoi la comtesse me dit qu'elle me gardoit encore quelque temps après le départ de Saint-Maigrin, quoiqu'il fût heure presque indue, par crainte que la querelle ne se renouvellât en chemin, et qu'elle vouloit profiter de ce temps, pour me donner

des conseils utiles afin d'éviter à l'avenir
telles animosités de jalousie.

« Vous êtes jeune, bien fait, doux et
» accort, comte de la Touraille, dit-elle;
» mais ce n'est assez en ce monde et à
» la ville, de droiture de corps et d'es-
» prit. Il est mille biais et détours qu'em-
Tournure » ploient gens du monde, courtisans
» surtout, pour dépriser adroitement les
» avantages, sans que puissiez vous en
» fâcher ni venger du fait sans ridicule;
» par exemple ils diront : *la Touraille*
» *est beau, mais ne s'en doute pas!* et
» croiront dire ainsi une injure à votre
» esprit, tant ils le savent bien eux-
» mêmes ces suffisans, quand tel bonheur
» leur arrive d'être beaux et accorts.

» Ils diront aussi : *la Touraille a fraî-*
» *cheur de rose comme une fille!* voulant
» insinuer qu'en avez la foiblesse et la
» gaucherie : sentez le trait.

» Ils ajouteront encore : *ses grands*
» *yeux bleus sont trop tendres*, croyant

» dire : *tels yeux ne feroient peur à l'en-*
» *nemi.*

A ces mots elle me regardoit à me faire rougir. — « Sont bleus en effet, vos » yeux, comte?... tendres; mais je suis » sûre qu'animés par la passion, la gloire, » ils causeroient un juste effroi à ceux » ou celles qui oseroient les envisager. » Baissa les siens alors, la comtesse, en se retirant un peu, avec un trouble apparent, joué du mieux que possible.

« Ce n'est tout, aimable comte, que » prévenir leurs sarcasmes sur votre fi- » gure; vous y répondez assez, j'en suis » sûre, par vos succès près des dames, » et aux côtés du roi en champ d'hon- » neur.

» Mais si traits nobles et charmants » parlent d'eux-mêmes, vous n'éviterez » pas aussi bien les coups des malicieux » pour votre maintien. Pardonnez si l'in- » térêt que vous m'inspirez, le juste effroi » des querelles entre gentilshommes, » surtout en ma présence, me portent à

» les prévenir, en vous donnant des avis
» nouveaux sur votre port et tenue.

» C'est là que vous attaqueront les
» malins et jaloux.

Maintien et grâce.

» Etes bien fait, comte, autant que je
» puis m'y connoître en mes goûts des
» beaux arts que vous voyez empreints
» ici dans ces peintures et statues an-
» tiques. Si je puis juger par analogie et
» similitude, vous êtes en rapport de
» formes et proportions avec ces beaux
» marbres de Bacchus et d'Apollon;
» mais ce sont des marbres toujours,
» cher comte! leur manquent le tour et
» la grâce, et sans eux point de beauté
» durable et piquante.

» Je vous parle ici seulement en amie
» du beau et des arts, goût qu'ai pris en
» Italie, près des Médicis; écoutez-moi
» donc sans conjectures ni rapports,
» comme préceptes seulement. »

Mais malgré ces belles paroles, elle paroissoit s'animer de plus en plus, et rouge en feu en ses joues.

— « La Touraille a un buste noble et » délié comme cet Apollon, diront vos » rivaux; eh bien, il ne sait lui donner » la pose et vivacité, par une grâce de » tête et mouvement d'épaules. Ses bras » bien effacés, sa main belle ne savent » s'arrondir à propos, et prendre » avec souplesse et moelleuse adresse. » Bien fait des jambes, et de genoux » minces et flexibles, il ne sait jeter en » avant avec un ensemble parfait de lé- » gèreté; enfin rendre son pas de mar- » che, à la fois, ferme et gracieux: tout » cela lui manque et seroit si aisé à » acquérir en sa possession. »

— Oh, Madame! vous ne voulez parler de la Touraille, soupirois-je de temps en temps, tout bas, honteux et confus, et je la laissois dire en sa vivacité et transport, sans pouvoir ajouter un mot.

— « Oui, comte, son ame est forte, » diront-ils, et sa démarche timide. Ne » leur donnez cet avantage, croyez-moi, » et retenez ceci: *la démarche est la phi-*

» *sionomie du corps.* Se juge la vigueur » d'ame par l'alure, comme l'esprit par » l'expression des traits du visage. Ne » laissez donc pas, par faute de démar- » che ferme et décidée, supposer qu'elle » est foible et indécise, comme vou- » droient le faire croire aucuns à votre » égard. »

— Je suivrai vos bons conseils, ma belle et honorée dame, vous me parlez en mère et....

Ce titre la fit rire aux éclats et ne put blesser une femme de trente ans dans toute sa beauté. Lui peignit seulement ce titre de mère, ma simplesse est trop novice galanterie.

— « Achevons, comte, jusque dans » vos habits et parure, ils trouveront à » vous blâmer, et sujets de querelles, » continua plus vivement la comtesse; « oncques ne les portez du dernier goût, » si est-ce pourtant un moyen de plaire » et prouver à la fois élégance, généro- » sité et choix d'esprit gracieux. Par

Parure.

» exemple, ce surtout bleu, d'une belle
» broderie, est trop large et d'anciens
» ramages; ces nœuds de genouillère ne
» sont bien attachés.

» Sachez qu'une parure de goût sans
» excès ni ridicule, est un des talismans
» pour nous plaire. En tout cela gît
» grâce, fraicheur et gentillesse qui di-
» sent mille choses à l'esprit fourvoyant
» et toujours furtif des belles dames.
» Telles élégances sont discours persua-
» sifs pour leur œil et prunelle, sont
» propos charmants qu'Amour souffle
» tout bas à notre fine oreille, sans
» blesser mœurs ni décence, et nous
» gagnent plus vite au cœur que les
» oraisons et serments des preux, mourants
» à nos genoux, en casaque usée et
» rompue.

» En résumant mes conseils d'amitié,
» cher comte, et pour éviter les gausse-
» ries et scènes d'aujourd'hui (seul motif
» qui me guide), *animez vos traits, votre*
» *démarche; qu'ils annoncent votre ame*

» *et votre caractère ; donnez plus d'art et*
» *de goût à votre parure, et vous serez*
» *alors respecté et parfait.*

» Tenez, imitez ce jeune page que
» vous voyez dans ce tableau aux ge-
» noux de la belle duchesse d'Etampes,
» maîtresse de François Ier; c'est là,
» modèle de grâce, tournure, vivacité
» et pose. Je suis sûre qu'en pareil
» cas, ou même aux pieds du roi, ne
» vous jeteriez ainsi de premier mouve-
» ment. Voyons, supposons que je suis
» la duchesse d'Etampes, voire même le
» roi son amant, comment tomberiez
» avec grâce à ses genoux. »

A ces mots, regardant ses yeux pleins d'accueil, ses bras d'ivoire étendus vers moi, penchée, divine de grâce et si belle, je me jetai à ses pieds avec transports.

— « Bien! s'écria à demi-voix la com-
» tesse, avez saisi très bien l'élan du
» jeune page. Levez un peu plus ces
» yeux vers les miens.... Fort bien! cette

» tête penchée sur mon bras, comme à
» la fois confus de tant de hardiesse et
» éperdu d'amour.... Bien, ainsi!

» A présent, votre main portant par
» oubli la mienne sur votre cœur, comme
» disant : *Pardonnez, voyez comme ose*
» *ce cœur battre pour vous, et tressaillir*
» *sans le dire;* et dans tout l'ensemble;
» transport, abandon, confusion et tendre
» modestie. »

Pendant que s'extasioit sur le modèle,
la comtesse, las! brûloit vivement la
copie. Je sentois cette main attiser mon
cœur, un souffle de rose papillonner sur
mon front et mes paupières; enfin, plus
que tout, en se baissant, la belle comtesse
laissoit par mégarde, pour me rudoyer
et renvoyer bien loin, sans doute,
un sein d'albâtre presser contre ma joue,
lequel tout doucement, par secousses et
émotions, repoussoit et attiroit sans cesse
l'imprudent la Touraille.

Soudain, je ne sus ce qu'allois devenir,
quand tout-à-coup tombèrent mes yeux

sur mon écharpe blanche : je crus voir la princesse de Nevers, en ce tableau, dire au page : — « Ingrat! aujourd'hui à » mes pieds, demain une autre.... »

Ce penser, prompt comme l'éclair, me fit lever soudain, demander mille pardons et merci d'excuses à la belle comtesse; laquelle, surprise, confuse, balbutie et me voit dehors avant qu'elle ait pu m'adresser une parole ou un sourire sur une fuite tant précipitée.

Quelle nuit, bon Dieu; passa le coupable la Touraille! quel feu couloit dans mes veines! et quand je venois à penser au château d'Amboise, à voir cette écharpe où étoient brodés ces deux mots: *Tendresse* et *Mystère;* je me disois : — » J'ai donc failli déjà à l'un et à l'autre. » C'en est fait, demain, demain je veux » fuir, aller user corps et ame aux exer- » cices de guerre, et avant, déclarer à » la comtesse que je ne puis la voir et » lui rendre hommage; que bien qu'elle » et moi n'ayons aucun projet, sans

» doute, ses beautés célestes troublent
» mes esprits ébahis et échauffés d'a-
» mour; que je ne l'aime point, et ne
» peux l'aimer, ayant juré foi et mariage
» à une jeune damoiselle du Poitou. »

Ainsi j'arrangeois finement mon fabliau d'avance, pour repousser à la fois soupçons sur la princesse, et desir et surprise contre mon âge et les transports d'amour.

Bien m'en prit; car le soir même me vint un page de la comtesse avec un billet, pour me rendre à son pavillon sur la Loire, où elle avoit à me dire des secrets de haute importance.

Les noms du roi et du prince de Conti, mêlés dans le cours de son épître, ne me laissoient nullement douter que n'y eût quelques mélanges d'affaires d'état en ceci; et dans ces temps de mystère et confusion, discrétion et célérité passoient avant tout.

Il me vint pourtant à l'esprit que c'étoit peut-être détour et tromperie;

Première faute en amour.

et qu'il falloit écrire pour savoir les ordres; alléguer une indisposition, et, en somme, pour étouffer idée d'engagement entre nous, finir par parler de mon mariage prochain avec la damoiselle du Poitou.

Mais écrire un mensonge! je ne l'osois encore; je n'avois pas été en ambassade comme par la suite. Se peut dire une tromperie d'amour en cours de conversation et belles paroles; mais signer et parapher sa fourberie, ne se peut sans reproche et félonie.

Je me décidai donc à me rendre au pavillon sur la Loire, tant pour éclaircir l'affaire politique que pour prouver ma force et fidélité contre les foiblesses d'amour.

Il falloit bien faire deux grandes lieues pour arriver audit pavillon. Je n'avois reçu le billet du page qu'à la chute du jour. Je montai à cheval aussitôt, et portes fermantes, me rendis au galop, le long de la Loire, au lieu indiqué.

Une lune superbe, mais voilée de temps en temps par des nuages d'argent, sembloit dire : « Prends garde, la Touraille! on te voile la vérité, comme » font les nuées à cette clarté paisible ! » Les branches du tremble et peuplier frémissoient tout bas, et chuchotoient dans leurs feuilles : « La Touraille ! où » vas-tu? » Mais, emporté par mon coursier, l'âge et l'espérance, je n'entendois et ne voyois que mon but de course : j'y arrivai bientôt.

Ce pavillon superbe, situé sur le bord de la Loire, est remarquable par son architecture gothique, noble et gracieuse en sa légèreté. Le pied dans les ondes argentées du fleuve, et la tête dans les feuillages élevés des immenses tilleuls et platanes du parc, ressemble ce pavillon aux palais des fées, ne touchant ciel ni terre; enfin se dessine comme un tableau magique sur la robe blanche de la Nymphe de la Loire, laquelle, après avoir découpé et détaillé

telle figure au soleil en cent façons, en emporte la nuit la portraiture au fond de sa grotte pour la rendre au point du jour.

J'arrivai au pied du pavillon, où j'entrevoyois une foible lumière, sans avoir entendu et fait nullement le moindre bruit, car j'avois laissé mon coursier à cent pas, à mon écuyer.

Comme je restois en émoi, paisible, quoique impatient, au bas du mur, sous la fenêtre et machicoulis, je sentis tomber sur ma tête un bouquet de myrthe et roses avec une clef, laquelle me froissa le nez pour m'avertir.

Je ramassai bien vite la clef, mis le bouquet dans mon sein, la clef à la porte, et m'avançai par la demi-obscurité de l'escalier que je montai rapidement. Puis après avoir ouvert trois portes vitrées en verre violet, je m'approchai pour savoir ces grandes nouvelles de politique annoncées en la lettre, et parvins enfin au centre du pavillon, où

étoit la comtesse voilée et belle comme la mère des amours. Elle vient à moi aussitôt, pied léger et le doigt sur la bouche, disant : « N'avez-vous rien vu? » « — Non, Madame, point de gens de » guerre ; les partis d'armes battent l'es- » trade loin de ce canton. »

Elle sourit alors, et continua : — « Le » comte de Soissons, où est-il? — Près » du roi, je pense, à présent. — En » êtes-vous sûr? — Non, ma très ho- » norée dame et comtesse ; mais je le » présume. — Prenez garde, il y va de » vos jours, reprit-elle vivement. — Je » suis prêt à tout, Madame, pour le ser- » vice du roi. » Elle sourit encore. — « Il s'agit des dames pour le moment, » cher comte : écoutez-moi.

» Les conseils d'amitié que je vous ai » donnés dernièrement, par le seul désir » d'éviter des querelles; votre présence » tardive chez moi à une heure avancée, » ont allumé la jalousie du comte de » Soissons. » Je tressaillis à ces mots.

— « Vous n'ignorez pas, poursuivit
» la comtesse, que ce favori du roi fut
» mon serviteur et favori aussi. Entraîné
» aujourd'hui, par son orgueil, sur les
» pas de la princesse de Nevers, ce
» déloyal n'en conserve pas moins ses
» prétentions injustes et furieuses sur les
» cœurs qu'il a trompés le premier. Le
» favori a su l'intérêt que je prenois à
» vous, et l'a interprété traîtreusement.
» J'ai donc voulu vous prévenir de la
» nécessité d'être sur vos gardes, ne
» pouvant écrire ni faire parvenir nou-
» velles à Tours, étant observée comme
» le suis; et j'ai pensé qu'ici, dans la
» solitude et absence de tous yeux, je
» pourrois vous avertir et sauver mésa-
» ventures à l'avenir. »

Rassuré un peu alors sur les grands événemens d'état, je tombai aux genoux de la belle comtesse pour la remercier mille fois de ses bontés et précautions, l'assurant que ni le beau et puissant seigneur comte de Soissons, ni le roi même

ne me feroient pâlir et départir d'elle; si j'avois cœur dispos et foi dégagée; mais que promis en mariage à une jeune damoiselle du Poitou, celle-ci auroit mon premier et dernier hommage en amour.

— « En êtes-vous bien sûr, comte; » reprit tendrement la belle dame? » N'avez jamais aimé, du moins à ce » qu'assurent les gentilshommes vos » frères d'armes? Vous ignorez les plai- » sirs d'amour : sont bien puissans et » périlleux! — On le dit, repris-je, en » soupirant. — Vous ne le savez donc » par vous-même? reprit la comtesse » avec grande joie et émotion qu'elle » cachoit à peine. »

Se passèrent ainsi plusieurs moments en demandes et défis de sa part sur les périls d'amour, et réponses et protestations de la mienne en fidélité, et finit elle: — « Si une belle dame de haut » parage vous préféroit à tous, princes » et rois, oublioit presque jusqu'à bien-

» séance pour ne se laisser ravir un
» cœur tendre et bien rare, que diroit
» la Touraille? — Il fuiroit, Madame,
» dès que sentiroit ce cœur ému. »

Et me sentant déjà partroublé, j'allois me relever, quand la comtesse dit, avec un petit cri d'effroi : — « O ciel! serions-
» nous surpris ? » Et plus vive que l'éclair, elle souffle la lumière. — « Cette
» clarté nous perdroit, ajouta-t-elle; je
» tremble....... Je suis dans un trouble
» inexprimable.... Si c'étoit le comte!... »

Disant ces mots, elle me pressoit dans ses bras avec effroi et étreinte violente; tandis que moi, inquiet et désolé, je la soutenois de toutes mes forces.

— « Sens que vais défaillir, » disoit la dame. — Et pour voir si elle respiroit encore, dans l'obscurité j'approchai mon visage du sien, que je sentois brûlant en feu, et que soupir allumoit encore. Je la sentois glisser dans mes bras sur son fauteuil, sa main à mon cœur, sein contre sein, tremblante, éperdue...... Pauvre

la Touraille ! que devins-tu ? que se passa-t-il ? Nous voyageâmes sans doute en paradis, car je perdis de vue terre, devoir et promesses.....

Je me relevai, plus instruit sans doute en amour, plaisirs et joies du monde, mais non trompeur, perfide et déloyal, car me pris à pleurer tout bas dans l'obscurité, en pensant à la tendre princesse de Nevers, et que si belles et délicieuses choses, jusqu'alors inconnues pour première fois dans ma vie, s'étoient passées sans elle. Infidélité.

— « Qu'avez donc, cher comte? » me dit tendrement la comtesse. — » Hélas ! ma très honorée dame, je ne » sais ce qui est advenu ; mais je meurs » de honte et de douleur que soyez » offensée et chagrine de mes faits et » gestes, comme je suis de ma part » pleurant et gémissant d'avoir trompé » ma foi. »

— « Aimable et naïf gentilhomme, » dit la comtesse en me pressant plus

» vivement que jamais sur son sein ;
» j'ai voulu ruser,.... et me suis prise
» d'amour envers toi à perdre raison et
» adresse. »

— « Oui, » ajouta-t-elle, en me serrant les mains avec tendresse, et se ployant un genouil sur son fauteuil, comme pour n'être à mes pieds tout-à-fait ; « connois ma noirceur et le
» pouvoir de la jalousie sur une ame
» qui n'est pervertie de fait. Je suis
» l'ennemie déclarée de mademoiselle de
» Nevers ; elle m'a ravi sans le vouloir
» le cœur du comte de Soissons, le tien
» surtout. J'ai voulu lui percer le sein
» en obtenant ton hommage, pour hu-
» milier et frapper d'un trait ma rivale
» et mon ingrat.

» Hé bien ! voilà qu'un projet de
» vengeance tourne en desir d'amour,
» perfidie en adoration, tromperie de
» tes rivaux en triomphe pour toi. Cher
» la Touraille ! mon doux ami ! ne vois
» plus en moi la célèbre coquette et

» folle du grand monde, enfin la com-
» tesse de Chatellerault; je ne suis plus
» que la Madelaine d'amour, tendre,
» repentante et fidelle, à tes genoux, te
» jurant, comme à mon Dieu, désor-
» mais constance, conversion, et adora-
» tion toute la vie. »

— « Ma très honorée dame, repris-
» je en soupirant, encore n'étoit pas cou-
» pable ce dieu qu'elle adoroit, et moi
» chétif pécheur, je n'ai su résister à
» ma première envie; j'ai pu tromper
» ma foi! »

— « L'avez donc donnée cette foi?
» A donc quelque beauté reçu vos
» sermens? répondez, beau et franc
» la Touraille? — Non, Madame, je
» n'ai juré qu'au fond du cœur; mais
» c'est-là que se jure fortement et à ja-
» mais, sans appareil ni aventurer le nom
» d'une amie qui s'ignore et s'ignorera
» toujours. »

— « J'entends : c'est la dame de vos
» pensées; eh bien! moi je serai celle de

» ton bonheur; je l'espère par tendresse
» et plaisirs dont je veux t'enivrer à
» jamais. Ne se peut, ma très hono-
» rée..... »

Las! je ne pus achever; se fit entendre le son d'un petit beffroi au fond du parc. — « Dieu! c'est le signal! déjà! s'écria
» la comtesse! il faut nous séparer; cette
» cloche est celle que doit sonner ma
» fille d'honneur à la pointe du jour.
» Las! je me suis méfiée avec raison de
» l'horloge des amants; c'est leur tendre
» cœur, lequel bat et compte heures
» comme minutes; il n'en est pas ainsi
» des jaloux. Vois déjà la nature ver-
» doyer, pleurs de rosée s'épandre et
» doux rossignols gazouiller la retraite
» des heureux. Ah! devroit durer tou-
» jours, la nuit du premier bonheur! il
» n'en est qu'une dans la vie! »

Disant ces mots, je commençois à revoir, par les rayons d'aurore les beaux traits de la comtesse; la vapeur rosée d'Iris rendoit l'incarnat à ses joues pâlies,

et je me disois alors tout bas : — « Comment n'ayant vu tant de beautés j'ai pu » faillir? » — Ah! je sentis alors que faute cachée est plus prompte, que voile de nuit est trompeur et déloyal, et qu'amour gagne alors en hardiesse et perfidie, ce qu'il perd en regards et clarté.

Second coup de beffroi se fit entendre. Je fis un pas pour m'enfuir; la comtesse, pour dernier adieu, me retint par mon écharpe blanche. Ce hasard me rendit ma force. Dieu! je crus qu'elle alloit me la ravir, et lors plus puissant sur moi-même, je m'échappai brusquement, franchissant comme un trait, porte, escalier et poternes du donjon.

Me voilà de rechef dans les champs et rives de la Loire, lançant mon coursier pour revenir à Tours avant les ordres du prince; je pressois ma monture vivement, mais n'empêchoit ma vîtesse d'être ému, repentant et triste à mourir de reproches au cœur. Il semble que la fraî- Regrets.

che aurore calme enfin les ardeurs d'esprit, pour ramener des larmes aux yeux coupables; semble alors que la rosée matinale plore avec nous en toute la nature le premier crime d'amour, et dise: « Ingrat! tu n'en peux verser autant et » assez pour venger ta délaissée. »

Oh, oui! je le sentois; malgré mes plaisirs je souffrois, gémissois et regrettois la belle princesse de Nevers. La dame de tendresse et mystère reste plus au cœur que la dame des voluptés et aventures d'amour : se joint honneur au premier sentiment, vergogne secrette à l'autre; et souvenirs et pensers délicats sont la vie entière, plaisir n'est qu'un moment, comme il se voit en la romance de la première infidélité, que je composai en mon repentir.

LA PREMIÈRE INFIDÉLITÉ,

ROMANCE.

Ai pu tromper, ai pu sentir
Bonheur que n'a causé Sylvie !
Las ! peut donc être le desir

Autre que langoureuse envie ?
Et comme a-t-on tant de plaisir
Causant des pleurs à son amie !

Par ses transports sut m'éblouir,
Dame moins belle que Sylvie :
Faudroit, pour n'avoir repentir,
Toujours qu'employât sa magie ;
Mais, las ! ne sens plus le plaisir
Et vois les pleurs de mon amie !

C'en est fait ! à jamais veux fuir
Bras séduisans, femme jolie.
Suis trop brûlant, prompt à faillir...
Reviens donc, ô belle Sylvie !
Alors, sans toi, plus de plaisir,
Seul causera pleurs d'une amie.

A mon arrivée me fit mander monseigneur le prince, à son cabinet, où il me donna plusieurs ordres.

Je rougis beaucoup dans cette entrevue, craignant l'aventure ébruitée ou ses reproches; mais soit que le grand politique se tût à dessein en pareils petits événemens d'ici bas, soit qu'il ignorât le tout, je n'eus aucune observation que sur les travaux de guerre dont j'avois or-

dre de m'occuper pour le service du roi, comme il se verra ci-après dans le cours de ma vie, aux faits d'armes.

CHAPITRE V.

Sur ce ; approchant la fin d'automne et le retour de tous les seigneurs et dames châtelaines, s'embellit beaucoup la société de la ville et cité de Tours. La comtesse de Chatelleraut y tenoit le premier rang l'été, parce que ne s'y trouvoit mademoiselle de Bourbon ; mais devoit paroître bientôt cet astre, quoiqu'au sein d'hiver, et fondre tous les cœurs à son approche.

Brilloient aussi de par le monde, en leurs atours et fêtes, les dames de Chatillon, de Saint-Maigrin, de Maupertuis et de Xaintrailles; bref, s'ouvroient les approches de la triste saison, sous des auspices brillants et périlleux.

Je dis périlleux, non des périls d'amour, mais de discrétion, de tenue dans le monde, et soins de prudence pour prévenir les discours malicieux et soupçons contre les dames.

Société.

Ici, je me mis à réfléchir, et me dire quelle conduite à tenir dans les fêtes et rassemblements ou demeures privées, pour ne laisser doute et soupçon sur mes actions et affections? ou plutôt, sans me trop fier à mes clartés et vertus chanceuses, m'en fus trouver le comte de Franclieu, lequel me chapitra ainsi :

Devoirs y relatifs.

« *Politesse et courtoisie avec toutes ;*

» *Tendresse et mystère avec une seule ;*

» *Discrétion et silence à mourir avec tous, sur le chapitre d'amour.*

» Ayez, en outre, toujours en vos » traits, air de bienveillance.

Principes.

» *La bienveillance générale* prévient » en faveur de celui qui l'énonce, jusques » en sa physionomie ouverte et accorte, » laquelle semble dire à tous : — *Je vou-* » *drois, par mille procédés ou bons*

» *offices, vous obliger ou réparer mes torts,*
» *si en ai.*

» Est, la *modestie*, encore un des
» premiers éléments nécessaires pour
» désarmer l'envie. Songez, mon ami,
» qu'eussiez-vous prudence de Nestor,
» plume d'Homère, et grâces d'Adonis, Tenue.
» ce que vous ne pouvez espérer, faut
» long-temps porter le pavois des autres
» avant d'y monter soi-même; ce qui
» n'est à desirer encore, étant trop en
» vue aux jaloux.

» *Parler peu, écouter et défendre les*
» *absens,* sont encore sûrs et parfaits
» moyens de se faire aimer en jouissant Discours.
» soi-même. Gardez d'accabler l'homme
» médiocre de votre supériorité. Flattez
» l'homme supérieur par votre seule
» attention et silence : les éloges sont
» fades et rarement neufs ; d'ailleurs, la
» louange est un chapitre délicat et subtil
» que je vous développerai plus tard,
» en le chapitre des cours.

» En somme, comme la *médisance*

» est l'aliment habituel de la société,
» surtout en France, prenez constamment à tâche et devoir de *défendre les absens*, votre esprit même n'y perdra point, quant à l'éclat, car vous aurez sans cesse à combattre, et par-là même à briller peut-être, à tels tournois généreux.

« Retenez bien ceci : — *Le succès d'une saillie passe; celui d'un beau trait reste et germe dans tous les cœurs; ce qu'on sème là prospère; mais le sel d'esprit s'évapore sans profit sur le sol ingrat et brûlant du grand monde.*

» *Enfin soyez prévenant, obligeant, bienfaisant de paroles et d'actions, car le plus grand bonheur, le plus doux prix de la conduite d'un galant homme est de voir sourire un chacun à son approche; épiez bien ce premier effet en société, et même en tous lieux. Tant que ne verrez pas dès l'abord et à votre aspect, cet épanouissement gracieux sur toutes les figures et à tous*

» *venants, mon ami, vous n'êtes pas* » *encore aimé, n'êtes que considéré,* » *observé, craint, peut-être! et lequel de* » *ces titres vaut le premier?* »

Sur ces principes bien posés et entendus, je me lançai dans le tourbillon avec les autres gentilshommes, m'abandonnant à ma bonne conscience et intention, me croyant plus ferme en étriers, sur le fait d'amour et prudence. Hélas! toujours beau projet et mauvaise pratique, le diront souvent mes amis.

Je ne tardai pas à m'apercevoir que la Touraille étoit observé et sujet de malicieuses intentions et projets. Je résolus donc de doubler de précautions et sagesse pour y échapper; d'autant qu'au jour de la Toussaint arriva justement en la ville de Tours, Mademoiselle, dont je n'avois ouï parler depuis un mois que par les billets qu'elle écrivoit au prince, et où elle trouvoit toujours moyens adroits et délicats de demander nouvelles du gentilhomme blessé à son ser- Précautions.

vice; mais de si gente et doucereuse manière, que telle valoit un souvenir pour moi, sans compromettre son rang et dignité avec autrui.

Le surlendemain me vint une invitation de Mademoiselle, ainsi qu'aux autres gentilshommes du prince, pour un bal qu'elle donnoit à la noblesse de Tours. Je pensai aussitôt en mon esprit, que la comtesse de Chatelleraut y devoit être, et je frémis alors de honte et d'épouvante, de me voir aux prises avec telles dames de haut parage et en rivalité. Trop simple la Touraille! las! tu ne sais résister en tête-à-tête! Comment conduire tes regards, discours et gestes, pour ne trahir toi, tes dames et la vérité? Las! je vis bien qu'en ce monde, pauvre vérité doit être abandonnée pour sauver l'honneur des belles.

C'est là le premier méfait de la galanterie, de fausser les paroles ou gestes, et c'est tourment d'un gentilhomme loyal et franc de tous points.

Le bal fut brillant; toute la noblesse y faisoit éclater or et pierreries, ainsi que grâces, politesses et amour des dames.

En entrant, battoit mon cœur à hausser mon pourpoint; et comme j'approchois de la belle princesse de Nevers pour la saluer, le penser qu'étois regardé de tous et observé, me faillit troubler entièrement l'esprit; mais aussi le penser de son honneur me vint rendre d'un coup force et hardiesse.

Je saluai donc profondément, sans affectation ni différence des autres; seulement je me sentis pâlir et frissonner dans tout mon corps.

La princesse, avec grâce, bonté et facilité charmante, me demanda à haute voix nouvelles de ma blessure à Amboise, mais de si naturelle parole et paisible visage, que je frémis autant de la crainte de son indifférence que de la question imprévue. Je vis bien alors le pouvoir des dames sur elles-mêmes, et en pris leçon de suite pour mon compte.

Réserve et discrétion.

Je balbutiai alors une réponse de remerciements, passablement tournée sans doute, car je crus voir le sourire des curieux appaisé, et un petit murmure sourd, autour de moi, qui sembloit dire : *Ne s'est rien passé*, à la grande tristesse des dames et joie des jaloux et malins de cour.

Après ce premier effort, je me sentis plus de courage pour supporter les questions et gouailleries oiseuses des curieux.

Puis je détournois avec soin les malicieux, en les attaquant pour leur compte, et par cent autres réponses indifférentes que j'assaisonnois d'air distrait, occupé de bien d'autres dames. Et en effet, je m'allois placer aux côtés des plus belles pour leur conter et donner fleurettes, que je jetois, au fond du cœur, toutes dans la corbeille de la belle princesse de Nevers, si loin qu'elle fût de moi.

Adresses innocentes sur le fait d'amour.

Mais voici bien d'autres empêchements, et qu'arrive rayonnante d'atours

et d'une suite d'adorateurs, la célèbre comtesse de Chatelleraut. A ce nom annoncé, je faillis m'enfuir, renverser les escabeaux et damoiselles, tant je me crus perdu de difficultés et de noirceur dévoilée; mais je me trouvai tellement entouré de spectateurs, chacun occupé de sa dame, que me vis cloué à la tapisserie, comme le laron coupable condamné à souffrir sa honte.

Après les révérences d'usage, se plaça la comtesse de Chatelleraut aux côtés de la princesse, et se mit à partager hommages et prévenances, distribuant à tous coup d'œil et gestes, chacun suivant ses mérites et faveurs du jour; pour moi je n'osois avancer un pas et pouvois à peine réfléchir. Que faire? aller saluer, comme devoir m'y obligeoit? Je me trouvois en face des deux princesses, mais jà coupable, félon envers elles et si mince d'astuce et finesse de cour comme de mérite: j'en tremblois à la seule idée.

Je résolus d'abord de faire l'occupé, pour n'être averti du devoir, et redoublai de propos galans avec une demoiselle de Xaintonge, dite mademoiselle d'Autichamps, laquelle paroissant prendre plaisir et grand contentement à ma conversation, facilitoit d'autant ma ruse et tromperie nécessaire.

J'attendois le moment que la foule se porteroit du côté de la comtesse pour m'y cacher et faire mon salut à la dérobée; mais n'étoit si patiente, ni embarrassée, la belle Chatelleraut. Elle m'apperçut et m'envoya soudain un écuyer dire que la princesse me demandoit à parler.

Le tonnerre, à ces mots, me tomba sur le chef; je me crus perdu, et d'un coup, la Touraille se trouva en crise la plus forte où se puisse trouver un chevalier galant et en usage d'intrigues.

Il fallut presque me traîner vers les deux dames tant en évidence, si fort je pensois que chacun s'occupoit de nous;

mais peu à peu je m'aperçus, en traversant la cohue, qu'en pareilles fêtes et divertissements chacun s'ébat à sa manière et songe à ses galanteries; que tel sourire qu'on prend pour soi s'adresse à une dame et tel geste à son mari courroucé et en défaut; que rien n'est pis en le monde que se persuader sans cesse qu'on nous observe, et que mieux vaut dire au fond du cœur: *Chacun pour soi et a ses torts ou projets.* Ainsi donc, un homme de guerre ne doit être timide et effrayé des périls moindres que l'arquebuse. En avant donc, la Touraille! *ferme* et *discret: il suffit!...*

Observations, et noble assurance.

A ce propos, je me sentis plus fort et résolu, je m'avançai aux pieds des deux dames que saluai profondément.— « La » princesse a prononcé votre nom, comte, » me dit la belle Chatelleraut; j'ai cru » qu'elle avoit quelqu'ordre à vous » donner; je vous demande pardon » d'avoir troublé vos doux entretiens » avec mademoiselle d'Autichamps. —

» — Madame, le bonheur d'approcher de » son altesse est le plus vif qui se puisse » goûter ici. »

Je m'aperçus que la comtesse avoit voulu seulement juger ma contenance; car voyant que la princesse s'occupoit avec affectation et gaîté à parler bas à son jeune frère, assis à ses genoux, me dit la comtesse de reprendre ma place, en assaisonnant ce congé, d'un petit coup familier de son gant sur ma joue, accompagné d'un sourire et d'un regard amoureux pour être remarqué de la princesse.

Sur quoi, comme je saluois mademoiselle de Bourbon, ainsi que par bonté pure, celle-ci me donna, comme elle faisoit pour bien d'autres, sa belle main à baiser, à laquelle je vis d'un coup, au doigt, une grande et magnifique bague, à fond de diamans, sur lesquels étoit écrit en jai noir : *Tendresse* et *Mystère!*

Dieu! quel feu d'espoir et d'amour coula dans tout mon corps, à cette

vue de la devise donnée à Amboise! quel avis, quel souvenir dans ce peu de mots et gestes! mon tressaillement et sursaut furent ma seule réponse; je serois mort plutôt que proférer une parole!

Aussitôt, comme je quittois son auguste sœur, le jeune prince, lequel me reconnut, s'élança à moi, m'appellant son ami, et ne vouloit plus me laisser aller, demandant que je l'enseignasse dans les grâces de la danse comme en celles des exercices d'armes et voltige.

La princesse, si armée qu'elle fût jusqu'ici de précautions, ne put s'empêcher de rougir en ses joues si belles! mais plus elle retenoit son jeune frère, plus celui-ci détailloit mes services et reconnoissance qu'il me devoit du château d'Amboise. Jolis enfans! pourtraits et tourments d'amourette, que de secrets trahissez sans le savoir et vouloir!

Plus l'enfant insistoit pour suivre son ami dans le bal, plus la princesse se

troubloit, et la comtesse de Chatellerault sourioit, me disant : — Prenez garde ! *c'est son amour que la princesse vous confie !* Je sentis le coup cruel, moi qui savois qu'aimer Reymond étoit adorer de fait sa noble sœur, et mériter son regard ; heureusement qu'ignoroit la princesse de Nevers la scène du pavillon de la Loire ; sans cela se fût pâmée sans doute de douleur et confusion.

J'avois fait mon possible en amour dans le monde, afin d'être discret, prudent, et occuper les yeux et pensées d'autrui, pour n'être deviné ; mais j'avois autre affaire en rivalités. Comme je rentrois dans la foule du bal, j'aperçus le beau comte de Soissons qui me lançoit des yeux à faire frémir. Me trouvant alors près de lui, je baissai modestement mes regards, comme devant prince puissant et révéré, sans orgueil ni bassesse, disant en ma prestance : — « *Je* » *respecte votre rang, mais soutiens mes* » *droits, et n'en ai même d'avoués, à en*

» *juger par mon respect et modestie envers*
» *les dames et les grands.* »

Rentré dans mon pavillon et retraite; je repassai, comme un tourbillon d'images, ce qui étoit advenu, et me trouvai plus fortifié encore par là en mes principes; mais il ne suffisoit des préceptes, la perfidie préparoit ses coups dans l'ombre, comme il se verra.

CHAPITRE VI.

Me vint un matin Saint-Maigrin, que je n'avois vu depuis quelque temps, offrir des liaisons d'amitié avec plusieurs jeunes gentilshommes de la province et de l'armée, arrivés à Tours. Il me proposa: lui d'abord, puis d'Hérici, Chambord, Bourdeille, Fulaine, Saint-Pothin et d'Abzac.

Choix des amis.

Je répondis qu'étois trop flatté de leurs bontés et prévenances. Je promis beaucoup pour le choix, et peu pour l'effet; car, sans calcul, je m'étois fait une haute idée d'amitié, nom sacré que ne peut mériter la liaison ou vague connoissance d'étourdis et curieux, pour

doubler entre eux non plaisirs de l'ame, mais dépenses, fautes et folies surtout.

Saint-Maigrin sorti. « Lui, mon ami! » me dis-je! Non : il est pervers, indis» cret, railleur, sans cœur tendre ni bon; » ne peut être ton ami.

» D'Hérici, franc, mais brutal; jaloux » de tous, sanguinaire et point généreux » après le fait. Je l'ai vu sourire au sang » versé d'un ennemi désarmé par lui; ne » peut être mon ami.

Défauts à fuir.

» Chambord, froid, égoïste, ponc» tuel, mesurant tout sur son ame glacée! » il paierait mal la mienne, expansive » et tendre.

» Bourdeille, spirituel, écrivain poli, » gracieux, délicat, à madrigaux char» mans, mais le plus faux, le plus » indifférent des amis, le plus prompt à » les sacrifier à un bon mot ou raillerie; » ne se peut.

» Fulaine, se courbant à terre pour » vous saluer; admirateur des moin» dres mots, faits et gestes de qui l'é-

» coute ; flatteur en face, gouailleur à » dos..... Point d'amitié sans franchise.

» Saint-Pothin, fanfaron, férailleur, » toujours sur le pré ; dur et inflexible ; » frappant à mort et sans émoi son ad- » versaire, et pâlissant lui, au bruit d'un » coup d'arquebuse de l'ennemi.... Non, » ne peut être l'écho de ton cœur ; ainsi » qu'est l'ami vrai.

Qualités à chercher en l'ami parfait.

» Enfin d'Abzac, doux et brave gen- » tilhomme, solitaire, penseur, tra- » vailleur, bienfaisant, ne jugeant et » condamnant personne d'abord ; obli- » geant pour tous ; vertueux, lent à se » décider ; mais ferme et inflexible en » paix comme en guerre, quand honneur » et vertu ont prononcé. Ah ! voilà ton » ami, s'il t'en juge digne ! »

C'est ainsi que le choisiroit ton brave Nestor, Franclieu, comme un père léguant son héritage.

Je résolus donc, sans blesser personne, de suivre et ne refuser sans affectation, parties avec les autres, pour n'être ridi-

cule et méprisant ; mais de vouer tendresse et amitié à d'Abzac seul, estimé au fond de mon cœur, quand occasion adviendroit ; car vertu est le don de plaire en amitié : c'est l'attrait invincible, comme beauté et pudeur sont en amour ; tout le reste est débauche et desir de mal faire, où se blasphême le beau nom de sentiment.

Vinrent donc alors les besoins d'amitié, comme les transports d'amour ; l'un ne va sans l'autre ; car se double le plaisir d'amour par la confiance, comme fait le miroir en doublant les traits de ce qu'on aime. Avenir le prouvera.

Depuis que j'avois vu Mademoiselle, j'avois résisté fortement aux invitations et courtoisies réitérées de la comtesse de Chatelleraut ; je reçus de cette dernière billets sur billets, menaces sur menaces, de femme furieuse et dédaignée. Je ne répondis mot, et me croyois oublié d'elle, quand me vint un soir un message non signé, par un inconnu, avec Evènemens

invitation de me rendre au bord de la Loire, à la chute du jour. On y disoit que là trouverois un coche de terre pour me conduire en lieu où on avoit à me parler d'affaires importantes.

Que d'idées me vinrent assaillir à la fois, et quelle situation pénible, résultat de tant de contraires! Est-ce la princesse de Nevers? la comtesse de Chatelleraut? le fier comte de Soissons? Est-ce rendez-vous d'amour ou d'honneur? Est-ce plaisir ou péril? N'importe; me décidai à m'y rendre seul.

Me vint d'abord à l'esprit d'aller requérir et faire déclaratiou d'amitié à d'Abzac. C'est la meilleure voie d'un chevalier franc et loyal, d'aller exposer ses périls à cœur noble et égal au sien, pour le mettre à l'instant en retour et explosion de confiance et générosité: du moins j'en jugeois par moi; mais craignant que ce ne fût encore affaire d'amour, je remis tel aveu à autre moment.

Sans donc même voir mon vieil ami

Franclieu, je me rendis au lieu dit, au bord de la Loire.

Nuit étoit close alors. J'entrevis dans l'obscurité un groupe de gens parlant bas, et marchant le long de l'eau et sable, comme disant : *Est-ce lui?*

Me vint à l'esprit aussitôt, l'idée de la belle Cléopâtre, laquelle faisoit, disent les malins du temps, passer ses amans du Nil au Cocyte, d'un saut, et sans leur demander avis ni conseil. Je mis alors la main à la garde de mon épée, et attendis l'événement.

Un des hommes noirs des ténèbres se détache, et vint demander si c'étoit le noble comte de la Touraille? — « Oui, » est-ce, repris-je fièrement; de quoi s'agit- » il? — De monter en ce coche, et vous » rendre au châtel où nous avons ordre » de vous conduire. — Non ferai-je, » repris-je, avec fermeté. — Mais, sei- » gneur, vous ignorez ce dont il s'agit; » c'est pour votre bien et honneur. » Quoi! avez peur? — Peur! Non,

» pour Dieu! marchons donc, et verrez » qu'ici ou là bas, je saurai contenir » paroles et bras. Marchons. »

Sur ce, avançant le coche, j'y montai avec deux inconnus l'épée au poing, et les suivis.

Nous marchâmes une bonne heure dans l'obscurité, et arrivâmes à une porte qui s'ouvrit; je montai : on me quitta; faible clarté apparut; quelle fut ma surprise de me retrouver dans le pavillon de la comtesse de Chatelleraut! laquelle s'avança aussitôt, mais cette fois avec un air de fierté et de dédain si grands que je n'avois encore vus de pareils.

— » Sied bien à un petit gentillâtre » tel que vous l'êtes, et honoré de mes » bontés et faveurs, de me repousser et » dédaigner en mes prévenances et souvenirs, de laisser sans réponse billets, » menaces et rendez-vous! apprends » qu'amour dedaigné d'une femme se » tourne en haîne, desir en fureur, carresse en vengeance terrible.

Dangers des succès.

« J'ai pu m'oublier au point de t'ado-
» rer, ingrat! te préférer aux princes et
» rois, employer détours et prières pour
» t'amener à moi ; mais faut me pré-
» férer à tout ou périr ! »

— « Ma chère et très honorée dame,
» repris-je avec douceur, vous saurez un
» jour pourquoi..... — Je ne veux rien
» savoir ni prévoir ; je suis furieuse et
» décidée. Ne se manque en vain à la
» beauté et l'amour de la plus belle
» femme de France, telle que suis et
» reconnue; obéis donc, aveugle ou
» prévenu que tu es, et tombe à mes
» genoux! »

Je m'y plaçai machinalement et comme frappé de la baguette magique de la nouvelle Armide.

— « Embrasse ces genoux où tant
» d'autres voudroient se placer au péril
» de leur vie. Retiens cette main trop
» indulgente qui t'épargne encore ; ce
» bras qui peut trancher tes jours d'un
» signe. »

Je les voyois de sang froid sans penser au châtiment.

— « Réponds, ingrat! veux-tu être
» mon chevalier? — En respect, non
» en amour. — Pourquoi? — J'ai donné
» ma foi. — Plaisir te dégage. — Plaisir
» est dans l'ame et fidélité. — Préjugé!
» — Sentiment!

En vain ses bras d'ivoire me retenoient, ses yeux humides se fondoient en desirs et caresses; je m'écriai : —
« Non, non, n'est point l'amour ce trans-
» port! demain, honte et douleur pour
» tous deux! plutôt mourir que tromper
» mon amie! — Meurs donc! » s'écria la comtesse furieuse, me repoussant avec un mouvement terrible de rage et de vengeance. A l'instant, elle tira un ressort caché; bientôt après résonna dans le parc le son du cor comme un signal.

A peine j'avois formé mes conjectures qu'entendis un galop de chevaux, sur la route au bord de la Loire; je m'élançai aussitôt par la croisée, épée au

poing ; mais je fus assailli en bas par deux cavaliers en manteaux, lesquels m'ayant crié : *Qui vive ?* comme en guerre, et sous le prétexte que je me taisois, me chargèrent et auroient laissé sur la place sans la vigueur de mon bras.

Je me défendis si bien d'estoc et de taille, que tomba un des assaillans mortellement blessé ; l'autre blessé aussi ne demanda compte du reste, et piqua si bien que ne le vis plus ; mais seulement dans l'ombre, un grand troisième cavalier, sur un tertre, en manteau et chapeau à plumes, lequel cavalier je soupçonnai fort être l'écuyer du comte de Soissons.

Voulant m'éclaircir, je reviens au blessé, lequel prêt à passer et finir, s'avoua un homme d'armes du comte, et rendit pour dernier soupir des imprécations contre le lâche Torillos, lequel venoit de l'abandonner ainsi, après si chétive attaque et blessure qu'il emportoit pour récompense.

Rivalités, traverses.

Je reconnus alors la vengeance dans sa source et effets; je vis que le grand moteur étoit le comte, et le chef des assaillans, le perfide Torillos, son ancien écuyer, que j'avois blessé en son orgueil, sans le vouloir, au château d'Amboise, et lequel me le vouloit rendre en ma personne et de corps.

Je m'en revins triste et pensif cette fois, à Tours, me disant : « Les voilà donc ces » plaisirs d'amourette! aimé des dames, » haï de leurs amans! ainsi va donc la » vie! pas une joie sans douleur! ah! mes » belles dames! devriez être bien fières » comme maîtresses du monde en effet; » car depuis qu'êtes créées, pas un bien, » pas un mal qui n'y soit pour vous et » par vous.

» Que faire donc la Touraille? renon- » cer aux belles? impossible! c'est re- » noncer au jour. *N'en aimer qu'une?* » *c'est ce que tu fais au fond de l'âme;* » *et si aimé de deux? être sincère et* » *fidèle à la plus tendre;*

» *Mais alors tu seras persécuté par* Procédés
» *l'autre, et ferri d'assassins? n'importe!* en amour.
» *constance et plaisir nous paient de tout,*
» Voilà pour les dames et rivales! »

Et pour les rivaux, que faire? « *Ruser*
» *et bien cacher bonheur dans ton ame;*
» *et si s'enviennent aux paroles? — Ré-*
» *ponds et nie. — Mais si disent que c'est*
» *fausseté? — Non! secret d'une dame ne*
» *t'appartient, même pour moitié, car*
» *tous périls sont pour elle. — Et si aux*
» *injures? — Fer en main alors! mais*
» *sur un autre prétexte, bien choisi, vif*
» *et prompt comme l'éclair, pour ne com-*
» *promettre un nom chéri.* »

Ces tristes pensers, trop fidèles présages, conduisirent la Touraille comme un lugubre cortège jusqu'à Tours, où je trouvai cependant en arrivant, comme prix de mes bonnes œuvres et méditations pour l'avenir, un paquet bien enveloppé et cacheté.

Ignorant de qui il me venoit, je l'ouvris incontinent, seul et avec vivacité,

pour y trouver un nœud de broderies blanches avec ce fabliau-romance, de l'écriture de la princesse de Nevers..... Quel bien me causa ce souvenir! oh oui! le simple penser de la dame du cœur est plus que faveur ou volupté de la plus belle du monde qui n'aime si bien!

Le voici ce fabliau tel qu'il étoit empreint sur un parchemin lissé et parfumé d'ambre si douce, mêlée de violettes, que c'étoit ambroisie voltigeant dans tout mon manoir. Las! j'y trouvai tendres reproches sur ma prétendue inconstance et agacerie au bal de la comtesse de Chatelleraut. Ignoroit mademoiselle de Bourbon ce qu'il m'en avoit coûté depuis, pour être fidèle et digne de ses yeux. Ah! qu'il m'étoit doux de voir si haute et puissante princesse se peindre, en son effroi, sous la forme d'un lis souffrant, extrait de ses nobles armes et origine!

LE LIS,

FABLIAU-ROMANCE DE LA PRINCESSE DE NEVERS,

(Ayant un lis dans ses armes.)

Etoit un Lis aux champs de Flore,
Signe d'innocence et candeur;
Long-temps baigné des pleurs d'Aurore,
Avoit exhalé sa douleur.
Beau chevalier, allant en guerre,
Parut, portant blanches couleurs,
Dit tout bas: *Tendresse* et *Mystere!*
Le Lis sentit sécher ses pleurs.

Bientôt au guerrier infidelle,
Rose offre traits épanouis;
Rose des fleurs est la plus belle,
Mais n'a pas la candeur du Lis;
Ne veut aimer, ne veut que plaire;
Mais, ébloui de ses couleurs,
L'ingrat dit: *Tendresse* et *Mystère!*
Lis sentit renaitre ses pleurs.

Reviens au Lis.... las! avec l'âge,
Leçon tardive t'instruira:
Aux champs, comme en ton beau visage,
Rose passe et Lis restera.
Doux Ami! sois fidelle, espère,
Garde toujours blanches couleurs,
Dis qu'à moi :*Tendresse* et *Mystère!*
Lis pour jamais sèche ses pleurs.

Comment n'aimer, n'adorer femme si noble et délicate en son rang et sentiment! pouvant commander bien plus que la comtesse et n'ordonnant que par puissance du cœur et charme de vertu ou tendre sagesse. — « Toujours! toujours!
» m'écriai-je seul, ô ma bonne et aimée
» protectrice! toujours! dis-je en serrant
» l'écrit sur mon sein, et quoiqu'il puisse
» en coûter. »

CHAPITRE VII.

Sur ce, me vinrent prier les prétendus amis, connoissances et gentilshommes susdits, de me livrer à leurs jeux et fêtes d'hiver, passe-temps de la noblesse.

J'aimois mieux employer mes loisirs à l'étude des vieux capitaines hommes de guerre, grands poètes et savans par leur génie et connoissance des hommes; mais se faut accommoder aux caractères, habitudes de ses camarades et de la plupart des courtisans, et se bien garder de leur dire par l'indifférence ou dédain: *Temps perdu des sots et désœuvrés.* Je me rendis donc avec eux aux jeux de paume, lansquenets et autres divertissemens.

Jeux. Paume et mail.

Le jeu de paume me parut cependant, de tous, le plus noble et convenable à un gentilhomme, pour acquérir force et agilité dans les exercices d'armes et passe-temps utiles, si en est. Je m'y obtins bientôt, disoit-on, brillante réputation d'habileté et grâce; d'autant que ce jeu, toujours favori de nos rois et princes, étoit souvent considéré et observé des tribunes secrètes, par les dames et princesses, lesquelles s'y rendoient sans mot dire, ni souffler et être vues d'aucuns.

Je m'aperçus que plusieurs de nos jeunes seigneurs tournoyoient plutôt vers les tribunes noires et cachées, qu'occupés de leur jeu; mais moi, songeant à ma dame, je ne voyois que mon devoir et amour en toutes choses.

Un jour, après plusieurs séances et parties qu'avoient balancées long-temps les autres seigneurs, et que j'avois assez souvent gagnées, comme je jouois avec Saint-Maigrin et Bourdeille, mes com-

pagnons d'armes, des plus malins et sournois qu'il se fût, mais que j'étois bien loin de croire aussi perfides et félons, voilà qu'à l'instant où je relevois avec adresse la paume, d'un revers sur le toit, à faire éclat brillant dans la galerie et gagner partie, je reçus de Bourdeille une balle à l'œil à me le faire sauter dehors.

De si près, et adroit comme il étoit, il fallut que le coup fût médité et traîtreusement préparé pour avoir été tel; du moins fut-ce l'opinion de chacun, et de Franclieu surtout; car, pour moi, je n'imaginois jamais le mal ni projet déloyal; je sentois seulement alors mon œil droit presque dehors et douleur à mourir, mais sans danger, quoique couvert de sang.

Soudain se firent entendre dans la tribune des princes, des alarmes et mouvements. J'ouïs dire qu'on emportoit une dame vêtue de noir, et proférer le nom de la princesse de Nevers évanouie.—

«Pour Dieu! m'écriai-je en moi-même, se perd la trop bonne princesse. « Seule idée qui me vint, et si souffrant que je fus, ne pensant qu'à elle, je me pris à part à plorer du seul œil qui me restât, laissant l'autre en ma main, le repoussant à sa place, et gémissant qu'il étoit de ne pouvoir faire son devoir et plorer aussi son saoul, tant j'étois touché de la bonté de la princesse.

Mais ne fut assez troublé et voilé mon bon œil, pour que je ne visse après, du coin de la prunelle, Saint-Maigrin et Bourdeille sourire l'un et l'autre.

Et comme je sortois du jeu de paume, je rencontrai l'écuyer de Mademoiselle, avec le jeune prince, lequel, sous motif de venir s'exercer, accouroit pour savoir comment je me trouvois. Me sauta au col aussitôt le jeune Reymond, en s'écriant : — « Encore ton bandeau! comme » à Amboise! — Ah! monseigneur, pas » si heureux, repris-je; n'est plus ici pour » votre service, mais ne m'empêche

» celui-ci de voir clair sur la bonté des » dames et méchancetés d'autrui. » Ce fut la seule vengeance et coup d'épigramme que j'adressai à Bourdeille, les réservant pour d'autres temps en cas de rechute.

Se refit bientôt mon œil et à sa place, pour voir encore et admirer la tant belle Henriette de Bourbon, seul objet de mes regards.

Je repris alors, pour agir comme nos gentilshommes, les exercices et jeux de mail et cible, sur les remparts de Tours. Il falloit faire, pour arriver à la fin desdits remparts et bastions ou ravelins, longs détours, toujours chassant sa boule du maille ou maillet, ployant à manche de coudrier, sans jamais faire tomber la boule dans les fossés, ni dépasser les tournants, de manière à arriver le premier au terme desdits remparts.

Je m'escrimai donc aux jeux de mail et cible en peu de jours, de manière à être des beaux joueurs, surtout désin-

Modestie et désintéressement.

téressé et modeste, et le tout, faut le dire un peu, pour complaire aux belles dames qui se voyoient sur les remparts, promenant et devisant, pour juger notre adresse, tout en ayant l'air de ne s'en occuper, comme font les plus discrètes et prudes, lesquelles voient pourtant toujours du coin de l'œil, le mieux, le plus juste et plus vîte en mérite des hommes de corps et d'esprit. Enfin, le penser que la princesse de Nevers se pouvoit trouver dans le nombre, m'occupoit partout et donnoit courage en toutes choses.

Un jour nous jouyons brillante partie avec nos gentilshommes et étrangers nombreux; grande foule étoit sur les remparts, avec des dames de haut parage pour nous voir: une entre autres, laquelle attiroit tous les regards, observant les joueurs avec attention et pas comptés avec sa suite.

Vint alors un coup important, et de savoir si j'avois touché les boules d'ad-

versaire, n'étant tombée la mienne dans le fossé, ni ayant dépassé le tournant, ce qui étoit arriver au but avec tout honneur.

Sur ce, grand bruit, les uns affirmant, les autres niant le choc. Alors proposèrent Saint-Maigrin et Bourdeille, de s'en rapporter aux dames, ou plutôt à celle par-dessus toutes, à qui se rendoit hommage sur les remparts, et qui avoit suivi le coup; d'autant que lui donnoit la main le beau et puissant comte de Soissons, dont l'avis formeroit d'autant plus autorité et poids dans l'affaire.

Se fit alors un grand silence et demande à haute voix à la dame, sise de l'autre côté du fossé, si j'avois touché... Comme elle alloit répondre, je reconnus à l'instant la comtesse de Chatelleraut et ses grands yeux noirs, flamboyans de colère, lancés sur moi.

Soudain je me vis condamné; et de fait, à peine s'étoit demandée la question, que dit à haute voix, la comtesse, me

démentant publiquement : — « J'en suis
» bien fâchée pour la foi et honneur d'un
» gentilhomme, de le voir affirmer ainsi
» fausseté. N'est pas la seule, au reste,
» m'a-t-on dit, qu'oseroit avancer de par
» le monde et en tous jeux. »

Je restai muet de surprise et honte. Je reconnus bien la fureur et vengeance de dame outragée; mais me voir humilié en mon honneur et franchise aux yeux de toute la ville, bien qu'innocent, discret et loyal en tous points, m'en prit une douleur si cuisante que je serois tombé de chagrin et confusion, si d'Abzac ne m'avoit soutenu.

Force me revint à l'instant par excès d'indignation d'honneur, et je répondis: « — Ma très honorée dame! fis-je, en
» appuyant et lui rappelant *son honneur*
» du pavillon, je le jure devant Dieu,
» n'ai jamais trompé en aucun jeu; et si
» eusse été trompeur, peut-être pareil
» jugement n'adviendroit aujourd'hui. »
La réponse étoit pour elle seule et le

comte de Soissons, lesquels la méritoient; mais je serois mort plutôt que diffamer une femme aux yeux de tous, comme elle vouloit faire de moi.

Sur ce, comme il falloit me reconnoître vaincu, je payai le coût, sans mot dire, et ne gagnai que confusion, douleur et honte audit jeu, par le seul fait d'une femme courroucée; mais aussi j'y gagnai un ami, le seul, le vrai compagnon du cœur, qui se reconnoît quand il se déclare dans le malheur et opprobre, pour soutenir droiture et vérité.

Modération en gain. Noblesse en perte.

Et de fait, d'Abzac, d'ordinaire si froid, si calme, se fit aussitôt mon champion de paroles avec une véhémence et vigueur incomparables, affirmant sur son honneur et vérité que j'avois gagné le coup; mais, seul contre tous en son serment, ce fut parole contre parole, honneur contre honneur; et condamnation étoit passée.

N'importe; se fit gloire d'Abzac de me prendre sous son bras, disant : —

» Viens, ami; si n'est juste le monde, le
» sera mon cœur, et à jamais! »

Sur quoi m'embrassant, la larme à l'œil et bravant souris malin et propos des envieux, rayonnants de joie de ma mésaventure, il me ramena à la ville, triomphant d'amitié, si n'étoit de vanité et gain de cause.

Ne parloit le bon d'Abzac, mais me regardoit de cet œil profond et éloquent, lequel dit : — « Heureux, n'au-
» rois soufflé mot; persécuté, suis à
» toi. »

Et en effet, trouve alors plus de plaisir, l'homme juste et né pour être vrai chevalier, à soutenir le foible et être accablé avec lui, que triomphant avec la mauvaise cause.

Arrivés au logis, me quitta d'Abzac en m'embrassant; puis me vint trouver bien tard mon Nestor, Franclieu, me disant, au pied de mon lit, comme j'étois souffrant et dolent de chagrin : — « Le
» voyez-vous, mon cher la Touraille;

» jeu toujours porte malheur à l'ame. Je » conviens qu'avez dû vous prêter aux » exercices des autres gentilshommes et » camarades d'armes; mais que ce ne soit » avec passion ni succès, qui porte à » redoubler les chances et essais; car, » voyez, en peu de temps, aux jeux » de corps et d'agilité seulement, vous » avez failli perdre l'œil d'une part, et » réputation de l'autre. — Las! comment » donc faire, mon cher comte, en » pareille matière du jeu? — *Tout par* » *complaisance, rien par passion; tout* » *par vue d'utilité ou santé, rien par* » *orgueil.* »

Funestes effets du jeu.

A ces leçons, m'ajouta d'être d'autant plus prudent, que j'avois pour ennemis, à n'en pouvoir douter, un prince puissant, le comte de Scissons, et la comtesse de Chatelleraut, lesquels sauroient jeter sur ma vie bien des épines et traverses; mais qu'avec l'aide de Dieu, des amis et second père, comme il s'appeloit, vérité et bonté triompheroient un jour.

J'en acceptai l'augure, lui baisant les mains, à ce vieil et respectable ami; lui ajoutant que droiture et bonté seroient toujours mes premiers guides; honneur et vigueur les seconds; enfin, générosité, oubli du mal après tout.

Quelle nuit, bon Dieu! que celle du premier souci d'honneur et renommée, même sans l'avoir mérité! Que sont donc les remords, si la seule crainte de calomnie peut donner le frisson d'épouvante?

« Las! me disois-je, et si pareil bruit
» et exclamation de la comtesse de
» Chatellerault parviennent à la prin-
» cesse! las! elle me croira déloyal,
» joueur et menteur de paroles; ou bien
» si veut penser qu'il y a cause secrète
» de courroux chez la comtesse, elle
» soupçonnera donc infidélité et trompe-
» rie de ma part en ses amours? »

Ah! je maudis alors l'instant de bonheur, ou plutôt de plaisir faux et vulgaire du pavillon de la Loire; mais

se passa mon chagrin quand je vis des prévenances et politesses revenir de toutes parts, et reconnus par-là que n'étoit crue la comtesse de Chatelleraut, si ce n'est en publiant son aventure ainsi, ce qui est due punition aux méchants.

Je reçus plusieurs invitations de la comtesse de Xaintrailles, pour son cercle et jeu, où se jouoient malheureusement fortes sommes en écus d'or; mais le bonheur de revoir Mademoiselle, laquelle s'y rendoit toujours, surmonta mes précautions et aversions des jeux.

Il fallut néanmoins un jour prendre place, pour ne faire manquer une partie de lansquenet. La princesse de Nevers n'étoit pas arrivée, se doutoit même si elle viendroit; et moitié force, moitié penser que regrets en seroient moins vifs et étouffés de ne la voir, je me laissai aller à prendre place.

Dangers des lansquenets et cartes.

Peu habile en pareil jeu, je voulus, par petit orgueil et vanité, jouer vîte, comme par aisance: me vint perte sur

perte ; dépit s'en mêla, et je m'acharnai à la partie, au lieu de quitter.

Plusieurs fois me vint d'Abzac, sous divers motifs, chercher et distraire, m'appelant pour jouer du luth avec mademoiselle d'Antichamps, laquelle attiroit cercle autour d'elle, dans un coin du salon ; mais sa beauté, sa grâce, tant admirées des autres, ne me pouvoient arracher du jeu auquel je me passionnois d'autant que je perdois d'avantage.

A peine vis-je que la demoiselle d'Antichamps quittoit avec dépit son luth et ses admirateurs pour venir à la partie, laquelle devenoit forte et objet d'attention générale.

M'observoit de l'œil, Franclieu, l'ami de raison et vertu ; mais je ne le voulois voir, tant j'étois animé, et en crainte de céder à son reproche, d'autant que la présence du comte de Soissons, lequel jetoit force écus d'or avec dédain, me piquoit et animoit au jeu encore plus

pour ne lui céder plaisir de m'en bannir, comme il paroissoit le vouloir.

Vinrent pourtant, et trop vite, les mauvaises chances pour me faire perdre cinq cents écus d'or. Je me sentois ainsi ruiné, perdu; mais desir d'honneur, force d'ame me venoient ensemble et en mesure que je perdois. — « Ils ne me » verront pas pâlir, disois-je au fond de » l'ame. Faute est grande, terrible, mais » honneur et générosité seront con» servés. »

Je donnai aussitôt ce qu'avois sur moi, et foi de gentilhomme pour le reste; puis souriant gracieusement à tous sans froncer lèvres ni sourcils, je sortis avec aisance; mais au fond, mort et désespoir au cœur, suivi de Franclieu et d'Abzac, que je voyois à peine, et entendant la damoiselle d'Antichamps dire tout bas : *Quel dommage!* Soit comme blâme de ma passion honteuse ou de mon malheur et perte.

— « Bien! me dit Franclieu, une fois

» hors de l'enfer; bien! mon fils, pour » la conduite et noblesse! et mal pour » l'oubli de mes avis. Je vous l'ai dit » cent fois, cher comte : *Jeu n'est qu'a-* » *pétit d'avarice* ; s'y donne en vain le » nom de passe-temps, adresse, calcul » et science. Soit! vrais pour les échecs » ou pareils jeux, dans lesquels honneur » du prix ou modique somme suffisent; » mais quand viennent les monceaux » d'or, s'élèvent ensemble bassesse, » tromperies ou crimes d'un côté, et » ruine et désespoir de l'autre.

Jeux de hasard ne sont qu'avarice.

» Retenez mes principes en ceci, » comme je vous les donne en toutes » choses. D'une part :

Lois d'honneur en iceux et tous autres.

» 1°. *Ne doit jouer un gentilhomme, et* » *gagner à autrui que ce qu'il peut perdre* » *lui-même sans attaquer sa fortune ni* » *son honneur;*

» 2°. *Se doit acquitter la parole dite* » *d'honneur, dans les vingt-quatre heures,* » *sous peine de forfaiture.*

» 3°. *Ne se doit venir querelle, ou tirer*

» *épée, en fait de jeux, que dette acquittée;*
» *sous peine de guet-apens.*

» Et bien que n'ayez encouru pareil
» risque aujourd'hui, ayant joueurs
» loyaux d'une part et fermeté et sécurité
» de l'autre, voyez ce qu'est advenu! »

Et sur ce qu'il me louoit sur ma fermeté et sérénité d'ame, je lui tendis la main qu'avois dans mon sein, comme à mon père et recours, pour le remercier, et vis aussitôt ma main couverte de sang.

Etonné, je me regarde, et aperçois ma fraise et poitrine sanglantes et hideuses. Ouvre mon sein, Franclieu, et y voit mes doigts empreints de rage et de fureur, et ayant, sans que l'eusse senti, écrit des cinq ongles les cinq lettres: *Ruine ou Furie*, vrai portrait du jeu en ses fureurs et suites. — « Malheureux!
» s'écria Franclieu, voilà ce que t'a
» coûté le seul effort de visage et con-
» trainte; que seroit le désespoir d'hon-
» neur ou manque d'engagements? »

Et aussitôt me ramenant Franclieu et d'Abzac, riches de vertus plus que d'espèces monnoyées, ils m'offrirent cent écus d'or, toutce que possédoient, promettant de s'employer pour le reste, si étoit possible, afin de ne manquer aux principes d'honneur, en fait de jeux, si en est en cette horrible passion, et d'acquitter la dette en vingt-quatre heures.

Ainsi chagrins et bourse se partagent en amitié ; mais ne doit toujours la même main donner ou consoler : comme en amour, dons et sacrifices doivent être réciproques.

Aussi étoit pris mon parti, de vendre mes chevaux et équipages pour remplir la somme, m'acquitter avec d'Abzac ; puis attendre l'événement de guerre pour m'y jeter et acquérir ce que je venois de perdre.

CHAPITRE VIII.

Comme j'étois quelques jours après à m'agiter, et préparois mes montures pour les faire valoir en montre aux étrangers ou gentilshommes friands de coursiers de prix, me vient un juif, mystérieusement demander à voir mes équipages, et solliciter la préférence, ayant argent comptant et force écus d'or ou joyaux en échange; et sur ce que je le repoussai en bon chrétien et avec dédain, me dit le vieillard israélite, à demi noyé dans ses barbe et cheveux blancs : — « Laissez, laissez, mon bon gentilhomme, » ne vous repentirez pas : je suis plus » connoisseur et de meilleur prix qu'au- » cun. » Dettes.

Je dis donc à mon écuyer de lui montrer mes montures, à commencer par les plus viles.

Tous sacrifices pour s'acquitter.

A chaque course, secouoit la tête le petit vieil juif, disant : — « Non pas » celui-là, » jusqu'à ce qu'enfin parut mon cheval barbe, lequel je regardois avec regret, larme à l'œil, disant : — « Pauvre ami! faut donc se quitter avant » bataille, où ferions si bien ensemble! »

Enfin, dès que parut mon coursier barbe, aussitôt se redressa le petit vieil juif, yeux brillans, narines ouvertes; soufflant feu et flammes en tout comme le coursier, plein d'admiration et chaleur, disant en lui, tout bas : — « Bel » animal! »

Puis ayant l'air de ne s'en occuper et passer à un autre, me demanda pourtant le prix, et sur ce que mon écuyer disoit par passe-temps et moquerie : *Quatre cents écus d'or !* mit soudain la main à l'escarcelle, le juif, et alloit compter la somme, quand s'avança un

autre juif offrant cinq cents écus; l'autre six, puis sept, puis huit, jusqu'à mille. Nous restions confondus, croyant fous nos israélites. Mon écuyer adjuge aussitôt au dernier venu le barbe, avec grande joie et prestesse; et comme il comptoit la somme m'enquerrois du viel juif quel motif portoit à si haut prix ma monture?

A quoi, celui-ci me repondant par imprécations, me dit: — « Oh! suis-je » assez malheureux de ne l'avoir, sans » dire le pourquoi! Voyez ces nazeaux » couleur de feu, cet œil blanc et ce » coup de lance au flanc: race pure, le » seul et dernier rejetton de la race » maurisque, que Philippe II, roi d'Es- » pagne, nous a commandé d'acheter à » tout prix. »

A ces mots nous restions ébahis, mon écuyer surtout, lequel s'arrachoit cheveux et moustaches de n'avoir demandé son pesant d'or; mais s'étoit éloigné au galop le second juif, tandis que le pre-

mier avec fureur, et se frappant le front s'en alloit dolent et regrettant sa perte.

Aussitôt j'envoyai à mes joueurs gagnants, dont étoit le comte de Soissons, lequel comptoit m'humilier, et en commençant par lui, les cinq cents écus d'or; puis je me trouvai, avec mes autres coursiers et cinq cents écus pour acheter un arabe en remplacement de celui qu'avois perdu, et pour continuer mon service, ayant toutes fois, bonne leçon et avis de ne jouer désormais.

L'esprit tranquille enfin, je me mis à réfléchir sur cette aventure de l'achat de mon cheval. — « Comment se fait-il » que,précieux et connu pour tel ledit » cheval, aucun connoisseur pourtant » n'ait su qu'il étoit le seul de la vraie » race pure maurisque, bannie d'Espagne? Comment les juifs sont-ils venus à point nommé de ma ruine, pour » le savoir et acquérir? »

Délicatesse extrême en prêts ou services.

Alors me vinrent pensers de tromperie, et je courus à leur enseigne pour

m'en éclaircir; mais j'appris qu'étoient partis dans la nuit avec leur monture, prenant ne sait-on qu'elle route. Nouveau sujet de crainte, de tromperie: je vins alors m'enquérir bien vite si les écus d'or étoient francs et de bon aloi; parfaits qu'ils étoient, je restai dans un nouveau trouble et perplexité.

Me vint en penser bientôt que quelques amis et Providence veilloient sur moi. La Providence, oh oui ! je le croyois, ayant soin de la prier chaque jour, et n'ayant jamais nui au prochain en ma vie; mais qui avoit-elle chargé du bienfait? Ni Franclieu, ni d'Abzac certes, puisqu'étoient au dernier écu d'or en me quittant.

Aussitôt se présenta à mon esprit, la princesse de Nevers, et je me sentis à la fois enivré d'amour, et humilié d'orgueil en croyant être ainsi redevable.

Me vint alors en penser et solution cette grande question d'amour et délicatesse : — « Peut-il un gentilhomme rece- Question délicate sur le fait d'intérêt entre amants.

» voir, même indirectement et pouvant
» être dénié, un bienfait d'une dame ?
» — Non, si est ce gentilhomme son
» chevalier de fait et d'amour : il devient
» alors son esclave et gagé avec honte
» et bassesse : ne se peut.

» Mais une princesse ne peut-elle donc
» obliger secrètement un brave gen-
» tilhomme dans l'infortune ? — Oui,
» quand il est hors du soupçon d'amour
» et intelligence; mais si le cœur a parlé
» entr'eux, voire même l'œil, ah ! plus
» d'intérêt, plus d'or. Autrement se
» brise alors la balance d'amour, où
» deux cœurs doivent peser à l'égal l'un
» de l'autre et de leur seule tendresse,
» sans y joindre poids de métal qui rompt
» toujours équilibre si charmant. Las !
» amour tient le fléau de la balance,
» agitant doucement lesdits cœurs, et
» jette le tout avec dédain, si advient
» autre poids que sa flèche pour chacun
» d'eux. »

Sur ces pensers je me décidai à trouver

secret et deviner enfin si la princesse étoit ma providence.

Au premier cercle donc, chez la comtesse de Xaintrailles, il s'en présenta une occasion propice que je saisis à propos: se jouoit gros jeu encore, pour mon dépit et regret, mais sans me tenter pour le présent et l'avenir, quand arriva Mademoiselle.

S'approcha la princesse de la partie; et, s'y mettant, fixa le jeu de suite à vil prix, et de son rang et autorité, comme pour me donner une leçon ainsi qu'à tous. Puis, sur ce que vinrent les discours au sujet des pertes des joueurs, et par suite de la mienne, je saisis alors le moment, regardant la princesse de toute la vivacité de mes yeux et pénétration, pour lire en son ame, et racontant mon aventure du cheval barbe, acquis pour le roi d'Espagne.

A mesure que je parlois, je voyois rougeur monter au visage de Mademoiselle, laquelle parloit toujours autre sujet

et matière, comme ne m'écoutant, et peu digne d'attention.

Poursuivant alors mon récit pénible, toujours plus haut et vif, toujours œil sur elle, et rougeur augmentant de sa part, je connus alors fortement la providence secrète. Me vinrent en même temps regret au cœur et remords d'ingratitude d'affliger ainsi qui nous soulage. — « Las, me disois-je, ingrat! vois » la rougir du bienfait, plus que toi de la » reconnoissance. »

A ce penser je serois tombé à ses genoux d'admiration si, voyant sans doute mon désordre, la princesse baissant les yeux et sans mot dire n'avoit tourné de suite son doigt et sa bague chérie de mon côté, où se lisoit : *Tendresse et Mystère*, comme me demandant grâce et pitié de m'avoir sauvé, et de lui en garder au moins le secret.

« Ame divine! pensois-je en moi-même, » elle me demande merci de sa bonté! » — Et sentant que j'allois me trahir, je

sortis vivement et sans me faire remarquer.

Rentré chez moi, je vis d'un trait mon bonheur et malheur à venir. — « Sera » ma providence, protectrice et déité » la belle princesse! jamais ma dame et » maîtresse : non, je connois sa grande » vertu et élévation. Las ! elle a pro- » noncé par le fait même, *amitié, et c'est* » *tout !* »

Ce penser m'accabloit. Ah ! combien j'aurois préféré misère et abandon de fortune, retrouvant opulence du cœur en son amour ; mais ont les dames de vertu leur amour et chimère à elles, comme il se verra par la suite.

CHAPITRE IX.

Brilloient enfin les beaux premiers jours du printemps, lorsqu'arriva à Tours le grand roi de Navarre, non encore roi de France : le bon et aimé Henri IV, en ses courses et visite du royaume, voulant reconnoître, sans paroître y donner attention pour l'instant, les troubles des provinces de Xaintonge et Poitou, desquelles il auroit nouvelles à Tours.

Ce ne furent que fêtes, tournois, carrousels et banquets pour accueillir ce grand roi; pour moi qui ne l'avois encore vu, je vais dire ici, sans détours ni flatterie, l'impression que me firent sa présence et bienvenue.

Assez de gens ont peint ses traits et caractère, mais n'ont su peindre l'effet d'un prince tout guerrier sur ses gens d'armes et sur les dames.

Portrait d'un grand Roi.

Etoit donc le roi de Navarre, et futur roi de France, de moyenne et même petite taille, bien prise, l'œil vif, souris bon et loyal, main qui tenoit sceptre et épée si fort et ferme, blanche et potelée ainsi qu'à la plus belle des dames; démarche décidée, tête haute et abord si vif, si pénétrant, que les plus fermes en étoient émus et troublés; mais ne le falloit, car il soupçonnoit de foiblesse qui ne soutenoit sa vue et question.

Ajoutez franchise, vivacité d'esprit, facilité, prestesse et connoissance merveilleuse de tout, à étonner et rendre ébahis les docteurs de sciences, même de religion, et saisir d'un trait le nœud gordien, le tranchant, comme Alexandre, en toutes choses.

Aussi que d'obstacles à vaincre et franchir pour rendre heureuse enfin cette

belle France désolée et y parvenir en si peu de temps, étonnant l'Europe par ses miracles de guerre et d'administration !

Et quant au fait des dames, qu'il aimoit fort, mais sans leur sacrifier jamais exploits, devoirs ni justice, quelle beauté ne l'adoroit au fond du cœur, et n'y soupiroit d'attendre un regard, un souris, un propos d'amour! amour dans lequel il n'aimoit à languir, il est vrai, ayant bien d'autres victoires à remporter et écrire dans l'histoire pour le bonheur de tous, préféré au sien comme il l'écrivoit dans ses discours de tendre père à ses sujets.

Eclatent, suivant moi, dans la majesté, pose et regards d'un roi, lequel a conquis son royaume, magie et respect que ne commandent les princes venus au trône, uniquement par ordre de date et lignée. Semble dire, le premier, par ses regards et entours épée au poing. *Je suis le fils du ciel, favori de Mars, tremblez brouillons, pervers ou ingrats!* les-

quels en effet se soumettent, tandis que les rois fainéans ou fils au plus de leur prédécesseur au trône, ne s'y tiennent que d'un côté, mal séans, et en tombent dès le premier choc, au cri des rebelles.

Furent présentés au roi de Navarre, tous les officiers et gentilshommes de la province; vinrent ensuite ceux du prince de Conti, ceux du baron de Rosny, depuis duc de Sully, l'ami du bon Henri, ministre de son cœur, et dont je me reproche déjà de n'avoir pas tracé le portrait pour les autres, à force de l'avoir dans mon ame, où il se voit et verra toujours, ayant passé en ce temps à la suite du baron de Rosny, comme se lira plus bas, après la mort du prince de Conti.

Etoit, comme chacun sait, le baron de Rosny (1), l'ami et *compagnon d'armes* du grand roi, ainsi que l'appeloit tou-

(1) Maximilien de Béthune, seigneur de Rosny, depuis duc de Sully.

jours le bon Henri : s'étoit formée cette amitié aux champs d'honneur, sous la tente et misère des camps, où se juge l'homme en toutes ses crises de prospérité et disgrâce; sous la tente, où le conquérant, accablé du fardeau de gloire ou de revers, a tant besoin d'un appui pour ses peines secrètes. Seroient trop malheureux, en effet, les héros, si ne pouvoient trouver par fois sur terre, leur ame accablée de soucis, un refuge et confort dans le sein d'un ami. Eh qu'il étoit bien choisi ce compagnon et ombre du souverain chéri!

Portrait de son compagnon d'armes.

En effet, c'étoit peu pour M. de Rosny d'avoir prouvé si long-temps en fait de guerre et périls de sa vie, son amour pour Henri; d'avoir toujours été traducteur de sa pensée et à vrai dire son foudre de guerre lui-même, par la rapidité d'exécution; c'étoit peu encore d'être le second père de l'armée, ou tuteur avec procuration si bien méritée du grand roi, lequel n'eût pu mieux choisir pour le

soldat et homme de guerre blessé, infirme ou besogneux, pour le nourrir, soigner et approvisionner de tout, et en être adoré, comme juste, droit et ferme; il falloit le voir encore dans la vie privée du roi, l'œil sur lui, respirant de son souffle, vivant de sa vie, prêt à lui servir de bouclier contre l'assassin trop fréquent, et même à la foule quand elle étouffoit le prince par empressement et cris de : *Vive le roi !*

Craignoit toujours le sage Rosny que malheur n'advint à force d'amour, et il en jugeoit par lui qui en étoit embrasé et brûlé.

Aussi étoit adoré, M. de Rosny, de ses gentilshommes, ainsi qu'il adoroit le roi. « *Est bien aimé qui aime bien !* » C'est la récompense des grands et bons cœurs. En effet se gagne la douce fièvre d'amitié et tendresse entre les belles ames, sans mot dire ni souffler : ne sentent les méchans et égoïstes ce doux mal, et qu'il est doux par fois d'en mourir ! Dieu les conserve !

ils n'auront assez vécu, car ne se vit que d'aimer et rendre heureux qui l'on aime.

Me présenta le prince de Conti au grand Henri, comme officier d'espérance, et c'est tout ce qu'il en pouvoit dire sur mon instruction en fait de guerre; brûlant de mon côté d'en donner preuves et loyaux services quand temps adviendroit: ce qui ne peut tarder avec les grands rois et héros; toujours jalousés en Europe.

En attendant, vinrent les exercices de plaisir et images de guerre: tournois, carrousels, où je fus assez heureux pour emporter deux prix, en écharpe blanche de si bonne augure, avec ma frange verte, laquelle, rappelant le château d'Amboise, doubloit forces et courage.

Vinrent bientôt après les grandes chasses, ces nobles exercices royaux, lesquels entretiennent un gentilhomme dans sa vigueur de corps et d'ame par les courses, combats et, faut le dire aussi, quelque cruauté, pour ne trop

laisser mollir de foiblesse à vue du sang et trépas.

Se fit alors une grande et belle chasse, dans les environs de Tours et dans la grande forêt royale, au cerf, loup-cervier et sanglier : laquelle chasse le roi aimoit beaucoup par ses périls et race maudite d'animaux à détruire pour le bien des pâtres et paysans.

Se rassembla toute la noblesse, gentilshommes et dames, dans les divers châteaux des environs du rendez-vous. J'appris bientôt que la princesse de Nevers, la comtesse de Chatelleraut devoient y être, et toutes les dames que j'avois vues à Tours, dans les plaisirs d'hiver, et même la damoiselle d'Autichamps, déjà célèbre par sa beauté et ses mérites de vertu ou talens d'esprit. Chasses.

Je résolus donc de faire de mon mieux pour complaire au roi comme aux dames, et obtenir leurs suffrages, toutefois, sans orgueil ni prétentions, ainsi que doit le

faire en tout un simple gentilhomme envers les grands et princes.

Les équipages partis, nous suivîmes le prince de Conti, d'Abzac, Bourdeille, Saint-Maigrin et moi : c'étoient amis et ennemis comme en guerre, et nous partîmes pour le grand rendez-vous de la Croix des Forêts, où trouvâmes les meutes et piqueurs en relais et placés sur les ordres de M. le grand-maître, de distance en distance.

Plus loin, nous vîmes passer en grand train et vitesse, les coches et carrosses du roi, remplis des dames de sa cour, entr'autres la comtesse de Moret (1), madame de Balzac (2), la comtesse de Romorantin (3), toutes trois favorites en divers temps. Puis vinrent la princesse

(1) Jacqueline de Beuil, comtesse de Moret.

(2) Henriette de Balzac d'Entragues, marquise de Verneuil.

(3) Charlotte Desessarts, comtesse de Romorantin.

de Nevers, les comtesses de Chatelleraut, de Xaintrailles et toutes les belles dames de la contrée.

Arriva enfin le roi, lequel fut annoncé par les fanfares et cors de chasse; chacun, chapeau bas, s'empressa de prendre ses ordres, ayant en tête M. le grand-veneur, lequel fit lancer à l'instant sur les pistes et fumées du sanglier, chacun suivant.

Se répandirent bientôt dans la forêt les coursiers et chasseurs, ainsi que les carrosses, selon le percé imparfait desdites forêts, non encore bien alignées et superbes, comme se voit aujourd'hui en l'Ile-de-France, près Paris, et telle contrée.

Se dit bientôt que le roi avoit gagné du côté de Vendôme, sur la piste du sanglier, dédaignant cerfs et biches, comme peu glorieux, et non si dangereux aux habitants.

Il n'en fallut davantage pour exciter tous à courre de ce côté. Las! je n'avois plus mon cheval barbe! j'y serois arrivé

des premiers : forçant néanmoins d'éperons sur un coursier du prince, j'arrivai dès l'attaque à l'accul dudit sanglier, lequel, énorme, furieux et contre un rocher, faisoit tête à la meute, renversant à chaque assaut les plus hardis chiens et levriers en sang, et déchirés de ses coups de défenses aigues comme coutels.

Se voyoit le roi, souriant du péril et de la noble résistance de l'animal, à dix pas, encourageant piqueurs et chiens, de voix et geste, entouré seulement du prince de Conti, Saint-Maigrin, quelques gentilshommes et moi. Lorsque, dans une attaque furieuse faite au sanglier, celui-ci, regardant à droite la meute, s'élança à gauche, son musel béant et sanglant, et jusqu'au roi, dont il renversa le coursier.

N'eut que le temps l'adroit et intrépide Henri, de faire un saut en arrière, se parant de son épieu; et moi, de m'élancer à terre, entre lui et l'animal,

lequel, bien que tenu en partie aux reins par les lévriers, perça mon retroussis et manche de bottes, lequel il arracha, et eût suivi ma jambe, si à l'instant je n'eusse enfoncé mon épieu en la hure du sanglier jusqu'à l'estomac; puis le terrassant de ma force et pique, lui posai le pied sur le ventre, et restai le fixant cloué à terre, chapeau en l'air, pendant que se cornoit la prise et victoire, de tous les points de la forêt.

A l'instant arrivèrent les coches et voitures des dames et princes, auxquels le roi me montrant, dit : — « *Ventre-» saint-gris ! voilà un bon et intrépide » gentilhomme ! le veux prendre à mon » service, pensant qu'il fera bien en » chasse d'ennemis, comme ici.* »

Me félicita le prince de Conti sur ma bonne et brave conduite; mais n'en fut autant du comte de Soissons, lequel me fit dire de me tenir en arrière, et qu'en les chasses du roi, — « *C'étoit à ses offi-» ciers des chasses à faire leur devoir, sans*

Devoirs et fautes en icelles.

» recourir à des ignorans ou nouveaux
» venus en cour. »

Me fut ainsi donnée ma première leçon des chasses, quoiqu'ayant bien fait.

La seconde, de *ne donner signal de corner la prise de mon chef, et sans aveu du roi.*

La troisième, *de chevaucher court, bride en main et sans perdre de temps ni descendre à terre, férir de l'épée si se peut, ce qui est plus beau et plus noble en soi.*

Et la quatrième, *de présenter au roi genouil en terre, le fer de lance ou épieu, pour faire geste de tuer lui-même l'animal après la prise, et non le férir et achever moi-même, comme j'avois fait étourdiment.* (1)

N'empêchèrent ces leçons, prononcées à voix haute et aigre, par le comte, le roi de me donner un coup de faveur sur

(1) Voyez Gaston Phœbus, en son livre, *des Déduits de la Chasse*, etc.

l'épaule, les dames de me sourire, et le beau comte de Soissons d'être furieux et courroucé contre moi, à m'en garder rancune, comme il n'arriva que trop.

Alors les équipages du cerf étant arrivés, se remit aussitôt le roi à courre ledit cerf, avec grande hâte et vitesse, comme il faisoit toujours, les carrosses suivant de leur mieux, et lui, ne s'inquiétant des traîneurs ou malencontreux.

Nous mena le cerf jusqu'à la forêt de Vendôme, avec une telle rapidité, que se dispersa la chasse par degrés, de manière à perdre de vue, à droite et à gauche, force cavaliers ou coches, lesquels ne pouvoient aller plus loin.

J'avois laissé souffler mon coursier un moment, quoique des bons suivans du roi, et pas trop en arrière pour regagner sa suite, quand se firent entendre dans l'épaisseur de la forêt des cris perçans.

Je m'y rendis aussitôt en piquant vivement des deux, et aperçus bientôt, dans un chemin creux et en ornières, le

coche de la comtesse de Chatelleraut versé, et les dames en désarroi se relevant effrayées, et se croyant mortes. Je les rassurai de mon mieux; mon valet aidant à redresser la voiture, et secourant, moi, la comtesse de Chatelleraut, à laquelle je ne témoignai nul dépit de sa conduite déloyale aux remparts de Tours lors du coup de mail.

Evénemens d'amour par suite.

Comme s'appuyoit sur moi la comtesse, la voiture redressée, et me témoignoit sa gratitude en redoublant ses étreintes et regards d'amour pour me faire oublier sa méchante ame, arriva le coche de la princesse de Nevers, laquelle avoit aperçu ce grand embarras et malencontre du versement, et qui, voulant l'éviter, demanda à descendre, me faisant appeler pour lui donner la main, comme le seul gentilhomme qui se trouvât présent dans toute cette partie de la forêt.

Remonta aussitôt dans sa place la comtesse de Chatelleraut, non sans hu-

meur et souris malin, disant : — « En » effet, le pas est dangereux ici ; la » princesse ne s'en tirera si bien que » moi. » Puis, partant d'un éclat de rire sous ses collerette et plume, elle fit dételer son coche, toujours retournant la tête pour voir, mais n'osant manquer à la princesse dans ses colère et dépit.

Je donnai la main alors à la princesse de Nevers, laquelle étoit tremblante à mourir. Je ne pouvois concevoir, avec sa grande ame et tel courage, comment l'effroi d'un mauvais chemin ou précipice pouvoit l'effrayer ainsi; mais voyant la princesse trembler de moins en moins, à mesure que la comtesse s'éloignoit, et son regard toujours fixé sur ce coche, je commençai à soupçonner quel précipice lui faisoit peur, et en quels abîmes et malheur son cœur si bon et tendre avoit craint de tomber.

Voulut alors, Mademoiselle, pour se remettre de sa frayeur et fatigue, faire quelques pas, malgré que le temps se

noircit et couvrit au loin d'orage pour le soir.

Etoit cet orage précoce au printemps, cette année, et il sembloit peindre notre cœur jà si tourmenté, avant les feux d'été, d'amour où se fait la moisson des plaisirs, après les soupirs, peines et glaces d'hiver, image des froideurs de sagesse.

Prit alors le coche de la princesse un chemin à droite pour abréger, allant au pas; et nous, suivant un sentier fleuri et ombragé, laissant ses deux dames de suite dans ledit coche; quand un éclair la vint alarmer et engager à remonter; mais l'épouvanta bien plus, quand elle vit cet éclair effrayer ses coursiers au point que, prenant mors aux dents, secouant freins et crinières, ils emportèrent, en un clin-d'œil, voiture et gens hors de vue.

Nous restâmes stupéfaits et désolés, criant, appelant en vain au milieu des éclairs redoublant et annonçant prochain

orage, ce qui désespéroit son chevalier d'autant plus.

Nous nous plaçâmes donc à l'ombre, non encore épaisse, d'un alisier, comptant voir revenir coche et gens. bien que je ne l'espérasse guère, les coursiers s'étant emportés pour longtemps, au train et vitesse dont ils étoient partis.

Nous résolûmes donc pourtant d'attendre, au pied dudit arbre, aussi tard que faire se pourroît, sans risquer d'y passer la nuit.

Et en effet, nous étions à plus de trois lieues de tout manoir, dans la forêt de Vendôme, déserte, et réputée des plus sauvages. — « Las! que faire? disoit la » princesse : attendre? S'ils ne reviennent » avant la nuit, se faudra-t-il la passer » ici, au milieu des périls? » Et à ce mot, elle me regardoit avec confiance, comme disant : — « Ne sont les périls » de ma vie qui m'effraient, et si d'autre » part nous résolvons à marcher, quelle

» route tenir ? Comment faire de mon » pied chétif et peu sûr, trois et plus » de lieues mortelles ? Ne pourrai jamais ! »

Et sur ce, l'effroi et les soucis des périls de médisance et causeries de cour venant à la prendre, elle se prit à baisser la tête et cacher des larmes en perles, si belles et tendres, que je tombai à ses genoux, comme son serviteur, pour la rassurer contre les périls de la forêt, seuls que je pusse imaginer pour elle. Mais, comme je cherchois à l'en assurer de paroles, me donna, sans rien dire de plus, sa main à baiser, la princesse ; plus fort que jamais, pressant sur mes lèvres la bague de *Tendresse et Mystère !* lequel mot s'imprimoit à mort et vie sur ma bouche et mon cœur, en ce jour de péril et solitude.

Oh oui ! ici plus que jamais ! fut ma seule réponse ; et voyant la nuit bien proche, nous nous mîmes à marcher hors de la forêt, et faire nos trois lieues

pour en sortir, regardant sans cesse si voiture arrivoit; mais n'apercevant rien, d'aussi loin que vue pouvoit s'étendre.

CHAPITRE X.

Nuit enfin fut close et parfaite; le ciel obscur, l'air brûlant comme nos cœurs, et sillonné d'éclairs, qui me montroient au côté la plus belle princesse de France à ma merci; et moi résolu d'être digne d'elle par mes sacrifices et générosités d'ame.

Véritable amour.

N'ont jamais aimé, ceux qui ne sentent pas quels bonheur et émotion d'être seul au monde, la nuit, en une belle forêt avec ce qu'on aime, disant : — « Je » peux et ne veux; j'adore, et j'obéis; » je suis aimé, et digne d'elle en mes » efforts et respects. » Puis, de voir ces regards de reconnoissance de la beauté qui dit : — « Je te donne mon ame, c'est

Respect et sacrifices.

» plus que ma personne ; n'en faut da-
» vantage, ô mon doux ami ! »

Nous avancions ainsi dans l'ombre paisible, l'orage grondant dans le ciel lointain, comme disant d'en haut : *J'ai l'œil sur vous ;* et nos cœurs partroublés et sautant sans mot dire ni souffler. Oh ! oui, est ce silence la plus forte parole d'amour ; soupir, le plus beau discours, et sacrifice, la plus grande preuve ! Je l'éprouvois bien alors.

Se trouva enfin la princesse si accablée de frayeur, courses et fatigues, que ne pouvant avancer, après une heure d'efforts, elle se prit à gémir et s'asseoir, disant : — « Que penseront-ils ? Que de-
» venir ? » Et comme je me désolois, tout en la rassurant, de ne pouvoir lui offrir retraite et asile pour passer la nuit, voilà qu'un grand éclair me laissa apercevoir l'entrée d'une grotte où se pouvoit abriter le voyageur.

Je m'avançai à la lueur des éclairs et de quelque clarté de la lune qui pointoit

à travers les nuages, et trouvai une porte ou huis, mal jointe, en ais brisés en partie; je la poussai, et vis comme le réduit d'un solitaire absent.

J'engageai la princesse à y pénétrer, pour éviter l'orage et grosses gouttes de pluie qui sembloient venir des anges, plorant comme elle de voir leur compagne et archange de beauté et vertu, en péril et tristesse.

Se décida la princesse à y entrer et attendre du secours ou le jour; le jour si long à venir pour elle et sitôt pour moi! La clarté de l'astre des nuits, en face de l'entrée, nous laissoit voir jusqu'au fond de ladite grotte, où nous aperçûmes les meubles rustiques et guerriers dont elle étoit garnie.

Se voyoient, sur des gradins du rocher: ici une vieille arquebuse et une épée, avec une toque à plumes noires, usées et en pièces; là, un vieil coffre vide, à usage de hardes et papiers, dévorés du temps; puis au fond, une forme

de prie-dieu dans le rocher, où étoit une croix; et plus bas, la dépouille et tête en os de quelque défunt ou défunte chérie.

Je me hâtai de tirer de côté cette image de mort, si près de vie et beauté; et s'assit la princesse, alors mourante de fatigue, besoin et sommeil, sur le vieil coffre, moi faisant sentinelle debout à ses pieds.

Nous commençâmes à deviser et réfléchir sur qui avoit habité cette grotte. Ce ne pouvoit être qu'un vieux guerrier et capitaine des guerres civiles, à en juger par ses armes et retour en piété; nous n'en pûmes plus douter, quand lûmes sur le rocher, gravés grossièrement, ces mots : *Les guerres civiles sont les armes de Satan.*

Plus loin : *Dieu seul a droit, le reste est démence.*

Et plus loin, sous le prie-dieu du rocher et la tête en os : *Gloire, fumée! honneur ou disgrace, néant!* . . . .

8.

Au-dessous étoit un blason aux armes d'Autichamps, lequel sembloit effacé et recouvert d'une croix de bois.

« Dieu! ce ne peut être que le vieil » et infortuné d'Autichamps, se dîmes- » nous, reconnoissant ses armes; lui » que sa fille a tant ploré et plore encore » en la disgrâce du roi et perte de sa » vie. Las! a-t-il péri? est-il passé en pays » lointains? Tout annonce que de long- » temps il n'a vu ce séjour. »

Et sur ce, nous mîmes à plaindre et reconnoître les vertus de la damoiselle d'Autichamps, dont chacune me ramenoit à celles de la princesse que je ne pouvois quitter des yeux.

Comme je restois à ses pieds, elle me commanda alors de m'asseoir à ses côtés, au bas du coffre, comme son ami de confiance et celui de son jeune frère, duquel elle avoit soin de me parler sans cesse, afin de passer le temps de péril, et ne songer qu'à bien et utilité; mais je ne pouvois m'empêcher de voir que

trembloit de tout son corps, la bonne et adorable princesse, aussi troublée que moi.

Bientôt après, sentant le sommeil venir, et apercevant la croix, se jeta à genoux, Mademoiselle, me disant : — « Je n'ai jamais manqué d'invoquer » bonté et miséricorde du ciel, chaque » soir de ma vie ; je n'y manquerai donc » dans les jours de risques et périls. » Et sur ce, elle se mit en prières, avec telle effusion, mains croisées sur sa poitrine, qu'en fus attendri et pénétré.

Me dit la princesse de prier avec elle, ce que je fis; et comme je me baissois pour m'agenouiller, elle aperçut la tête en os que lui cachois, et se prit à la considérer, l'œil fixe et profond, en disant : — « *Laissez, que je la voye ; quel » bien me fait ! Furent donc aussi là, » sous ce front désert, pensers d'amour, » beauté, espoir, et voilà ce qui reste !* » Et sur ce, redoublant de prières et sentiment, dit : « Oh ! quel bien ! comme se

» reprennent forces et courage au pied » du Dieu des hommes et des images du » néant à venir! »

Plus tranquille, s'assit alors la princesse sur le vieil coffre, m'ordonnant de dormir à ses côtés, et elle ne tarda à s'assoupir, tant étoit accablée.

Se tint sur son séant, Mademoiselle, tant que force lui fut; mais venant la foiblesse et l'oubli dans le sommeil, tomba petit à petit sa tête sur mon épaule, comme son seul soutien. — « O » mon Dieu! si près et si loin! me di» sois-je, sans oser respirer; » Et se juge de mon état, sentant souffle parfumé de sa bouche, couler sur mon visage, et se presser ou ralentir suivant pensers des songes plus ou moins doux; sentant chaleur de joue rosée et duvet de beauté, effleurer ma moustache tremblante; sentant plus que tout, écoutant et ne pouvant entendre paroles qui sembloient vouloir sortir, et rentroient aussitôt à demi-formées. Je brûlois, brûlois

Vénération, adoration pour ce qu'on aime.

de tous les feux du monde, las! quand elle paroissoit calme et tranquille d'apparence.

Tout à coup je sentis son émoi redoubler, sa poitrine se soulever, joues plus brûlantes, et la princesse s'écriant par mots coupés et en larmes. — « *Oui... Di-*
» *gne de moi!.... Bataille gagnée!... Lui,*
» *connétable! Le roi y consent.... Mon*
» *époux!.... O bonheur! pour toujours!* »

Et en disant ces derniers mots, ivresse se répandit dans toute sa personne; puis, comme elle m'entouroit de ses bras, soudain elle fit un grand cri, s'éveilla et me repoussa avec le premier air de colère et hauteur que lui eusse vu.

— « Las! madame et princesse! qu'a-
» vez? et qu'ai-je fait? lui dis-je à ses
» pieds et désolé. — Ce n'est rien! un
» grand péril!.... Je rêvois!.... Danger
» passé!... Mais sortez, comte! voyez
» si le jour vient, ou des passants, ou du
» secours; sortez comte!-sortez! »

Et elle disoit ces mots avec un feu,

avec tant de force et vertu que je crus voir un ange du ciel parler, et que je sortis sans mot dire, tirant la mauvaise porte, laquelle se ferma, puis me plaçai à genoux, en dehors, veillant sur elle.

Je l'entrevis par les aisse rejeter aussi à genoux avec vivacité, et remercier Dieu, comme échappée d'un péril. Puis bientôt vint la pluie à tomber, comme précurseur d'orage, et moi à remercier le ciel de voir fondre ainsi en eau, les cieux sur ma tête brûlante pour la calmer; quand, entendant la grande pluie, s'approcha la princesse à petit pas, de la porte, me disant : — « Pleut, chevalier? » — Non, mon adorée princesse; c'est » la rosée, n'y prenez garde; » ne voulant enfreindre son ordre.

Soumission, abandon de sa vie à l'objet aimé.

Sur ce, l'orage augmentant fort, me dit la princesse plus tremblante encore : — « Vient l'orage terrible, chevalier!... » — Ah! qu'importe, madame, ne se » meurt que de vous déplaire. »

Et les éclairs luisant grandement, elle

continua de dire plus émue : — « S'em-
» brase toute la nature ! Je frémis !....
» Rentrez. — Non, mourir pour vous
» obéir. »

Et les coups redoublés de tonnerre frappant et tombant dans la forêt, près de nous, cria la princesse de Nevers : — « Ah ! rentrez !... pour l'amour de
» moi !... »

Et elle dit ce mot avec tant de tendresse que j'allois obéir, elle, ouvrant la porte, lorsqu'un coup de tonnerre horrible et à fendre la terre, frappant et pourfendant jusqu'à la racine, un vieux chêne à côté de moi, s'élança alors la princesse dans mes bras, éperdue et criant : — « Bon Dieu ! Ensemble, du
» moins pour mourir ! » — Et elle tomba comme évanouie, visage contre le mien, bouche sur mes lèvres, ne respirant, mais moi embrasé, enivré au milieu du désordre de la nature.

Sembloit avoir passé dans mes veines le feu tombé du ciel, avec toute sa force

et pureté; s'élançoit ce feu divin par ma voix, mes soupirs, dans l'ame de la princesse pour lui rendre vie et chaleur.

Las ! disent aimer les froids mortels au milieu des plaisirs, roses et délices du monde ! Non, non; se juge l'amour, un pied dans la tombe comme ici; oubliant tout, péril et mort, pour ne sentir que ivresse et désir d'être unis à jamais. Et en effet, j'invoquois à grands cris un second coup de foudre pour passer d'un temps à l'heureuse vie, et y continuer tel songe ravissant qu'éprouvois sur terre ; car rêver un bonheur impossible est plus que félicité humaine; s'en réveiller est pire que la mort.

Un souffle, un aveu de la vertu, sont la plus douce volupté.

Revint peu à peu la princesse à elle-même, innocente de cœur et semblant avoir rêvé seulement, comme moi, ce passage du feu du ciel, par nos ames réunies. Bonheur pur, ivresse divine, ignorance du méfait, se lisoient dans ses yeux charmans, et en effet restoit la

princesse pure et chaste en son rêve ; feu céleste avoit tout purifié.

Se leva, mademoiselle de Bourbon avec candeur, sérénité et confiance ; mais bientôt après, retomba dans sa rêverie, comme disant : — *Et l'avenir !* puis elle regardoit en soupirant le vieil chêne, embrasé une fois pour toutes, et lequel ne sentiroit plus douleurs ni regrets.

Parut enfin ce jour que nous avions oublié, ce jour jaloux d'une nuit que j'aurois voulu prolonger sur ma vie entière : il se leva pur, serein, et annoncé par une aurore azurée couleur de fidélité ; mais je gémissois en pensant au risque de la princesse en renommée et absence, quand j'entendis le son du cor, et soudain vis accourir par un sentier, un cavalier que reconnus, à ma grande joie, être le bon et fidèle d'Abzac.

Le ciel m'envoyoit ainsi à point, l'ange sauveur, lequel, comme je l'ai su par lui, nous avoit suivi sans mot dire pendant

toute la chasse, avoit subi l'orage à découvert sur son chef, pour nous laisser entrevue d'amour, et reparoissoit quand adresse et discrétion l'exigeoient, ainsi que fait toujours la noble amitié.

S'empressa le loyal d'Abzac de rassurer la princesse par ses respects, son air d'ignorance du tout, lui annonçant l'approche des bûcherons chez qui, sans doute, elle avoit passé la nuit précédente en leur chaumière, et lesquels se rendoient à la ville; il ajouta que le roi s'étoit perdu aussi en la forêt, et que les dames et princesses pour la plupart, avoient été hébergées comme elle en des cabanes; enfin mille détails faits pour la rassurer délicatement, et vrais qu'ils étoient au fond.

Oh! comme s'accroît l'ivresse du bonheur par le sourire et repos de ce qu'on aime! en effet se calma, Mademoiselle, nous voyant ainsi trois, et que se croiroit par les témoins futurs avoir toujours été ainsi trois et en pouvoir jurer en effet, amour ayant été le troisième.

Se firent entendre alors par la forêt, joyeux chants de bûcherons venant à nous ; lesquels commencèrent à rassurer encore plus la princesse, conduisant avec eux montures, bouriquets, ainsi qu'un chariot. Leur dit aussitôt, d'Abzac, l'aventure du coche, et s'empressèrent les bons villageois d'arranger le chariot pour recevoir la princesse, et y mettre sur le bois force paille et herbages, afin d'adoucir le choc.

Nous marchâmes ainsi deux lieues, d'Abzac et moi, de pied, faisant sentinelle et gardes du corps de la princesse, les bûcherons autour.

Me parla bas alors d'Abzac, me disant de feindre grande fatigue pour qu'il pût donner tous les ordres lui-même au nom de Mademoiselle sans qu'elle eût soupçon de ce motif et de sa prudence ; ce que fis aussitôt.

Vîmes enfin la grande route et un piqueur qu'appelâmes aussitôt du signe de venir à nous et à l'aide ; mais se trouva par

malheur, un piqueur du comte de Soissons, que ne reconnûmes qu'à son abord et arrivée au galop.

D'Abzac lui dit d'aller aussitôt à Tours chercher un coche de la princesse, laissant croire qu'elle avoit passé la nuit près des bûcherons, ayant grand soin que ne leur parlât, le piqueur, et détalât de suite; mais nous apprit cet homme que la voiture du comte alloit passer à vide.

D'Abzac l'envoya donc pour la faire hâter; et comme ledit piqueur disparoissoit dans le bois, mon ami fit aussitôt descendre la princesse, payant largement par ses ordres les bûcherons; puis leur fit prendre à l'instant une autre route pour se rendre à Tours, disant que seroient chassés par les équipages du roi sur celle-ci; mais au vrai, ne voulant que se pût prendre aucune information ni avis sur ce qui s'étoit passé, et que pussent dire nous avoir toujours vu trois ensemble.

Discrétion et prudence extrêmes en toutes choses.

Ainsi faut user des moindres précau-

tions de détail pour sauver des curieux; car sont les riens sauve-garde du tout en amour. Ainsi discrète amitié vient au secours de son frère, sait tout sans mot dire, pare à tout sans faire rougir, et se retire après l'orage, en remerciant encore du service qu'elle vient de rendre.

En effet arriva bientôt le coche du comte, à vide, et le piqueur en avant, ébahi de ne plus voir les bûcherons, s'apprêtant à les questionner en route, pour faire rapport à son maître; mais il n'étoit plus temps. D'Abzac le fit placer devant le coche, assis, et livré à ses regrets et conjectures tout au plus; pour moi, il me fit monter son cheval, faisant ainsi escorte tous deux à la princesse de Nevers, comme l'ayant rencontrée. Puis, aux portes de Tours, d'Abzac affecta de traverser seul la ville avec elle, tandis que moi fis le circuit des remparts au galop, d'un autre côté, prétextant le service du prince et me rendre à ses ordres, à l'autre bout de la ville.

Je me montrai avec soin au palais du roi, aux exercices, au cabinet du prince de Conti, pour ne laisser penser absence ni aventures et pris toutes les mesures d'un discret et galant homme, pour sauver la renommée de l'innocente princesse ; et en effet, ne se parla en cour, que de d'Abzac, comme son sauveur ; chacune des dames d'ailleurs ayant eu les siens en cette soirée orageuse.

Quand vint la nuit, je me mis à repasser comme un songe cette aventure, et crus rêver encore. Ne pouvant reposer en mon émoi et trouble continuels, je me mis à composer et écrire cette romance, laquelle rappeloit mon bonheur si innocent, si court, las ! et pensant que ce qui étoit du hasard pour moi cette fois, pourroit peut-être servir d'épreuve à un autre quelque jour, pour bien juger s'il étoit aimé malgré périls de mort. La voici, telle que mon cœur la dicta pour sa souvenance :

L'ÉPREUVE DU VIEUX TEMPS,

ROMANCE.

Veux-tu connoître si l'on t'aime,
Si, brûlante d'amour extrême,
Ta dame ne vit qu'en tes bras,
Et veut mourir de ton trépas ?
Quand éclate foudre ou tempête,
Loin d'Argus, tyran qni la guette,
Conduis ta dame dans les champs,
Comme se faisoit au vieil temps.

Là, si frémit comme nature;
Si doux ami ne la rassure;
Si pour elle, transports, soupirs,
Ne changent l'orage en zéphirs;
Si ne dit: « En vain foudre gronde,
» Avec toi naît, finit le monde! »
Si n'oublie et crainte et tyrans...
Elle n'aime ainsi qu'au vieil temps.

Mais, quand l'air paroît tout de flamme,
Si semble passer en son ame
Feu du ciel en baiser brûlant,
Et tendre éclair d'un œil charmant;
Si, quand la foudre éclate et tombe,
De plaisir seul elle succombe,
Disant: « Aimons: tout est printemps !...
Elle aime ainsi qu'au bon vieil temps.

Riront de ces historiettes,
Et n'y croiront nos femmelettes,
Bien moins encor nos damerets
Plus aimants de mots que d'effets.
Las! ne brûlent pas dans l'orage;
Leur faut abri, fraîcheur, ombrage,
Leur faut choisir les jours, instants....
S'aimoit toujours au bon vieil temps!

CHAPITRE XI.

Je jouissois au fond de mon cœur de peindre ainsi ma flamme discrète, à part moi, et de dérober au monde si tendre souvenir et délicieuse aventure, quand douleurs et chagrins cuisans m'arrivèrent par suite : triste salaire et contre-poids du plaisir ici bas.

Se mirent nos jeunes gentilshommes, dans l'oisiveté des jours et exercices, à boire et humer liqueurs fortes. Ils avoient pris ces us, et nuisibles coutumes de vieils officiers dans les guerres, pour soutenir vigueur et fatigues.

Dangers des excès.

En vain leur disoit, en leurs excès, le vénérable Franclieu : — « Croyez-» moi, jeunes gentilshommes, croyez

» l'expérience d'un vieil guerrier, lequel
» a usé et même abusé en toutes choses.
» Les esprits des liqueurs fortes sont poi-
» son de corps et d'ame si habitude s'en
» fait : commence le corps par plaisir,
» finit par abus; commence l'esprit par
» saillie, finit par querelles et poignards.

» Je ne prétends pas que jeunesse
» vive comme nonains en un cloître :
» besoin est d'élan et gaîté, de forces et
» vigueur par fois; réservez donc pareils
» boutefeux pour les cas où faut excès,
» comme service du roi ou de sa dame
» en grand exploit inattendu, après fa-
» tigues. Se feront alors merveilles, et
» non si habitude a lieu, et dans un corps
» énervé d'avance.

» Parlerai-je des suites cruelles pour
» santé, fortune et honneur? j'ai vu les
» plus forts et robustes chevaliers, adon-
» nés à l'ivresse, tomber en consomption,
» nullité et stupidité, ou vieillesse pré-
» maturée; je les ai vus balbutier réponse
» au souverain, humiliés en présence de

» la cour, et perdre le lendemain rang » et emplois.

» Pour Dieu! gentilshommes! laissez » aux soldats tels excès, par fois pour » oublier peine et misère; mais des che- » valiers, des chevaliers François n'ont » qu'une ivresse : Gloire! gloire!... Leur » brûle cette noble ivresse, même à » jeûn, tête et cœur! Oui! au cri de » *Guerre!* ou : *Vive le roi!* se fait la » fermentation dans leur ame, monte » aussitôt l'esprit ardent en leurs fronts, » sans artifice, ni recours au breuvage. » Est dans leur sang, cet esprit que » cherchent ailleurs les buveurs : sont » enfin, les malheureux débauchés, le » vase, quand le brave est l'esprit même » en personne.

» Buvons donc par fois à nos dames, » souvent au roi, mais sans excès ni fré- » quent retour, comme aujourd'hui. »

— « Il a raison! » s'écrièrent Saint-Maigrin et Bourdeille; aussitôt ils se mirent à boire à sa santé, puis à ses bons

avis; puis à sa prudence et modération, tant et tant qu'ils tombèrent en délire. — Franclieu et moi restant attristés et confus, bien qu'ayant bu modérément, pour figurer avec eux à petites doses.

Suites funestes d'iceux.

Comme nous faisions nos tristes réflexions sur cette foiblesse, ne tardèrent les prédictions de Franclieu à se vérifier. Se relevèrent chancelants nos gentilshommes, se méconnoissant, yeux égarés, riant d'un côté, menaçant de l'autre, jurant et médisant des dames.

Quand vint ce chapitre délicat et funeste en conséquences, nous mîmes Franclieu et moi à détourner promptement le sujet, par des ordres prétendus du roi pour le lendemain, afin d'éviter rechute sur les dames; puis prétextant ordre pressant et subit de service, les emmenâmes prudemment et non sans peine au logis.

Nous faisions en chemin ces tristes réflexions et observations sur les gentilshommes ivres : — *Ne les faut heurter;*

mais au contraire abonder dans leur sens; puis mener adroitement à son but, en les flattant ou soutenant gaîment leurs menaces; enfin les tromper brusquement par qu'alarme chaude, ou grande frayeur subite, pour les ramener à la raison, par fois, et au logis sans résistance. Précautions avec les débauchés et hommes ivres.

Tel tableau me guérissoit pour jamais de telle envie.

Mais ne peut le plus galant homme éviter fautes d'autrui : c'est ce qui arriva.

Donna peu de jours après, le comte de Soissons, grandes fêtes aux champs, à nos gentilshommes, pour jouer et boire après les exercices de course à cheval et à pied.

Lorsque chacun eut fait de son mieux, s'en vinrent le festin et appareil de boisson à faire frémir. Ne se pouvoit reculer; mais, je pris mon parti en prudence et calcul de raison pour satisfaire à tout.

Je ne tardai pas à voir que se tramoit quelque complot contre ma discrétion ou

sagesse; et me tins sur mes gardes, buvant sans excès ni pruderie; assez pour avoir tête libre et vigoureuse en réponses, afin de prévenir les attaques.

Après que se furent vidées et épuisées *les santés* des princes, comme elles l'étoient en effet depuis long-temps, ils en vinrent à celles des dames, puis à la princesse de Nevers, et sur ce nom, me regardant avec hauteur, le comte de Soissons, il me dit: — Que malgré ma réserve et chétive force, je porterois celle-là sans doute? — « Oui, mon prince, » dis-je, feignant de ne l'entendre, se » pourroit-il refuser au nom de si par- » faite et vertueuse princesse? »

Sur ce mot de vertu, se prirent quelques-uns à rire, et le prince à les exciter du geste et approbation, me regardant avec des yeux furieux et menaçants, que ne semblois voir.

Vinrent ensuite les propos ou satires sur les dames, et toujours ramenés à la princesse. Ah! que n'entendez-vous tels

certains gentilshommes à tables et huis-clos, bonnes, accortes dames et damoiselles! lesquelles les accueillez et aimez ainsi que des amadis. Comme adviendroient alors indignation ou mépris, au lieu de confiance et amour envers tels indiscrets et fanfarons.

Je dévorois ma peine sans oser mot dire aux sarcasmes, enfants du vin et de la haine; mais je sentois chaque coup me percer l'ame, au nom de l'adorée princesse si innocente et si sage d'effet. Me regardoit de son côté le vénérable Franclieu, disant de l'œil : *Prudence* et *Patience!* En effet, je sentois qu'éclater étoit tout trahir. J'attendis donc l'instant favorable, lequel ne tarda à venir.

Se hasarda Franclieu, bon et estimé qu'il étoit en ses anciens services, loyale conduite et tenue respectable, de vouloir détourner le chapitre des dames, et ne le pouvant, d'adoucir l'épigramme; puis, n'y réussissant encore, de faire quelques douces et fines observations sur ce

Prudence, patience, et appui aux belles, vis-à-vis les débauchés.

que se devoient ménager la faiblesse, l'absence, et surtout l'innocence dans le fait des belles.

Se prirent alors à rire aux éclats nos étourdis, poussés de l'œil par le prince, de manière à humilier le vieillard dans ses propos et personne; disant, les uns: *Ne s'y connoît plus !* d'autres: *Esprits et vigueur passent avec l'âge, viennent alors pédanterie et critique ;* et d'autres: *Radotage !*

Sur quoi indigné, me sentis bien fort pour l'amour: ne s'agissoit ici que d'amitié ; j'éclatai donc aussitôt pour punir l'injustice, disant: *Que lâcheté et démence seules outrageoient la vieillesse.*

Me demanda aussitôt le prince furieux, si tel reproche s'adressoit à lui; à quoi je répondis avant réflexion, il est vrai: — « *Qui s'oublie est oublié!* » Et à ce mot, à peine lâché, me jeta à la tête, le prince avec force, un grand vase d'argent, lequel ne me toucha pourtant, et s'alla applatir à la muraille.

A ce coup de mépris et insulte je saisis mon épée et volai au prince, lui disant: — « Me la faut, Monseigneur, passer au » travers du corps, ou la croiser à l'ins- » tant avec un gentilhomme outragé à » tel point. »

Et aussitôt j'invoquai le tribunal des gentilshommes et chevaliers ici présents, lesquels restèrent muets, regardant le prince, et semblant dire en leur honneur outragé à tous en ma personne : — « Se » doit une réparation. »

Ce qu'entendant le beau et fier comte de Soissons, il proposa de sortir sur le champ et me donner satisfaction; sur quoi je m'inclinai profondément et avec le plus grand respect pour le remercier de pareil honneur, et nous sortîmes dans la prairie avec tous les convives.

Me dit deux mots à l'oreille Franclieu, sur le devoir à faire en si fâcheuse rencontre, et je lui promis de me conduire et agir toujours suivant ses préceptes et avis.

CHAPITRE XII.

Se fit alors, dans la prairie, marche admirable de leste et brillante noblesse de cœur et d'éclat, attendant l'évènement. Bientôt après, ayant embrassé
Duels. Franclieu et m'étant placé modestement, épée au poing, mais pointe à terre et basse, chapeau en main, en un coin, j'attendis l'entrée du prince, lequel s'avança tête haute, pâle, mais toujours beau, hardi et fier qu'il étoit, regardant de toutes parts où pouvois être.

Sur ce, je m'inclinai presque en terre, fis le salut d'armes et attendis son choc et bon plaisir.

S'élança sur moi le prince avec fureur concentrée, où se lisoient aisément ven-

geance et dépit d'amour ; mais me bornant à parer, je ne répondois à aucune de ses attaques en ripostes.

Tel dessein et prudence redoublant sa fureur et orgueil, s'élança sur mon corps le comte avec tant de furie, que je me vis perdu si ne prenois un parti. Saisissant donc mon temps vivement, au moment où j'étois chargé avec plus d'impétuosité, je fis sauter l'épée du comte ; et lui présentant la mienne, quand pouvois l'en percer, mis genoux en terre, lui rendant hommage et le remerciant de l'honneur qu'il m'avoit fait.

— « Il suffit, dit le prince avec dépit » et me relevant à peine ; mais sans les » fumées de Bacchus qui m'offusquoient, » ne vous en fussiez tiré ainsi. »

Chacun en convint en bon courtisan, et moi-même cherchant à l'adoucir ; mais orgueil blessé ne guérit jamais, comme se verra : est cette plaie du cœur incurable ; bienfait l'irrite et vengeance même ne l'appaise que pour un temps.

M'acquit cette affaire grande estime et nombreux ennemis, et chacun s'en revint me considérant et ne m'aimant pas davantage, si n'est le sage et juste Franclieu, lequel lisoit dans mon ame en tout et partout.

— « Avez bien agi, la Touraille, me » dit-il, et suivi nos avis et préceptes. » D'abord en paroles, avez su contenir » sans blesser; puis en action, avez dé- » sarmé sans férir. Ainsi se doit conduire » un simple gentilhomme avec un grand, » et surtout un prince tel que celui-ci. » Je vous répète ici ce que j'ai dit tout » bas avant le combat.

Duel avec un supérieur.

« *Faut donner au prince ou grand, en* » *avantages du duel, ce qu'il accorde en* » *honneur de se mesurer avec nous.*

» *Faut le surpasser en courage, s'il se* » *peut, et en périls, comme il vous sur-* » *passe en grandeur : c'est le seul moyen* » *de rétablir l'équilibre.*

» *Enfin, devez périr de sa main, ou la* » *baiser genouil en terre, l'ayant désarmé.*

» S'ensuit sans donte grand péril en » pareil combat; mais tels sont la loi, » les droits et prérogatives d'un prince, » que l'honneur de croiser son épée » suffit, et vaut la vie et sang d'un simple » gentilhomme. Mais n'en est ainsi avec » les égaux : si le malheur veut qu'y » ayez affaire, ce qu'à Dieu ne plaise ! » et qui pourtant menace d'avoir lieu. »

En effet, pour faire leur cour et obtenir grâces et emplois près du comte de Soissons, me vinrent trouver Saint-Maigrin et Bourdeille, disant qu'étoient insultés également par ma boutade et injure, et qu'eusse à leur en faire excuse et réparation publique, ou me mesurer avec chacun d'eux.

A ce propos, je refusai nettement réparation, ayant à punir, surtout pour le fait de la princesse de Nevers, et malgré ma douceur et franchise, je conviendrai que ne fus fâché de l'occasion. Je la saisis donc, donnant rendez-vous pour le lendemain en la forêt de Ven-

dôme. Il fut convenu ainsi, et que se battroit à outrance.

Tel combat faisant grand bruit, se rendirent tous les gentilshommes en un château voisin de la forêt, où se devoit prendre un dernier repas par l'un des trois et en grande compagnie ; s'y rendirent même des dames, par voies détournées, dit-on, et chemins de traverses ; entre autres, mon ennemie, la comtesse de Chatelleraut, toujours curieuse et friande de grandes aventures et vengeances.

Quant à la princesse de Nevers, je sus que, plus morte que vive, n'osant sortir et donner soupçons, elle s'étoit tenue en prières pendant la journée entière et en larmes, au pied de la croix, comme jour d'anniversaire de la mort du prince son père ; mais de fait comme plorant et frémissant d'un nouveau deuil plus cruel pour son ame.

Chères et divines dames de vertu et sagesse ! comme sont toutes vos actions

tendres et pures, fines et délicates, et bien faites pour exalter un noble cœur! Comb ien silence, efforts et sacrifices secrets parlent plus haut que démarches, courses et oubli de décence et renommée!

N'osoit la princesse me voir et demander, craignant explication, éclat et mort de son ami, et pourtant se mourroit elle-même de douleur. Mais si tel sacrifice se devoit pour prévenir observations d'espions, et laisser croire qu'autre motif me mettoit les armes en main, je ne pus me résoudre à partir avant d'avoir, au milieu de la nuit, soupiré près d'elle sans être vu, mais deviné par son cœur, quoique séparés par obscurité et murailles.

A minuit donc, enveloppé d'un manteau, je me rendis sous les murs de son palais, au bord de la Loire; et là, assis sur une pierre, en une obscurité profonde, l'œil sur la croisée éclairée d'une foible lueur, je devinois à travers les vitraux, tels douleurs, émois et prières

qui se voyoient dans l'appartement. « Las ! » me disois-je, j'aurai passé au moins » ma dernière heure à ses pieds, sans » témoins ni jaloux, ni effroi pour elle. »

Et sur ce, me jetant à genoux, comme si elle me voyoit, je lui adressai ainsi ma prière, comme à mon Dieu sur terre :

— « O ma dame et adorée princesse ! » je vais venger ton saint nom profané ; » mais le venger couvert d'un voile de » mystère et par autre motif. Si je péris, » sera pour l'amour de toi ; si je survis, » sera pour l'amour de toi ; si je suis » généreux et accorde pardon et vie, » sera pour l'amour de toi ; enfin d'heur » ou malheur, au ciel ou sur terre, pre» mier et dernier soupir pour l'amour » de toi. »

Hommage à Dieu et à sa dame avant le combat.

Et alors, comme je restois absorbé en ma prière, baisant la muraille et l'asile de la princesse, finissant par me vouer au ciel et à la Vierge, ma protectrice, que j'avois toujours implorée en mon oraison ; je crus rêver en extase, et aper-

cevoir les beautés de la dame céleste, dans les airs, environnée de douce clarté.

Et en effet, levant la tête, je reconnus aussitôt la princesse, aussi belle et fraîche que la reine des anges; mais non, si calme et sereine, laquelle apparut à sa croisée demi-sombre.

Se devinent les ames tendres, ou plutôt s'appellent tout bas, sans mot dire et être entendus à travers espaces et murailles; car dans l'obscurité ne se trompa la princesse de Nevers, et d'un cri changé en soupir par crainte et prudence, elle me fit juger qu'étois deviné et reconnu sans me voir.

Lors, n'osant parler, je me remis à baiser la muraille, et y déposer mille mots étouffés, comme montant vers elle; et, de son côté, la princesse ne soufflant, mais parlant beaucoup de ses yeux divins et tendres, lesquels ploroient à sanglots, dans un mouchoir blanc que j'entrevoyois à peine.

Se passèrent ainsi deux heures à ne parler que par silence et douleur; quand, point du jour venant à éclorre, poussa la princesse un long soupir, lequel entendant, je me levai, désolé, et montrant d'un geste, l'aurore, mon cœur et mon épée, je m'élançai pour partir. Aussitôt elle jeta sur mon sein le mouchoir baigné de ses pleurs. Quel coup de bonheur me donna ce don d'amour sur la poitrine désolée! Ah! ne s'éteint pas le feu d'amour par l'eau brûlante des pleurs de la sagesse! Non, il s'enflamme, au contraire, et à jamais.

Je le sentis bien alors en mes transports et délire. Mais prudence plus que jamais me saisit; et liant autour de mon bras le mouchoir adoré, je l'y baisai et nouai, pensant : *Mort ou vivant, ne me quitteras plus.* Puis se fermant la croisée, qui étoit pour moi la vie, le monde, le ciel ouvert et la vertu, je revins aux hommes sur terre, c'est-à-dire, à vices et erreurs.

Paroissoit le jour. D'Abzac, mon second, m'attendoit à la porte de la ville avec nos chevaux, ainsi que Franclieu. Je me hâtai donc de les rejoindre, ne voulant arriver le dernier au rendez-vous; ce qui est de mauvaise augure en un gentilhomme.

Nous vînmes donc, et avec joie, des premiers sur la route, et nous rendîmes à la Croix des Forêts, lieu indiqué pour le combat.

Là arrivés, nous trouvâmes nombre considérable d'autres gentilshommes, la plupart rendus dès la veille, et venus des villes et places de guerre voisines, tant et tant, que sembloit noire démêlé un combat d'ancienne chevalerie.

Duel avec des égaux.

Il fut convenu, qu'ayant affaire à deux, je commencerois par Bourdeille. Vint ensuite la question du choix des armes, et quel étoit l'offensé? Et tels droits sont si importans en pareille matière, que se doivent détailler ici pour pareils cas à venir.

Etoit grand l'embarras ici : je ne pouvois dire ouvertement que mes adversaires avoient insulté ma Dame ; étoit, ce parti, la perdre ainsi que moi. Je ne pouvois dire aussi qu'avoient insulté mon ami Franclieu, autrui n'étant qu'en seconde ligne, et mon insulte à eux ; et propos, étant en première.

Il se trouva donc ici qu'ayant raison et droit, il falloit avoir tort d'apparence ; ainsi fut résolu ce premier point en notre cour d'armes, comme elle se pouvoit nommer.

Lois du duel.

1°. *Choix des armes est à l'offensé, ou au plus offensé ;*

2°. *L'offensé, ou le plus offensé, est qui dans son honneur ou rang, par paroles ou gestes a été attaqué le premier et plus gravement ;*

3°. *S'il y a voie de fait, ne se peut laver l'offense que par mort de l'un ou l'autre.*

Sur ce, grands débats, lesquels terminés, déclarèrent Bourdeille offensé le

premier ; que la voie de fait étant des mains du comte, lequel avoit donné réparation, restoit mon injure à tous, et nommément aux deux gentilshommes susdits, auxquels je devois satisfaction entière.

Rappelant donc les droits ci-dessus, Bourdeille et Saint-Maigrin déclarèrent qu'ils se vouloient mesurer et battre avec leurs pistolets ou petites arquebuses d'arçons, et non à coups d'épée.

Etoit presque nouveau le cas ; car ne s'étoit mesurée encore la noblesse à coups d'armes à feu qu'en champs de bataille et escarmouches ; et se traita ici la question en tous ses points.

S'échauffa en vain le noble Franclieu contre ce genre d'armes ; rappelant le mépris de Bayard pour elles, la couardise du mousquetaire caché, lequel assassine ainsi le plus noble chevalier. Fut décidé qu'armes de guerre, laquelle est un duel général, étoient aussi bien armes de duel singulier, qui est la guerre

corps-à-corps ; et se posa le quatrième article ainsi :

4°. *Que toute arme étoit à proposer et à admettre au choix de l'offensé, et que nul ne pouvoit s'y refuser sans lâcheté.*

« Mais, dit Franclieu, si traitez la » question justement et mathématique- » ment, se doivent établir des propor- » tions en raison de l'offense et du degré » d'icelle. »

Qui des deux tirera le premier? Qui tire le premier n'a-t-il pas en effet trop d'avantages en certain cas tuant à jeu sûr? A quelle distance se doit tirer le pistolet d'arçon?

Ne doit, continua-t-il, *tirer l'offensé le premier qu'en cas d'injure très grave, l'avantage étant immense pour lui.*

Si son injure est modique et lui est conservé le droit de tirer premier, se doit le faire à un peu plus grande distance pour établir quelque compensation et affoiblir légèrement si grand avantage de faire feu le premier.

Ainsi se posèrent encore les points suivants :

5°. *En injures graves, l'offensé tire le premier à quinze pas, voire même à dix.*

6°. *En injures ou dommages moyens, tire l'offensé le premier à vingt et même vingt-cinq pas, pour n'avoir trop grand avantage.*

7°. *Quand les torts ou injures sont presque égaux, les adversaires tirent ensemble à distance de quinze, vingt ou vingt-cinq pas, ou marchant l'un sur l'autre, faisant feu à volonté.*

Il fut décidé que le duel auroit lieu ainsi, les torts étant peu différents, et surtout l'un de nous ayant affaire à deux, comme étoit de fait.

Ces bases posées, se plaça l'assemblée en un long cercle, comme ovale très-vaste : au bord de la forêt, Bourdeille d'un bout, moi de l'autre, ayant chacun deux pistolets chargés, et au signal du juge d'armes, lequel fut choisi Franc- Témoins. Champions Détails.

lieu, nous mîmes en marche à pas mesurés en droite ligne, ne devant devier de droite ou gauche, ou esquiver coups sans lâcheté.

J'avois placé le mouchoir de la princesse en écharpe sur mon col, passant sous mon bras gauche, comme souvenir et confort, ou plutôt talisman d'adresse et bonheur. Il étoit encore humide de ses larmes, je les sentois mouiller mon cœur, s'y imprimer et boire, tant il étoit brûlant d'amour et vengeance pour elle!

Le baisai ce talisman, comme en essuyant mon front; puis disant en mes lèvres, avec ardeur : *Mon Dieu ! ma dame et mon droit !* je me mis en marche ajustant Bourdeille sans tirer, pour lui imprimer terreur et tremblement.

Me lâcha un premier coup, Bourdeille, lequel manqua; je répondis manquant aussi. Du second coup Bourdeille m'emporte de sa balle le nœud du mouchoir, lequel se denoue et tombe ; je le relève aussitôt, le mettant dans mon sein,

trop loin qu'il étoit sans doute de mon cœur, lequel le sentant alors, reprend bien vîte force et adresse.

Et en effet, de mon second coup, mort arrive à Bourdeille frappé au front : il tombe roide. Deux hommes d'armes s'élancent, le couvrent d'un manteau, et le retirent dans l'épaisseur du bois, me dérobant le chagrin et douleur de voir ma première victime.

Je fus content de mon cœur alors plus que de mon bras. Je le sentis poignant et gemissant, au fond, de la folie des hommes et de telle cruauté ; mais penser d'honneur et du péril que je courois moi-même, autrui menaçant mes jours, me vinrent rendre à ma position et audace en étouffant douleur et pitié.

Grand silence régnoit dans l'assemblée laquelle me regardoit seulement par fois ; mais un murmure sourd venoit du côté de la forêt où se portoit le défunt comme en un convoi, lorsque se fit entendre tout à coup Saint-Maigrin fu-

rieux, sortant de ladite forêt à la vue de son compagnon étendu mort.

Peuvent éclore quelques élans d'amitié entre les étourdis, sans doute; car, à tel aspect du défunt, parut Saint-Maigrin écumant et pâle de fureur, menaçant et criant : *A mort ! quoi qu'il advienne !*

Et sur ce, se mettant en place, le cercle plus étendu par respect et terreur secrète, il releva sa manche à bras, en armant sa pistole; puis, les yeux blancs et levés au ciel, comme blasphêmant et désespéré, il les rabaissa sur terre comme un éclair terrible, et marcha à moi.

Je vis d'un trait ma conduite à tenir avec tel furieux et déterminé; mais aussi très adroit et cruel, lequel en vouloit à ma vie à jamais et partout. Je me dis donc en pensée de me réserver le dernier coup, sans quoi j'étois perdu.

En effet, me lâcha, le premier, Saint-Maigrin son feu d'arquebuse si adroitement que me perça le bras gauche en les chairs; je le sentis à peine; mais le sang

coulant à flots, je pris en mes dents, comme un trait, le mouchoir de salut et bonheur, le tournai et nouai presque sans m'arrêter et lâchai mon premier coup, lequel blessa Saint-Maigrin à la cuisse et le fit tomber. Sur son cri, me lâcha Saint-Maigrin, à dix pas, son second feu, lequel ayant manqué, j'arrivai sur lui d'un trait, coup au front, lui disant de crier : — Merci !

Sur quoi, Saint-Maigrin oubliant droit et honneur, ou égaré sans doute par la douleur se mit à crier : *A moi! Chevaliers! me laisserez-vous assassiner bout portant?*

A ce tableau sanglant de Saint-Maigrin, étendu, criant merci et d'une voix déchirante, je m'arretai un moment, d'autant qu'accouroient Franclieu, d'Abzac, et tous, aux cris désespérés du blessé; moi l'étant de fait et ne criant *merci.*

Mais me rappelant nos lois, la princesse outragée, la méchanceté de Saint-Maigrin, et que tôt ou tard il m'ôteroit la

vie si la lui laissois, je réclamai hautement mon droit d'armes et de me placer à dix pas pour en user. Sur quoi nouveaux cris et désespoir de Saint-Maigrin, répétant toujours : *Me laissez-vous assassiner bout portant ?*

Ces cris perçants de Saint-Maigrin couché à terre, son sang qui se mêloit au mien, faisoient spectacle horrible à voir, et se forma ainsi le cercle des témoins délibérant en tumulte et terreur, sur la vie de Saint-Maigrin, pâle et frémissant à vue de mon feu prêt à sortir, lorsque proposa Franclieu un parti, lequel peut servir de loi en pareille occurrence.

Concilia-tion. Vie sauve si se peut.

— « Etes mort, sire de Saint-Maigrin, » s'écria Franclieu ; êtes mort par le » droit, fait et adresse de la Touraille si » le laissons tirer.

» Ecrivez à l'instant, et de votre sang, » sur ce tambour : — *Je reconnois de-» voir la vie à la générosité de la Tou-» raille, lequel peut user de son droit en » me mettant à mort ; me déclare* TRÉ-

» PASSÉ *pour lui en tous lieux, ne le pouvoir rechercher sur ce fait, et la querelle finie à son honneur, doublement en m'accordant ainsi mort et vie.* »

Sur quoi, se récria Saint-Maigrin avec fureur; mais voyant tous se reculer pour me faire place à dix pas, quoiqu'avec douleur et regret, il se hâta de signer, quoique se lût dans ses yeux qu'il fausseroit son serment tôt ou tard.

Se peuvent donc joindre ces principes aux autres, en fait de duel et loyauté.

8°. *Qu'en cas de mort certaine, ou droit de tirer le dernier et à bout portant, se doit accorder la vie en généreux gentilhomme; mais se peut exiger serment de reconnoissance, même par écrit, et soumission au vainqueur pour le fait de la querelle et à jamais.*

Se réjouit mon cœur de finir ainsi sans cruauté et avec générosité. Puis, la querelle terminée, nous revînmes pêle-mêle en hâte et nuit tombante à Tours, la journée s'étant passée en préparatifs ou combats.

Je me tenois dans un groupe, en avant, à cheval, bras blessé, mais pouvant manier mon coursier, et revenoit Saint-Maigrin, dans une litière, en queue de la troupe, formant arrière-garde.

Lorsque nous vîmes aussitôt passer un piqueur à la livrée d'Autichamps, lequel précédoit une voiture fermée, allant en grande hâte et vîtesse à la Croix des Forêts; et comme passoit la voiture j'entendis à la portière, cri d'une jeune dame, disant vivement : *C'est lui! bon Dieu!* et se cacha aussitôt, la dame comme avec confusion et joie concentrée.

Commença enfin à m'éclairer ce moment sur la demoiselle d'Autichamps; d'autant que d'Abzac m'en ayant parlé souvent, ne me laissoit ignorer ses sentiments de bienveillance pour moi, si mince et chétif que je fusse au vrai et en toutes choses; mais la pensée de Mademoiselle de Bourbon, me dominoit et fascinoit les yeux si délicieusement que je ne voyois et ne voulois voir qu'elle au monde.

Et en effet, ne m'oublioit de son côté la tendre et bonne princesse, laquelle avoit envoyé, comme je l'ai su depuis, son majordome à l'hermitage de la Croix des Forêts, portant un ramier, lequel devoit être lâché et revenir à sa moitié, au palais, en cas de salut pour moi, et manquer et causer mort à sa colombe comme à elle, s'il ne reparoissoit plus.

S'étoit tenue la princesse à son donjon et tour pendant la journée, regardant sans cesse si elle verroit venir le ramier, lequel avoit bien tardé, comme il se fait toujours quand on craint et on aime fort. Souvent trompée par l'oiseau voyageur, l'alouette, l'hirondelle même dans les airs lui sembloient le messager fidèle; et las! arrivés plus près et la détrompant, la blessoient au cœur plus que ne fait jamais chasseur à tel messager.

Enfin avoit paru le courrier blanc aux ailes jaspées de bleu, exprimant par ses couleurs: *Innocence* et *Fidélité!* lequel,

comme un trait s'étoit précipité en son nid, disant ainsi, à sa colombe et à la princese : — *Respire ton ami par toi et pour toi.* Et sur ce, un roucoulement de joie et félicité avoit peint l'état de son cœur.

J'ai su ces détails par le majordome en d'autres temps, comme étant lui seul appui et confort en ses secrets de la tendre et silencieuse princesse, qu'il adoroit et qu'il avoit suivie dès le berceau.

Et sur ce récit de tel messager d'amour, je m'avisai d'en conserver douce souvenance, exprimée en la romance suivante du Ramier Messager.

LE RAMIER MESSAGER,

ROMANCE.

O combien tarde ce ramier,
Qui doit rassurer ton amie !
S'il ne vient, un cruel guerrier
De tous deux a tranché la vie.

Duel fatal! c'est pour moi, las!
Que doux ami combat, succombe....
Si le ramier ne revient pas,
Veux mourir avec sa colombe.

Voyez la colombe en son nid,
L'œil au ciel, implorant nouvelles;
Ainsi que moi, plore et gémit,
Agitant ses tremblantes ailes.
Ne craint qu'oubli, déloyauté,
Et moi crains que l'ami succombe....
Mais que dis-je? Infidélité!
N'est-ce pas mort pour la colombe?

Rien ne paroît. Ciel sans vapeur,
Semble miroir sans fin, sans tache,
Pas même un oiseau voyageur!
L'air est désert! espoir se cache!..
Augure affreux, nuage noir
S'avance et dessine une tombe
Qu'éclaire l'étoile du soir....
Ah! mourons avec la colombe!

Mais que vois-je! en un ciel plus pur,
Ramier blanc, tournoyant, s'élance;
Son vol va, traçant sur l'azur,
Blanche couronne d'innocence.
Bel oiseau! messager du cœur!
Sur mon sein tu descends, tu tombes....
Ton baiser dit: *Il est vainqueur!*
Et rend la vie à deux colombes.

10.

Revenu à moi après ces aventures de duel, je me mis à gémir de telle extrémité d'être réduit à occire un bon et brave gentilhomme qui eût bien fait, et mieux que moi peut-être, pour son roi; de ne pouvoir sans honte composer avec lui, tenter la paix, et écouter mon cœur bon et tendre, toujours marchant à la concorde et union.

Eviter tels combats, si possible.

Ainsi donc va le triste monde et orgueilleux champ des honneurs, d'étouffer raison et pitié. Mais du moins que ce ne soit qu'en se défendant que tel malheur arrive. Ne soyons jamais le provocateur et auteur de querelles; que ne se puisse dire : — « Voyez tel gentilhomme si fort » en armes, c'est le plus foible, de fait, en » vertu et bonté. Est, ce déloyal, la ter- » reur des mères et des épouses : il se voit » avec horreur en tous lieux; s'évitent son » regard et discours par chacun, comme » souffle empesté; et quand fin du trépas » lui arrive, ainsi que tôt ou tard il se fait » toujours à tel terrible jeu, ne descend

Dangers de la célébrité sur le fait d'armes.

» une larme sur sa tombe, mais s'élève » au contraire cri de joie au ciel, comme » du monstre de l'île de Rhodes, terrassé » pour le salut de tous, par le brave » chevalier Dieudonné de Gozon (1). »

Evitons donc tels combats, mes amis; s'il se peut, soyons humains et épargnans en notre force, les armes en main; et si tombe notre ennemi privé de vie, plorons à jamais, en secret, tel succès et malheur.

(1) Histoire de Malte, par de Vertot.

CHAPITRE XIII.

LA Touraille avoit échappé avec bonheur à tant de périls pour son ame et gloire ; mais voici qu'il s'en présente un nouveau et grand en son espèce, lequel est bon à détailler ici, afin de s'en préserver et en connoître les suites pour nos jeunes gentilshommes.

Courtisanes. Je ne veux parler de ces femmes dépravées, faisant ouvertement commerce et marchandise de leur amour et caresses.

A telle extrémité d'y aborder ne sont réduits les jeunes et aimables gentilshommes, portant en leur cœur, délicatesse, grâce et vergogne, lesquelles proscrivent toute bassesse et souillure. Ou bien si d'aventures, ils sont entrés une

fois en tel abîme d'immoralité et impudeur, en sont sortis, ivresse passée, avec horreur, souvenance flétrie, et vénération ou adoration plus grande pour les dames de vertu et tendresse, lesquelles semblent bien être espèce différente ici bas, et faire sexe à part de telles créatures : comme font en un champ, la fleur de roses et celle du mancenilier : la première s'embellissant de son épine et odeur, et la seconde tuant corps et ame de la sienne.

Ne sont dangereuses, de vrai, pour le gentilhomme délicat, telles débauchées et questeuses déhontées. Mais il se trouve une classe plus élevée en elles, par beauté, esprit, adresse et fortune assurée des mains des grands, laquelle classe est plus difficile à éviter et contenir en ses attaques d'astuce et finesse ; d'autant qu'elles n'agissent que pour leurs plaisirs et voluptés secrètes, desir d'argent et d'or étant satisfaits par les vieilles dupes de cour, et desirs d'amour, par les beaux

Dangers de ces liaisons.

jouvencels que poursuivent leurs yeux et messages en tous lieux. Telles Laïs et Phrinés sont magiciennes funestes et trompeuses adroites. S'en va fournir une preuve.

Se trouvoit alors à Tours, arrivée naguères, une dame espagnole, la sénora Belcampo. Beauté parfaite, taille accorte et bien prise, esprit fin, vif et pétillant, assaisonné de jargon mi-françois, donnoient à ses saillies et discours, grâce et nouveauté rares. Enfin, hôtel magnifique, équipages et dépense prodigue, tout faisoit de son existence une merveille et énigme à deviner par les curieux et courtisans, lesquels étoient en passe de payer à présent l'amour en espèces monoyées et non autrement.

Restoit donc le secret impénétrable; mais constant qu'il existoit, et qu'étoit ladite dame, la plus belle et secrète Laïs de France, après avoir été première chanteuse du roi d'Espagne, n'étant de fait, et à la vérité admise en aucun cercle, mais,

seulement en ceux de sa sorte. Car n'étoit la sénora Belcampo la seule de ce genre en la grande ville, où se considèrent entr'elles lesdites dames entretenues et approvisionnées par les puissants seigneurs, comme leurs épouses de vrai, s'appelant par les noms des princes, et se traitant en grandes distinctions et révérences de cour; ce qui est pour rire, étant elles-mêmes risées au dehors des gens de sens et de raison. Mais savent fort bien telles Laïs, garder leur mesure suivant les lieux et places, jouant décence ou hauteur à propos; ou bien faire battre et férir les railleurs pour se venger; ce qui les rend d'autant dangereuses de plus.

Pour parvenir au fait, la sénora Belcampo n'étoit admise dans les cercles, mais donnoit concert de virtuoses pour les grands, et les ravir; puis quelque collation servie à plaisir, suivies de danse où excelloient sa beauté et grâce. Le tout étoit offert par goût et sans rétri-

bution aucune, bien que tels histrions qu'elle appeloit, et suivans la cour, lui coûtassent force espèces d'or et argent; mais briller étoit son but.

S'y en joignoit aussi un autre, comme il se verra; et surtout se soutenoit ainsi l'illusion de l'amant en titre, quoique ignoré de tous.

Astuce des courtisanes.

Recevoit donc la sénora, tous les princes et seigneurs, et non les grandes dames. Seulement elle voyoit quelques amies, toujours veuves supposées de braves capitaines morts ou retirés du service du roi, et de haut mérite et vertu en elles, suivant leur dire.

Quant au moyen de se produire et avoir crédit et cercle chez elles, commencent toujours telles habiles laïs, par attirer quelque seigneur ou prince foible ou débauché, et faire sonner son nom bien haut, pour servir d'appât à un autre. Celui-ci arrive, tête baissée, un peu honteux; mais en amène un troisième, moins taré; celui-là, d'autres; et d'encore

en encore, se forme ainsi le cercle de gens étonnés de se voir de si bonne compagnie en si mauvais lieu.

Ont grand soin telles laïs, d'appeler à hauts cris, d'un bout du salon, pour être entendues : *Prince un tel ; comte un tel..... Méchant ! venez donc ;* et mille autres adresses, comme pour dire : *Ce sont tous mes amis, à mes pieds, quand il me plaît.* Elles ont bien soin aussi de placer les noms des grands et titrés partout chez elles, en billets de visite, invitations ou autres écrits, comme pour dire : *Voyez qui vient céans ! devez être honoré d'y être admis.* Enfin, par leurs astuces, menées et effronteries, elles font si bien que par foiblesse des uns, étourderie des autres, désœuvrement ou débauche de tous, se compose un cercle vicieux de tout point, en nom et effet.

Le chant des romances en lesquelles j'avois quelque réputation, fut le prétexte que prit la sénora pour m'attirer. Jugea bien la belle et adroite laïs, que

tel gentilhomme, ayant renommée de sagesse et raison, ne se laisseroit entraîner du premier choc et attaque directe; que viendroit alors grande alarme en mon cœur.

Aussi eut l'air la sénora de ne penser à moi; et chaque fois que se parloit de mon talent sur le luth, elle se bornoit à faire, avec distraction, entre ses lèvres: *On le dit*, et n'ayant l'air d'y songer, tandis que, sous main, elle remuoit ciel et terre pour me faire arriver.

Enfin fit si bien la sénora, que, pour répéter un grand concert ou cantate destinée à une fête pour le roi, et dont je devois composer les paroles par ordre, il falloit bien paroître et advenir malgré mes répugnances secrètes.

Il s'agissoit de fêter l'anniversaire de la bataille de Coutras; et ne pouvoit refuser un fidèle gentilhomme et serviteur du bon roi de Navarre, de chanter de corps et d'ame tel brillant sujet. *Ainsi*,

esprit trompe le cœur, et vanité toujours trouble raison.

Je me mis donc à composer; et, ne songeant que cantate et musique, me laissai conduire chez la célèbre Belcampo, lorsque j'eus fait les premières strophes, avec un motif de chant, sur mon luth.

Je fus introduit chez elle par un vieil chanteur italien, il signor *Sourdini*, toujours parlant bas, et ayant vraiment sourdine à la voix comme au cœur; souriant à chaque mot que l'on disoit, approuvant tout, jusqu'aux nazardes qu'il recevoit souvent; enfin disant *bravo!* de ses gestes, et salutations à tout venant.

Etoit plus habile, cet histrion, en notes d'amour qu'en celles d'Euterpe, et à mettre d'accord les amants que les luths; car il ne s'entendoit si bien que moi à accorder le mien, quand il vint le prendre, pour répéter la cantate, et aller chez la sénora.

Je me présentai à la Belcampo avec

politesse mêlée d'aisance, et non de respect; *car, doit toujours un galant gentilhomme nuancer accueil et révérences aux belles suivant leur mérite.*

Me reçut, de son côté, la sénora avec distinction et distraction, comme accablée de la fatigue de tels préparatifs, m'espérant piquer et éveiller de dépit. Mais vit bientôt telle rusée et astucieuse, à ma froideur et raison, que ne se prennent tels oiseaux au miroir de vanité, seulement au miel de douceur et tendresse : c'est ce que fit la perfide et déloyale, sans pourtant venir à ses fins.

Aussi, quand nous en fûmes à lire mes strophes et versets de la cantate que je débitois, les yeux baissés, avec tels émoi et trouble qu'avois toujours en tel cas, je l'entendois se récrier avec admiration et flatterie des plus adroites, à chaque motet ou verset : *Que c'est beau! bien fait.* Et elle le dit si souvent et de si près, que je m'aperçus enfin qu'elle disoit tels mots à son amie, me regardant de corps

et adressant ces éloges à ma personne, non à mon esprit; ce qui me troubla et humilia à tel degré, que je faillis à en être arrêté en mon débit.

Répétition finie, au grand regret de la sénora, me vint le lendemain Sourdini, avec force changements demandés, et prière de venir répéter de nouveau. Le temps pressoit, le jour de la fête étoit fixé, et occupé uniquement de mon but, je me laissai donc entraîner chez la sénora, comptant y trouver nombreux exécutants; mais je me vis, à ma grande surprise, seul laissé en un cabinet magnifique, où m'introduisit Sourdini, lequel s'esquiva aussitôt.

Leurs flatteries et déloyautés.

Peu galant, je me mis de suite à jaser et discourir du but et de la cantate; la sénora m'interrompant sans cesse sur mes talents supposés et facilité de composer et plaire en toutes choses; mais moi rappelant toujours la cantate, et si bien, que je fis heureusement et vîte, les corrections et changements proposés. Sur quoi, prêt à partir, me retenoit gra-

cieusement la courtisane, m'en demandant encore d'autres, et de juger les effets de ceux qu'elle proposoit. Or vraiment, sa voix si merveilleuse et parfaite, étoit ravissante à entendre. Chaque fois que je me levois pour partir, un son mélodieux, divin, accompagné de regard si tendre, m'arrêtoit, comme disant : *Ecoutez, seulement.* Et quand elle me vit échauffé par les passions de musique et si belle voix, elle me voulut chanter une grande *aria de la Cleopâtra*, laquelle devoit être prononcée devant le roi, et pour en avoir mon avis.

Sans attendre ma réponse, prenant son luth, se mit la sénora à exprimer la passion et ardeur de Cléopâtre, avec tel feu, langueur et expression merveilleuses que j'en restai ébahi. Se fondoit, au vrai, l'instrument sous ses doigts de feu, tandis que sa voix harmonieuse soupiroit tendre aveu, et que ses yeux baignés de pleurs et larmes véritables se fixoient sur moi, m'adressant tous les

soupirs, tendresses et fureurs d'amour de Cléopâtre à Antoine. Séductions et mimeries.

Je ne pouvois concevoir cette expression de plors et sanglots véritables, en un récit composé, la belle Espagnole s'animant de plus et au point que, finissant le morceau, elle se jeta à mes genoux, cheveux épars, et ses beautés en désordre de désespoir, moi restant confondu et me retirant en arrière de surprise.

Se releva aussitôt la sénora, comme étonnée elle-même d'avoir exprimé avec tant de vivacité son rôle ; me demandant pardon de tant d'abandon qu'elle ne pouvoit contenir, et me voulant laisser croire que tel transport étoit effet de son art et talent de mimerie.

Puis elle se remettoit à chanter un autre morceau, comme à Antoine, lui reprochant sa froideur et son indifférence avec tant de passion et larmes, que tant belle voix et expression m'en firent naître aussi des pleurs aux yeux ;

surtout quand s'en vint, dans cet aria l'endroit où parle la belle Cléopâtre de se donner la mort, ne pouvant posséder le cruel et s'en faire aimer. Et sur ce passage prit son poignard la sénora, puis se le porta au cœur avec tant de violence et résolution, que je m'élançai pour l'arrêter et l'empêcher de mourir.

Je ne savois que devenir, de la voir en tel état de désespoir de mes froideurs et mépris, et j'allois lui répondre avec plus de douceur et caresses, peut-être, que je ne devois, lorsque tombant la musique et cahiers de la table à terre, dans ses mouvements et mimeries, se trouva tout-à-coup sous mes yeux, au milieu des arias et difficultés, la chère et simple romance du *Lys*, comme se voit aux champs, l'églantine au milieu des ronces.

Venoit ainsi à propos le tendre reproche donné et composé par la belle princesse de Nevers, en temps d'infidé-

lité : *l'ingrat dit : Tendresse et Mystère ; Lys sentit renaître ses pleurs.*

Coup du ciel me frappa par ces seuls mots adorés. Il étoit donc écrit que tel ange sauveur sauroit toutes choses périlleuses, et m'en préserveroit par le seul talisman de son nom et bonté ! Combien est donc puissant l'empire d'amour secret et tendre intelligence ! car ces seuls mots tracés de la bien aimée souffrante et vertueuse, me portèrent à l'instant plus de pleurs aux yeux et sanglots au cœur que tous les désespoirs et poignards de la syrène.

Je ne pouvois arracher ma vue de ce papier, lorsque le remarquant la sénora, elle me dit adroitement : — « Las !
» vous regardez l'écrit de femme à plain-
» dre comme moi, si haute et puissante
» dame qu'elle soit. Fut composée cette
» romance par une grande princesse,
» pour un beau gentilhomme suédois,
» lequel l'avoit enflammée et dédaignée. »

Sur ce propos je me sentis indigné ;

mais continuoit la sénora à débiter tels mensonges, affirmant que la belle princesse rusée et souvent amoureuse, avoit réellement composé cette romance pour le beau gentilhomme suédois; qu'elle tenoit tel secret de Sourdini, lequel copioit pour son altesse et faisoit les messages; qu'enfin lui avoit donné Sourdini telle romance comme preuve de finesse et astuce de la princesse, laquelle savoit fort bien unir mystère et volupté.

Je ne pus alors contenir mon indignation et allois m'écrier : — « Malheureuse! » tombe à genoux devant ce nom sacré! » lorsque tout-à-coup je vis à l'air satisfait de la courtisane, que j'étois sa dupe, et lui déclarois par mes seuls yeux et apparences de dépit, notre secret tant caché.

Je me maîtrisai alors bien vîte de toutes les forces de mon corps, et changeant de discours, lui faisant grands compliments et éloges sur sa belle voix, j'allois m'éloigner, quand me fit jurer la sénora, de répéter encore une

seule fois la cantate avec les chœurs des histrions et ménestrels, lesquels y devoient figurer ; d'autant que se devoit exécuter la cantate en présence du roi le surlendemain.

Je me hâtai donc de promettre, pour partir et me voir libre de songer à la princesse que j'avois offensée en laissant prononcer son doux nom en tel lieu.

Mais n'étoit là le compte de la courtisane ; s'enflamment telles créatures orgueilleuses, plus par les obstacles et comparaisons, que par le cœur et attraits de qui leur plaît. C'est chose flatteuse et enivrante pour elles de lutter en amour avec une princesse, et feu de vanité seul domine dans leur ame, et y a remplacé celui de tendresse.

Je m'en aperçus bientôt aux faits et gestes de la sénora Belcampo. N'est folie, désespoir, lettres d'amour qu'elle n'employât pour me toucher. Chaque nuit même, je l'ose dire à la honte d'un sexe si pur et céleste, que déshonore tel

amour, venoit la courtisane plorer et gémir sous ma croisée, près du rempart, avec tels soupirs d'amour et voluptés, que tout autre eût été attendri.

Alors, pour mettre fin à telles démarches, lesquelles pouvoient être sues de la princesse, d'autant que la romance du Lys, ce reproche si tendre, venu si à propos, avoit jà été envoyée par elle et par la voie de Sourdini, comme par mégarde, pour me dire ainsi qu'elle savoit tout, ainsi que l'ai appris depuis. Donc, pour arrêter, dis-je, la sénora en ses poursuites et égarements, je lui écrivis, en lui envoyant un air italien, où se disoit : *Perdoni, nò mai si può l'amare ; nò mai !*

Sur le soir, à nuit close, je reçus une réponse déchirante, laquelle annonçoit que j'avois prononcé l'arrêt d'Angelina; qu'à minuit Angelina n'existeroit plus, et auroit pris le poison le plus subtil; que pour une ame espagnole et passionnée, le dédain, le refus, la perte de

ce qu'on aime sont la mort; et que jà n'existoit plus de fait; et elle terminoit par *l'addio* éternel.

En quel état se trouva la Touraille, recevant ce billet, cet adieu éternel, et le recevant à minuit, heure funeste et annoncée pour la dernière d'Angelina! Pitié vint alors parler, faute d'amour, et je me résolus à courir chez la sénora, pour ne la laisser mourir de mes mépris; mais la ramener à la vie par douceurs d'amitié et consolations.

Comme j'arrivai à son hôtel, trouvai portes closes et lugubres; tout éteint, silence profond, lequel me sembla déjà silence de mort. Je frappai en vain: nulle réponse; je regardai aux croisées; nulle clarté: tout annonçoit fin extrême d'existence pour elle en ce monde. Me sentis alors plus touché encore, et faisois le tour des jardins, inquiet, désolé d'être la cause de tel malheur; enfin, je me résolus à franchir le mur, et péné-

trer dans ces jardins; ce qu'exécutai aussitôt.

J'entrevis alors foible clarté dans une salle basse; mais si sombre, que sembloit être le lit mortuaire éclairé de la cire jaune dernière et sépulcrale. Je m'approchai, tremblant, affligé, et poussai doucettement une porte entr'ouverte, laquelle me laissa voir une chambre plus éclairée et somptueuse, fermée d'une portière de velours que me mis à écarter aussitôt, regardant et prêtant l'oreille.

Leurs tromperies et perfidies envers tous.

J'entendis alors pousser des soupirs derrière un grand paravent fort riche, près de la cheminée, et me dis : — « Accours, la Touraille! au moins, tu » viens à temps. » Et comme j'allois m'avancer, je vis un bras dépasser le côté du paravent, tenant un verre de cristal à long pied, où étoit une liqueur blanche, laquelle me fit frémir, y voyant poison, et la mort pour la malheureuse. Aussitôt, comme j'allois m'élancer pour arracher

ce verre, je vis à l'instant un autre verre tout pareil le toucher ; puis j'ouïs grands éclats de rire ; et j'entendis la voix du comte de Soissons, en débauche, humant et trinquant ainsi le Champagne avec sa belle, dans les joies, ivresses et voluptés d'ici bas.

Pauvre la Touraille! étoit-ce donc là cette mort dont frémissoit ton cœur? Etoit-ce poison le vin d'Aï; et trois dupes à la fois en cette salle, moi bien compté en tête !

Car, ne pouvant et n'osant encore m'enfuir, tant j'étois ébahi de la ruse et fausseté, j'entendis les histoires et fabliaux de grivoiserie que racontoit Angelina, et notamment mon histoire présente avec elle, que mettoit adroitement la rusée, comme font les courtisanes, sous le nom d'un autre, et en faisoit rire son mignon, le comte de Soissons, pour le réjouir et divertir en ses hauteurs et ennuis de cour.

Et de fait, y jouoit bien son rôle de

dupe aussi, le beau comte, riant à mourir de la tromperie de la senora, laquelle rioit encore plus de le voir ainsi gouailler de lui-même. Tellement que moi enfin, n'y pouvant tenir, me mis à éclater aussi en mes doigts, et m'enfuir à toutes jambes, repassant le mur, et courant à mon quartier, cacher ma surprise, ma honte, et la connoissance, qui me venoit enfin trop tard, de telles courtisanes et dames de ruse et suicide, lesquelles vivent long-temps et en joie après tels décès. Je me mis alors à réfléchir, et conter tout à mon bon et vieil ami Franclieu, lequel me chapitra ainsi :

— « Vous n'auriez commis cette erreur, » mon fils, si m'aviez consulté. Sont » adroites et périlleuses telles courtisanes; » elles attaquent toujours par orgueil et » louanges, la pauvre jeunesse si facile » à emmieller, et laquelle ne songe pas » que le simple regard et un soupir de » la femme de bien sont plus flatteurs » cent fois que les encens et adorations

» des courtisanes; mais vanité, débauche » et facilité parlent pour elles. S'enfuit » alors le dieu d'amour, ne pouvant se » faire entendre, et se trouvant là en » mauvais air, sans parfum de délica- » tesse, grâces et doux prestiges d'espé- » rance et rêverie, lesquels sont la vie » de ce dieu charmant.

Tristes effets de telles liaisons.

« *Ainsi, mon fils, sans blâmer ouver-* » *tement débauchés ou courtisanes, évitez-* » *les sans affectation. Quand les trou-* » *verez, conversez, en passant, avec eux,* » *si êtes forcé, et devisez sur les beaux-* » *arts et historiettes du jour, pour n'être* » *regardé comme fier et sauvage; mais* » *courrez bien vite après, aux pieds de la* » *dame du cœur, retremper votre ame;* » *quitter l'odeur d'ambre des laïs, et* » *reprendre le parfum de violette qui* » *semble sortir et s'épandre délicieusement* » *du sein de la vertu et de l'amitié, sans* » *causer jamais ni dégoût ni satiété.* »

Conduite envers les dames équivoques

J'embrassai ce bon vieil chevalier si tendre, si délicat, que n'eût mieux

parlé une dame, ou le noble Amadis; et je lui jurai que je n'avois besoin de tels conforts pour fuir les périls de cette sorte, mais que seroient toujours présents ses documens dans mon ame, en toutes choses.

Sur ces entrefaites, se vint à mourir, à mes grands regrets et douleur, le prince de Conti, mon bon protecteur, lequel, avant de passer, me recommanda à M. de Rosny, comme un loyal et zélé serviteur du monarque, et l'engagea à me prendre pour un de ses gentils-hommes d'ordonnance près du roi de Navarre.

Après avoir payé le juste tribut de regrets dus à la mémoire d'un prince et patron, mort si jeune encore au chemin de gloire, je passai donc à M. de Rosny; et c'est là que commence ma carrière guerrière, et en cour, comme il se verra à la suite de ces Mémoires.

FIN DU TOME PREMIER.

